



David Homel

**UNE
MAISON SANS
ESPRITS**

LEMÉAC



David Homel

UNE

MAISON SANS

ESPRITS

LEMÉAC

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Orages électriques, traduit par Christine Le Bœuf, Boréal, 1991, Actes Sud, 1991.

Il pleut des rats, traduit par Christine Le Bœuf, Actes Sud / Leméac, 1992.

Un singe à Moscou, traduit par Christine Le Bœuf, Actes Sud / Leméac, 1995 ; Leméac, coll. « Nomades », 2020.

L'Évangile selon Sabbitha, traduit par Daniel Poliquin, Leméac / Actes Sud, 1999.

L'analyste, traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Leméac / Actes Sud, 2003.

Le droit chemin, traduit par Sophie Voillot, Leméac / Actes Sud, 2010.

La fille qui parlait à la lune, traduit par Marianne Champagne, Leméac, 2015.

Portrait d'un homme sur les décombres, traduit par Jean-Marie Jot, Leméac, 2019.

Le vide sous mes pas, traduit par Jean-Marie Jot, Leméac, 2020.

JEUNESSE

Voyages avec mes parents, avec Marie-Louise Gay, traduit par Claudine Vivier, Boréal, coll. « Boréal Junior », 2006.

Saucisson d'âne et bave d'escargot. Voyages avec mes parents 2, avec Marie-Louise Gay, traduit par Michèle Marineau, Boréal, coll. « Boréal Junior », 2008.

Un été à Montréal. Voyages avec mes parents 3, avec Marie-Louise Gay, traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Boréal, coll. « Boréal Junior », 2013.

Le cirque ambulante. Voyages avec mes parents 4, avec Marie-Louise Gay, traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Boréal, coll. « Boréal Junior », 2016.

Escapades à Cuba. Voyages avec mes parents 5, avec Marie-Louise Gay, traduit par Luba Markovskaia, Boréal, coll. « Boréal Junior », 2022.

DAVID HOMEL

Une maison sans esprits

roman traduit de l'anglais (États-Unis)

par Jean-Marie Jot

LEMÉAC

OceanofPDF.com

Couverture : Julie Larocque

Leméac Éditeur remercie le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (Gestion SODEC) du soutien accordé à son programme de publication.

Canada 

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 978-2-7609-4905-8 (papier)

ISBN 978-2-7609-6824-0 (ePub)

© Copyright Ottawa 2022 par Leméac Éditeur

4609, rue D'Iberville, 1^{er} étage, Montréal (Québec) H2H 2L9

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2022

Mise en pages : Anne-Marie Jacques

Adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

OceanofPDF.com

LE RAVISSEMENT

La paire de richelieux était posée méticuleusement sur le trottoir ; les deux souliers côte à côte se touchaient presque. Leur style était plus qu'un peu démodé, même s'il était revenu au goût du jour chez les hipsters. Les chaussures étaient en excellent état, elles n'avaient donc pas été abandonnées là par un propriétaire qui aurait estimé qu'elles ne valaient pas le prix d'un passage chez le cordonnier. Le soin qu'on avait accordé à les disposer ainsi sautait aux yeux. Elles étaient au pied d'un poteau téléphonique, le sol alentour paraissait taché de goudron ou d'huile, peut-être même de fluides divers de quelque malheureux mammifère, comme une traînée grasse sur le revêtement d'une autoroute ou les restes aplatis d'un animal. La photo était vivante grâce à un chat qui passait en hâte devant les chaussures, en chemin vers une destination autrement importante, du moins pour un félin comme lui. Le photographe avait centré le cliché sur la paire de richelieux. Le chat ne faisait que passer par là. L'artiste avait raison. Elles avaient du style et étaient pourtant démodées, et bien qu'en parfait état, victimes du ressac, elles avaient échoué sur la grève de l'Humanité.

— Ce n'est pas parce qu'elles étaient usées qu'on les a laissées là.

Laure, ma compagne, exprimait sa pensée. *Compagne* ou *compagnon*, voilà un mot qui s'est imposé dans le vocabulaire au cours des dernières

années, et à juste titre. Il instaure une belle ambiguïté, et veut dire bien des choses tout en ne voulant rien dire du tout parfois. Dans mon cas, il désignait la femme avec qui je vivais, sans pour autant dormir dans le même lit, du moins pas de manière assumée, programmée, ou régulière. De cette façon, le suspense reste garanti. C'est peut-être le genre d'information qu'on ne partage pas d'ordinaire, mais j'ai décidé de passer à un autre régime : ne plus rien garder pour moi. Et il y avait une raison derrière tout ça.

Je spéculai :

— Quelqu'un a retiré ses souliers et est parti en chaussettes. En laissant sa vie derrière lui.

— À moins qu'il ait eu une autre paire avec lui.

— Je ne sais pas trop. Ça aurait été un peu trop préparé pour quelqu'un prêt à abandonner ses chaussures sur le trottoir.

Le plaisir éprouvé à partager ce genre de spéculation était ce qui nous avait réunis et gardés ensemble, Laure et moi. Il nous rendait *compagnon* l'un de l'autre. Quand ce mot avait commencé à être à la mode, je m'en méfiais, de la même façon dont je me méfie des euphémismes et que je les contourne pour voir ce qu'ils cachent. Mais j'ai changé d'avis depuis. Un euphémisme ressemble à un de ces masques d'Halloween extensibles en caoutchouc à taille unique qui s'adapte à toutes les têtes.

— C'est un cas de ravissement divin, dis-je à Laure avec certitude. Celui à qui ces chaussures appartenaient s'est élevé vers le paradis dans un tourbillon et c'est tout ce qu'il a laissé ici. On n'a pas besoin de souliers là-haut, et il le savait. Comme dans la chanson, *I Got Shoes*, qui dit que tous les enfants de Dieu sont déjà chaussés pour arpenter le paradis.

— Je crains qu'elle m'ait échappé celle-là.

— Personne ne t'en tiendra rigueur. C'est un gospel qu'on chantait à l'école primaire au spectacle de Noël. Mais j'ai l'impression que le langage a changé depuis. Quiconque parle du paradis n'y mettra jamais les pieds. Ça nous ferait bien rire d'entendre ça aujourd'hui.

Je retournai la photo et passai à la suivante. Un nu. Comme nous n'étions pas chez Mapplethorpe, il s'agissait d'une femme. Ses seins et sa toison apparaissaient en pleine lumière alors que sa tête restait dans l'ombre, mais pas assez cependant pour empêcher un observateur attentif de distinguer ses traits. Tout le génie de cette image résidait là. Le modèle était entièrement visible, mais sa figure était dissimulée, et le besoin inhérent à chacun de donner corps à ce qui est caché faisait que le spectateur négligeait la nudité qu'il avait devant les yeux, aussi splendide qu'elle fût, pour chercher à discerner un visage.

Laure ne voyait pas la photo du même œil.

— Voilà pourquoi tous les hommes veulent être photographes. Pour que les femmes se déshabillent et s'exhibent.

— Ça pourrait être pire, c'est le seul cliché de ce genre dans le dossier. Et c'est plutôt fait avec goût ; du moins pour moi. Les nus ne datent pas d'hier. C'est presque une tradition artistique.

— Sauf que ce sont les hommes qui les font, me reprit-elle, pendant que les femmes servent de modèles.

Je ne relevai pas. Je ne pouvais pas m'attendre à ce que Laure apprécie la photo d'une femme nue et qu'elle y vît la tension que moi j'y percevais. Je serais bien resté plus longtemps à contempler cette image, mais j'allais devoir attendre d'être seul pour m'y consacrer.

La troisième photographie représentait un moine bouddhiste en gros plan, un large sourire béat aux lèvres. L'être humain est réputé posséder trente-deux dents, mais lui semblait en avoir le double. Le flash se reflétait

dans ses verres de lunettes. Il aurait pu s'agir d'un aveugle et personne ne s'en serait rendu compte. Pourquoi pensais-je qu'il s'agissait d'un moine bouddhiste ? La robe dont il était vêtu me portait à le croire, ses traits asiatiques aussi, même s'il n'est pas nécessaire d'être asiatique pour être bouddhiste. Ni pour être moine. Le photographe avait cadré le haut de sa tête à la racine des cheveux.

— Voilà la source du ravissement, dis-je à Laure.

— Ce n'est pas un truc asiatique le ravissement, me répondit-elle. Ils ne sont pas aspirés vers les cieux comme nous. Je sais de quoi je parle, j'ai eu une période asiatique il y a longtemps, avant de te rencontrer. C'était tendance à l'époque, être zen et tout le reste. J'ai même lu Alan Watts. Alors un moine qui perd ses richelieux, c'est assez improbable. Mais regarde, le cadrage lui coupe les jambes au niveau des genoux et la tête en haut du front. Il lui manque des morceaux à ce pauvre gars.

— Comme à tout le monde, non ?

Laure ne releva pas ma remarque. Elle avait raison, ce commentaire était plutôt prévisible.

— Je me demande quel effet ça lui fait à ce moine, d'être rogné comme ça.

— Je doute que le photographe s'en soit préoccupé. Tous ses portraits sont cadrés de la sorte.

— D'où viennent ces photos ? voulut savoir Laure. Qu'est-ce qu'elles font sur ma table de cuisine ?

— C'est pour un boulot. Un éditeur d'art m'a commandé le texte d'une monographie sur le photographe. C'est mon prochain sujet.

— Une paire de souliers abandonnés, une femme nue et un moine. Je me demande bien où ça va te mener.

— Je ne sais pas encore. Je t’enverrai une carte postale une fois rendu à destination.

— Encore un de ces projets à la marge, adopter des orphelins et surinvestir auprès d’eux.

Cette remarque aurait pu paraître hostile, mais pas venant de Laure. C’était sa façon habituelle de me provoquer et je lui répondis du tac au tac :

— Ce que je fais repose sur le surinvestissement émotionnel. Et quand j’en ai fini, j’avance, enrichi de m’être ainsi engagé parce que tous mes placements ont fructifié. Tu sais tout ça, depuis le temps. La seule fois où je ne suis pas passé à autre chose, c’est avec toi.

Elle renifla, puis soupira exagérément. Elle représentait un cas rare de femme que les compliments laissaient indifférente. Et c’était l’un des piliers de notre relation.

— Qu’y a-t-il d’autre là-dedans ? demanda-t-elle en désignant le dossier.

Je n’avais pas l’intention de lui montrer le reste. Certains des sujets étaient particulièrement déprimants, on y voyait des gens réduits à l’état d’épaves, à la veille de tirer leur révérence de ce monde, et Laure pouvait s’assombrir devant la simple représentation visuelle de la tristesse. Je ne voulais pas contribuer à la mettre de cette humeur. Avec précaution, je sortis une photo qui montrait un adolescent jouant sur une machine à boules. *Black Hole*, proclamait la décoration de l’appareil, fabriqué par la compagnie Gottlieb, de Chicago. Le cliché remontait à une époque où un joueur pouvait profiter de l’occasion de s’arroger une victoire solitaire. L’image avait été prise en été – le garçon était torse nu et ça ne semblait pas le déranger. Il s’approchait donc peut-être seulement de l’adolescence. Au corps-à-corps avec l’engin, il allait coûte que coûte lui arracher une partie gratuite.

— Wow ! Encore une fois, le flash se reflète dans la vitre. On voit à peine le visage du gamin. Pas très orthodoxe comme technique en photo.

— C'est bien ce que je pense aussi, mais je vais découvrir pourquoi le gars s'y est pris de cette façon. Il doit y avoir une raison. Je vais la trouver.

Je revins à la photo. C'était l'appareil qui jouait avec le garçon. Mais j'avais dit assez d'évidences pour la soirée.

— Noir et blanc. Ces photos sont de la vieille école.

— Le gars n'a pas été très actif depuis un moment. Mais c'est l'idée. L'exposition est censée marquer son retour.

Une fois Laure assise dans son fauteuil préféré dans la pièce contiguë, plongée dans la lecture d'un roman écrit par une Anglaise qui excellait à mettre en scène des meurtres exquis, je ressortis le portfolio. Je ne lui avais pas caché le nu, mais ces gros plans, de face, d'individus à la dérive étaient dangereux pour le moral. Comme cet homme allongé dans un lit d'hôpital, branché sur une batterie de perfusions. Je m'accrochais à ce qu'il me restait de coquetterie : je n'imaginais pas que quiconque pût se sentir à l'aise d'être photographié dans cette posture. Dans ce monde où le consentement est roi, qui sait s'il avait donné le sien ? À moins qu'il n'eût pas consenti de manière éclairée comme il aurait pu le faire aujourd'hui, puisque ces photos n'étaient pas vraiment récentes, pas plus que le photographe qui les avait prises, d'ailleurs. Je me l'imaginais arriver subrepticement au chevet du type à l'article de la mort et appuyer sur le déclencheur... Clic !

Je pensais d'abord me faire la voix des sujets représentés, en dépit du fait qu'ils étaient vraisemblablement morts désormais, et ainsi leur donner voix au chapitre et leur permettre de s'insurger contre une telle humiliation publique. Mais à la réflexion, vu le parti pris des gros plans de face, ils avaient bien dû donner leur accord d'une manière ou d'une autre.

Peut-être pas, après tout, la nature des échanges entre individus étant ce qu'elle est, parfois dans des domaines autrement plus sérieux que le déclenchement d'un obturateur. Morts ou pas, figés dans le temps ou bien vivants, ils avaient peut-être quelque chose à dire sur la façon dont on les avait pris en photo. Je pouvais tenter de les écouter, d'être attentif aux fantômes qu'ils étaient, puis faire passer le message. Une telle mission risquait de me mettre en contradiction avec le sujet de la monographie que j'étais chargé de rédiger, John Marchuk, qui semblait avoir disparu de la scène artistique. Et c'est sur lui que le contrat devait porter, pas sur ses modèles anonymes. Pouvais-je parler au nom d'une paire de richelieux abandonnée ?

Laure apparut en silence à mes côtés. Elle pouvait se déplacer comme ça, délicatement, sans bruit et sans toucher le sol. Elle examina le tirage qui représentait un père, un grand-père peut-être, sur le point de rendre l'âme, allongé sur un lit d'hôpital.

— Quand mon tour viendra, ne me prends pas en photo, je t'en prie. Si tu fais ça, je reviendrai te hanter jusqu'à la fin de tes jours, et même après.

— Ne t'en fais pas, mon amour, je partirai le premier.

— Ça, c'est ce que tu crois.

— Les hommes meurent plus tôt, les statistiques ne mentent pas. Mais je n'en suis pas encore là. J'aurai d'autres images dans quelques jours. Je te les montrerai.

— J'attends ça avec impatience.

Elle se retourna pour aller retrouver son fauteuil et son livre. L'instant suivant elle était de retour, debout à côté de moi. Elle désigna la photo.

— Qu'est-ce qu'il dirait ce gars-là, s'il voyait cette image ?

J'attendis un peu avant de répondre.

— Je me suis trompé de vie.

Sur quoi Laure se rendit dans sa chambre et ferma la porte. Mais pas complètement. Elle la laissait toujours entrouverte. Le genre d'ouverture qui définit deux compagnons.

OceanofPDF.com

J'ESPÉRAIS QUE CE N'ÉTAIT PAS VRAI

J'étais là, je ne demandais rien à personne, et d'un seul coup le téléphone a sonné. Voilà comment ces photos avaient atterri sur la table de la cuisine, prêtes à semer le trouble. Dans le quartier où j'ai grandi, les hommes usaient de cette expression pour dire qu'ils avaient été tirés de leur quiétude par la sonnerie soudaine du téléphone. C'était une de leurs expressions favorites. Je l'ai même entendue dans la bouche de mon père, lui qui se faisait une fierté d'être différent des autres. Ces mots me sont restés. Et plus que les mots, la manière de les utiliser. J'étais à cet âge où les gamins, comme des éponges, absorbent l'information, celle qu'ils comprennent et, mieux encore, celle qui les dépasse. La phrase était toujours suivie d'une anecdote catastrophique, racontée avec humour, qui prouvait que le sort savait s'y prendre pour intervenir dans la vie des hommes. Et ce n'était jamais leur faute ; ils rentraient gentiment du travail pour retrouver femmes et enfants quand tout à coup un vieux copain d'armée les avait appelés depuis la porte d'une taverne, et l'instant d'après...

Nous sommes les bouffons de la fortune, semblaient-ils plaider comme s'ils avaient lu Shakespeare. Plutôt une bande de grands enfants, aurions-nous répliqué, nous autres gamins du voisinage.

J'ai une bonne raison d'avoir gardé en mémoire cette expression. Ceux qui s'en servaient étaient tous d'honnêtes citoyens, maîtres d'eux-mêmes et

de ceux dont ils assuraient le bien-être. Et tout le monde, pour ainsi dire, trouvait l'histoire crédible. Son aspect véridique tenait à sa répétition, surtout chez les hommes, mais les femmes en usaient aussi parfois. Pourtant, voilà bien une expression commune qui affirme l'exact opposé des principes qui ont maintenu bien droite la ligne à suivre, ce qu'on appelle de nos jours le patriarcat. Personne n'a semblé s'apercevoir de cette contradiction flagrante, moi le premier, jusqu'à maintenant, et je croyais pourtant avoir l'œil pour ce genre de choses.

Avant que le téléphone ait eu la chance de sonner, j'étais attablé en compagnie de quelques rats de gym dans une brasserie artisanale. Ce qui fait la beauté des activités homosociales, telles que le gym ou les parties de baseball au parc, c'est qu'on ignore tout des autres, en dehors de leur routine sur les appareils ou la façon dont ils lancent ou frappent la balle. Ainsi les choses n'auraient pas dû aller plus loin, mais ce jour-là le charme de l'anonymat fut rompu. Et ce fut entièrement ma faute.

Dans le vestiaire, j'avais suggéré à quelques-uns des gars d'aller tous ensemble boire quelques bières. Quelle était mon intention ? Voulais-je vraiment en savoir davantage sur ces hommes que je m'étais contenté de ne connaître qu'à moitié jusqu'ici ? Je n'en étais pas sûr. Mais mon idée nous avait réunis autour d'une table, de laquelle un serveur s'approcha en un temps record, étant donné que nous n'étions pas dans la tranche d'âge des habitués de l'endroit et que nous n'arborions aucun tatouage ostentatoire. C'était une de ces brasseries artisanales new age qui offrait de la bière aux abricots, à la framboise et à la citrouille. J'optai pour l'IPA sans attendre, par respect de la tradition. Une bière doit avoir un goût de bière.

Quand nos pintes furent devant nous, elles aussi servies à la vitesse de l'éclair – le serveur courait-il après un gros pourboire ? – nous commençâmes rapidement à chercher un sujet de conversation adapté à

l'endroit. Nous étions quatre. Le seul gars dont je connaissais le nom était Maury, un entraîneur chilien que je fréquentais parfois dans la salle parce que j'avais déjà travaillé par intermittence sur des projets publicitaires avec sa conjointe. Il y avait un homme de mon âge dont le prénom m'était inconnu et dont je savais seulement qu'il travaillait dans les ressources humaines, une généralité tellement éculée que personne n'y prêtait plus la moindre attention. Quant au dernier, il n'avait ni nom ni profession, du moins pour moi, et il me paraissait être le plus vieux d'entre nous.

Il est notoire parmi la gent féminine que lorsque les hommes se rassemblent, ils ne discutent que de sports, de voitures et de filles ; jamais rien de plus intime. Nous dépassâmes pourtant ce cap quand nous nous mêmes soudain à parler de qui était marié et qui vivait seulement en couple. Oui, ce *seulement* était encore en vigueur, alors qu'il aurait dû disparaître une génération plus tôt. Je vivais avec une compagne, de mon plein gré, et non seulement n'étions-nous pas mariés, mais de plus ne partagions-nous aucun compte commun. Toutes nos dépenses étaient scrupuleusement divisées en deux.

Les gars me regardaient comme si j'avais déclaré la guerre à l'amour.

— Moi, avec Nathalie, je partage tout, dit Maury, et nous ne sommes pas mariés.

— Chez moi, on ne compte pas chaque sou, j'ai fait acte de foi en me mariant, ajouta l'agent des ressources humaines.

Ça me revint tout à coup : il s'appelait Bernard. Bernard, avait-il précisé une fois, pas Bernie.

— Oui, moi aussi, rassurai-je la tablée. La première fois.

— Désolé pour toi, dit Bernard, plein d'une empathie soudaine. C'est triste à dire, mais ça arrive souvent, et à tout le monde.

Un malaise passager s'abattit sur nous, et le serveur profita de cette pause dans la conversation pour intervenir. Je commandai un verre de la même chose. Je mentionne la bière parce que rétrospectivement, je me suis demandé si elle n'avait pas été responsable du petit drame qui s'est joué par la suite. Ce n'était pas une quantité énorme, mais comme le sait tout bon rat de gym, l'alcool après entraînement peut avoir un effet puissant et immédiat. La bière laissait libre cours à mon côté conteur. Passée cette tentative moins que réussie d'échanger à propos des arrangements de nos vies personnelles respectives, nous passâmes au sujet de nos milieux ; qui venait d'où, qui avait grandi à quel endroit. Maury fut le premier à parler, de la fuite dangereuse et précipitée de sa famille du Chili, en train, vers le nord, et ensuite jusqu'à Mendoza, en Argentine. Il appelait ça *la beca Pinochet*, la bourse Pinochet.

— On appelait vraiment ça comme ça ? demanda le plus âgé du groupe.

« Comment peut-on être bouché à ce point ? » pensai-je. Lui, j'avais fini par l'apprendre, c'était Stefan, un comptable qui avait pris une retraite anticipée. Cela dit, je n'ai rien contre les comptables ; après tout, le mien me permet de garder la tête hors de l'eau.

— Non, lui répondit Maury, les blagues sont venues plus tard, seulement après être arrivés ici, quand nous avons commencé à avoir moins peur.

Je me demandais si c'était cette expérience qui avait poussé Maury à devenir l'excellent spécimen de réussite physique que j'avais devant moi. Ce n'était peut-être pas la question à poser à ce moment précis. Ni jamais, sans doute. Puis ce fut à mon tour de faire mon numéro. Je citai un vers de Carl Sandburg, dont personne autour de la table n'avait jamais entendu parler, qui dépeignait le centre ferroviaire et le carrefour marchand qu'était Chicago. J'appris au groupe que j'avais grandi tout à côté d'une des plus

grandes gares de triage au monde, peut-être même la plus grande. Dans mes années de prime adolescence, j'avais acquis une certaine renommée et un certain respect dans mon voisinage en me roulant sous les wagons de marchandises au moment où le train se mettait en marche.

Un autre silence momentané envahit la table. Chacun attrapa son verre. Bernard décida lui aussi qu'il avait besoin d'une autre bière. J'avais le don de pousser les gens à boire ; il était peut-être temps pour moi d'envisager une carrière de serveur.

— Ce genre d'exploit était un comportement absolument normal pour le lieu et l'époque. Ça n'avait rien d'extraordinaire, m'empressai-je d'ajouter au milieu du silence que j'avais créé.

Bernard reposa le verre que celui qui servait plus vite que son ombre venait à peine de lui apporter.

— Non, Paul, me dit-il, il faut être complètement timbré pour faire ça !
Ce n'était pas un compliment.

— Et le train ne t'a jamais roulé dessus, même pas une fois ? me demanda Maury en jetant un coup d'œil à mes jambes.

Je préférais sa réaction. Mais Bernard, des ressources humaines, pensait avoir trouvé quelque chose. Il avait flairé une piste familière, conséquence probable d'un séminaire qu'il avait suivi la semaine précédente.

— C'est le genre de conduite à risque qui vient en réaction à un traumatisme, me déclara-t-il avec le plus grand sérieux. Il t'est arrivé quelque chose, Paul. As-tu la moindre idée de ce que ça peut être ?

Je regrettai de ne pas m'en être tenu à l'eau pétillante. Raconter des anecdotes personnelles dans un bar ne figure sans doute pas dans la liste des meilleures choses à faire.

Mais au diable, après tout, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Je continuai, cabotin dans l'âme et profitant des feux de la rampe, à régaler

l'assemblée.

— À l'automne, nous faisions des montagnes de feuilles sèches en pleine rue, nous y mettions le feu, et quand les flammes étaient assez hautes nous traversions le brasier en chevauchant nos vélos. Et ce n'était pas juste un truc macho réservé aux gars, les filles le faisaient aussi. Rien ne nous faisait peur, nous courions après le danger. C'est à ça que ressemble une enfance normale, non ?

Stefan n'avait pas d'idée sur la question. Maury avait déjà exprimé la sienne. Bernard secouait la tête.

— Il t'est arrivé quelque chose, répéta-t-il. Tu devrais travailler à essayer de te rappeler ce que c'est.

Et de deux. De toute évidence, il s'agissait de son diagnostic préféré. Un peu comme un médecin qui se mettrait à étiqueter tous ses patients comme « autistes » après avoir vu *Rain Man*. J'ouvris la bouche pour démentir, puis me ravisai. Je devais à ce moment précis ressembler à un poisson qu'on vient de sortir de l'eau. Il me revint que j'étais dans une brasserie avec une bande de rats de gym, et non en train de débattre sérieusement des vicissitudes de l'âme. Je n'allais certainement pas confier les clés de ma personnalité à un type qui faisait moins de développés couchés que moi. Je savais ce qu'il voulait dire avec son *il t'est arrivé quelque chose*. De nos jours, en langage codé, ça signifiait maltraitance et rien d'autre. Il m'affirmait devant témoins que j'étais une victime, et de la pire espèce de surcroît : une victime qui s'ignore.

— Nous étions tout ce qu'il y a de normal. Il n'y a pas lieu d'en faire une histoire. Si je te disais qu'il y avait d'autres gamins qui se jetaient volontairement de leur vélo sur la chaussée, tu me dirais que c'était une tentative d'expression d'un traumatisme refoulé, alors qu'ils voulaient seulement voir si leurs parents se souciaient d'eux. C'est bien la question la

plus normale au monde qu'un enfant se pose, dis-je à Bernard pour clore le chapitre.

Il resta de marbre. Quand j'eus payé ma part de l'addition et quitté le bar, j'étais d'humeur considérablement moins légère que lorsque j'y étais entré en compagnie d'un homme dont je pensais qu'il aurait la décence de ne pas s'acharner à déconstruire mon enfance à ma place. Je savais qu'on pouvait regretter certains de ses actes, même si on les répétait quand même – comme les aventures extra-conjugales, ou le verre de trop pris trop de fois. Mais ça n'aurait pas dû avoir lieu après une bière rapide avec les gars, un divertissement inoffensif comme ceux auxquels je me tenais en général. Je ne me mets pas en colère facilement. Il faut souvent un certain temps avant que je comprenne qu'on a voulu m'offenser. Mais cette fois, j'étais fâché. Non seulement mon coreligionnaire avait prétendu que mon passé recelait un sombre secret, mais il m'accusait en plus de ne même pas savoir qu'il s'y trouvait.

On venait de faire le procès de mon enfance et l'affaire avait été classée entre deux gorgées de bière. Mais à qui la faute ? À moi ; moi et ma grande gueule. J'avais à présent fait le tour du pâté de maisons qui me séparait de mon « refuge » et de ses cinquante-cinq mètres carrés. L'aide de mon comptable – qui fort heureusement n'avait pas, lui, pris de retraite anticipée –, m'avait permis d'acheter une modeste partie d'un immeuble résidentiel, où je pouvais abriter ma paresse et ma discrète détresse ordinaire en attendant que le téléphone sonne. Depuis cette acquisition, j'avais quitté un emploi de journaliste à plein temps pour devenir travailleur autonome, et le gouvernement m'avait donné sa bénédiction pour déduire de mes impôts les frais inhérents au bâtiment et à son entretien. Les fameux frais professionnels : une collection de reçus dans une boîte à chaussures. C'est l'État qui finançait mon petit appartement, l'endroit où j'attendais d'être

frappé par le génie créatif. Quel pays, tout de même ! J'avais dû mourir et aller tout droit au paradis. Je n'étais même pas imposé sur mes redevances. Non qu'elles aient été somptueuses.

Mon sac de sport, que je laissai tomber juste derrière la porte, prit instantanément sa forme avachie caractéristique. Il ressemblait à la gueule d'un carlin, ces chiens à l'air repoussant, à cause de leur truffe aplatie, qui sont devenus si populaires récemment. Je retirai mes chaussettes trempées de mes chaussures et j'accrochai mes vêtements pour les faire sécher. J'étais ici dans mon repaire. Je pouvais légitimement faire ça, personne ne pouvait m'en dissuader. Avoir une chambre à soi pouvait s'appliquer aussi aux hommes, et à leur liberté d'éparpiller leur linge sale à leur guise. Il est probable que le linge sale ne sera jamais à l'origine d'un quelconque mouvement, mais sait-on jamais ? J'en deviendrais volontiers membre, à condition qu'il ne devienne pas une copie du Fathers 4 Justice.

La véritable raison pour laquelle j'avais fait l'acquisition de cet endroit, au-delà des conseils de Jerry le comptable, n'avait rien à voir avec les chaussettes à laver, ça, c'était juste le petit extra. J'avais acheté cet appartement pour la vue sur rien que j'avais quand je m'asseyais à la fenêtre. *Thinkin' about what a friend had said, I was hoping it was a lie*, disait une chanson de Neil Young, l'année où j'avais quitté mon pays pour le sien, alors que lui prenait la direction opposée : « Je repensais à ce que m'avait dit un ami et j'espérais que ce n'était pas vrai. » L'agent des ressources humaines n'était pas un ami. Mais ce qu'il m'avait dit me restait dans la tête.

Je ne demandais rien à personne... C'est précisément ce que je faisais. Cette phrase, rangée dans mes souvenirs d'enfance, était là pour de bon, répétée comme une rengaine par ma mémoire. Un jour, j'avais demandé à une amie – étrangère au gym – pourquoi, selon elle, je faisais parfois, nuit

après nuit, le même rêve qui revenait en une sorte de boucle identique éprouvante. « C'est parce que tu ne le comprends pas », m'avait-elle répondu sans hésiter. C'était la même chose avec le souvenir de ce leitmotiv masculin. Jusqu'à aujourd'hui.

Cette phrase récurrente n'était ni plus ni moins que l'expression de la paresse morale fondamentale des hommes. Celui qui l'utilisait faisait montre d'un comportement de méduse. C'était bien ce que suggérait la partie où il ne *demandait rien à personne*. Le type, sorte de substance gélatineuse dépourvue de la moindre volonté, invertébré au sens littéral et heureux de l'être, se laissait porter çà et là sur les flots de l'existence, au gré d'une marée indifférente. Évoluer de la sorte lui offrait un genre de protection ; il suivait le mouvement, ce qui en définitive était une erreur. Cela se révélait être la pire et la plus vulnérable des positions dans lesquelles on pût se trouver, sorte d'espérance aux aguets, d'attente d'une sortie providentielle d'un état flottant, ce qui revenait à faire face au peloton d'exécution du hasard. Mais évidemment, le hasard ne joue aucun rôle dans tout ça. Vous n'aviez rien d'autre à faire à ce moment-là, même si vous prétendiez le contraire, voilà ce que j'ai dit aux hommes de ma rue, mon père parmi eux, même s'ils ne pouvaient pas m'entendre puisque des décennies avaient passé et qu'ils étaient tous morts et enterrés. Vous étiez paresseux ; loin de vous tuer à la tâche, vous abattiez rarement le moindre travail, vous passiez votre temps à la fenêtre, le regard rivé sur rien, laissant votre oisiveté engendrer tous les vices. Le téléphone n'avait rien d'autre à faire qu'à sonner pour vous sortir de votre torpeur méditative, et même si vous affirmiez ressentir cette sonnerie comme une nuisance, vous étiez soulagés d'être tirés de votre léthargie, de vos pensées, ce qui revenait plus ou moins au même. Vous n'auriez pas dû vous retrouver dans cette position en premier lieu. Vous auriez dû être occupés à créer quelque chose, à vous

comporter en membres productifs de la communauté, socialement acceptables, comme vous assuriez tous l'être, contrairement à d'autres que vous préféreriez vous abstenir de nommer même si vous auriez pu le faire.

Bernard des ressources humaines n'était pas un ami. Il n'était qu'un figurant sur la scène du gym. Il suffisait que je change mes heures de fréquentation et il disparaîtrait. J'avais vécu ma vie correctement jusqu'à maintenant. Allais-je devoir la remettre en question à cause d'une simple remarque ? Tous les gamins jouaient à rouler sous les trains de marchandises, pour autant que je sache.

Je ruminais donc tout ce fiel quand cette histoire a commencé. J'en étais exactement au même point que ces hommes de ma rue qui baignaient dans le déni véhiculé par ce dicton idiot. Assis tout seul dans une pièce, le regard dans le vide, je défendais mon statut d'individu ordinaire auprès de personne en particulier, puisque jamais personne d'autre que moi ne se trouvait là pour me dire où balancer mes chaussettes sales. Certes, on pouvait appeler ça liberté, mais c'en était une piètre définition. J'étais préoccupé par les remarques qu'un quasi-inconnu m'avait adressées dans une taverne. Au vu de ma situation, le téléphone ne pouvait que se mettre à sonner.

L'HOMME SANS TÉLÉPHONE

C'était Rodrigue qui se trouvait à l'appareil. Rodrigue, comme le héros du *Cid* de Corneille, mais la ressemblance s'arrêtait là, car, comme je n'allais pas tarder à m'en apercevoir, le type n'avait rien d'héroïque, pas plus en public qu'en privé. La tragi-comédie remontait au XVII^e siècle, et à l'instar du Rodrigue que j'avais au bout du fil, elle comportait son lot d'ambiguïtés. On y louait les vertus et les exploits d'un personnage inspiré de la légende discutable du Cid, qui s'était battu soit pour les chrétiens soit pour les Maures, peut-être même pour les deux, et dont le nom venait de *sayyid* en arabe.

Rodrigue venait du monde de l'art. Je le croisais parfois dans les galeries que je fréquentais pour raisons professionnelles, ou dans les vernissages auxquels me conviaient parfois mes amis. À temps perdu, quand il n'enseignait pas, il dirigeait une petite maison d'édition de livres d'art – c'était pour lui une sorte de jeu auquel il s'adonnait avec passion, bien plus qu'à son travail ou à sa petite amie. Bien des hommes de son âge finissent engloutis par leur hobby, ou ce qui en tient lieu, puisqu'en l'occurrence le mot est volontairement inexact. Il s'agit plutôt d'une forme socialement acceptable de divertissement égocentrique destiné à isoler ceux qui le pratiquent de ce qui les entoure : leur femme, leurs enfants, leur boulot, l'univers qu'ils sont censés partager.

Comme nous échangeons les politesses d'usage au téléphone, dans le triplex d'en face, une femme tenant une serviette de bain apparut à la fenêtre du séjour de l'appartement du deuxième étage, envahi par la pleine lumière de la fin d'après-midi. Je ne la connaissais pas. La fréquentation de mon repaire ne me laissait guère d'occasions de me faire des amis, puisque j'y étais rarement durant les week-ends d'été, quand tout le monde sort sur son balcon ou sur sa galerie. La voix de Rodrigue s'estompa tandis que j'observais la femme enrouler la serviette autour de sa tête. Elle la défit ensuite pour s'essuyer les cheveux. Jamais un sèche-cheveux n'aurait pu donner un tel tour poétique à cette démonstration de soins personnels. Elle aimait sa chevelure, c'était évident, pas avec l'adoration que peut ressentir un homme pour la femme qu'il chérit, mais ses cheveux étaient une partie de son corps qu'elle aimait. Et d'où j'étais, moi aussi je les trouvais à mon goût. Elle les secoua de gauche à droite et se mit à les démêler avec ses doigts ; quand elle fut satisfaite, elle regagna l'intérieur de l'appartement et disparut de ma vue.

Voilà pourquoi j'avais acquis ce repaire. Pour accéder aux rares moments d'intimité que je ne recherchais pas. Ce lieu me permettait d'être attentif à la beauté, qui ébranlait mes fondations sans me laisser dans un champ de ruines, mais au contraire m'élevait l'esprit. Quelques jours auparavant, mon fils cadet Daniel – qui avait presque trente ans – m'avait posé une question déplacée que j'avais pourtant appréciée. Avais-je peur que le meilleur de ma vie soit derrière moi ? Maintenant, je pouvais lui fournir ma réponse. Je pouvais lui parler de la beauté de la femme à la serviette, si je trouvais une façon de le faire sans susciter moquerie, pathos, ou soupçons de voyeurisme.

— J'ai suivi ton conseil, était en train de me dire Rodrigue, mais ça n'a pas marché pour moi. Merci quand même.

J'avais incontestablement perdu le fil.

— Ça s'adressait à quelqu'un d'autre. À toi-même, je le soupçonne.

Il y eut un temps mort. Puis me revint en mémoire la conversation que nous avions eue six mois plus tôt environ, quand nous nous étions vus pour la dernière fois lors d'un vernissage. Le vin médiocre lui avait délié la langue de la même façon que l'IPA d'après gym l'avait fait avec moi. Il m'avait avoué être avec une femme beaucoup plus jeune, trente-cinq ans alors que lui en avait cinquante, et il était pour elle source de détresse. Quand je lui avais demandé pourquoi, il m'avait répondu que sous les draps, il ne s'intéressait pas assez à elle. Quand j'ai voulu savoir si c'était lui ou elle qui pensait ça, il s'était contenté de hausser les épaules et j'en avais déduit que c'était elle. Mais à ce moment précis, j'étais incapable de me souvenir du conseil que j'avais pu lui donner.

— En tout cas, peu importe. Tu as essayé et j'apprécie. J'ai essayé à mon tour. Et je n'ai pas apprécié tant que ça. Dis donc, j'ai peut-être quelque chose pour toi si ça t'intéresse. C'est pour ça que je t'appelle. C'est un genre de projet en deux volets. L'année prochaine, je prévois de publier une nouvelle série de livres dans la collection « Les amis de l'image ». J'ai un photographe en tête, et j'ai pensé à toi. Si tu es partant, tu pourrais écrire quelque chose sur lui.

— Écrire quelque chose ? Mais quoi en particulier ? demandai-je, l'esprit encore accaparé par la femme à la serviette, par Daniel mon cadet, et par la doléance de Rodrigue qui était en réalité celle de sa petite amie.

— Je te connais, dit-il, plein de confiance. Tu peux écrire sur n'importe quoi.

Ça ne sonnait pas comme un compliment. Je lui demandai le format envisagé ; il s'agissait d'une brève monographie illustrée dont le texte

devait faire quelques milliers de mots. Puis il mentionna le montant offert en rétribution.

— Tes honoraires n’ont rien d’honorable.

— C’est symbolique, je le sais bien. Mais on fait avec ce qu’on a. On fait du livre d’art, tu comprends. Mais ça te fera une bonne publicité.

— Parce que j’en ai besoin ?

— Laisse-moi finir avant de faire le malin. Je veux organiser une exposition du travail de ce gars-là. On l’a perdu de vue depuis un moment. Il est tombé en disgrâce, aussi. J’aimerais le ramener un peu à l’avant-scène. Et je t’appelle pour ça. Pour écrire la monographie qui ira avec l’expo.

La curiosité et l’attrait de la nouveauté sont les clés qui permettent de rester dans la course. J’allais peut-être même pouvoir apprendre quelque chose. Je n’avais jamais écrit de monographie ; je n’étais d’ailleurs pas certain de savoir exactement ce que signifiait ce terme. Et je n’avais jamais non plus écrit quoi que ce soit sur un photographe, ni pour un éditeur d’art qui offrait une obole en guise de cachet.

— Alors d’accord, dis-je à Rodrigue, mais j’espère que j’arriverai à m’entendre avec ton gars. Je ne veux pas me sentir obligé d’écrire sur n’importe qui.

— Cela va sans dire.

— Et d’abord, qui c’est ?

— Tu verras ses photos, elles parlent d’elles-mêmes. On devrait se rencontrer bientôt toi et moi.

J’imaginai son sourire entendu à l’autre bout du fil, mais ça m’était égal. Une certaine hostilité m’habitait sans doute encore depuis l’épisode de la brasserie. Mais je l’admets, je ne savais pas trop à quoi me consacrer à ce moment-là. Je regardais par la fenêtre, en me demandant comment la

femme à la serviette pouvait ignorer mon existence. J'étais très occupé à ne rien demander à personne et à contempler mon oisiveté dont on sait bien ce qu'elle engendre. L'appel de Rodrigue avait fait son miracle. Il m'avait débarrassé des mauvaises pensées que j'avais à propos de l'homme qui avait tenté de saper la beauté faite d'audace, et la joie grisante, de mon enfance. En soi, c'était un bienfait. Nous décidâmes, Rodrigue et moi, de nous rencontrer le lendemain. Je raccrochai, mis ma veste, donnai un coup de pied affectueux à mon sac de sport, et partis en direction de la maison qui se trouvait à une quinzaine de minutes à pied. J'avais promis à Laure que je préparerais des pâtes au brocoli avec une sauce aux anchois pour le souper ; c'était notre façon à nous de devenir végétariens. J'avais faim. Il est prouvé que l'appétit est un effet de la fréquentation du gymnase.

Je rejoignis Rodrigue au Club Social le jour suivant. Cela faisait une demi-journée que je n'avais pas fermé l'œil. La nuit avait été agitée, et à onze heures ce matin-là je naviguais entre agressivité et somnolence. Le Club était un café où la moitié des clients s'occupaient de ce qui ne les regardait pas, tandis que les autres étaient littéralement attachés à leur ordinateur, par le fil d'un casque d'écoute. Ces derniers valaient à la place son surnom de « Club Asocial ». La matinée tirait à sa fin, midi approchait, et il y avait devant le comptoir une file de gens qui arrivaient prendre leur premier café de la journée. J'avais avalé le mien plusieurs heures auparavant, étant du genre productif, que la nuit eût été difficile ou pas. Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, comme les merles, les pinsons, ou d'autres espèces classées à tort plus bas dans le règne animal. Mon reflux gastrique et mes palpitations cardiaques auraient pu se dispenser de l'espresso que Rodrigue m'apporta sans me demander mon avis. Les règles de l'hospitalité sont décidément impitoyables.

Il étala les photos sur la table, ce qui attira aussitôt l'attention de concurrents potentiels et d'experts autoproclamés. Je n'étais pas un client fidèle de l'endroit. Certains des curieux me jetèrent donc un rapide regard sans me reconnaître, puis revinrent vers le travail de l'artiste. Ils étaient les talents du quartier, même si je ne connaissais aucun d'entre eux de nom, de visage ou de réputation. J'évitais de fréquenter le Club Social. Plusieurs années auparavant, à la même table peut-être, j'avais signé un contrat avec un producteur de radio, sur les ondes nationales, pour réaliser une série de documentaires sur les chansons traditionnelles que tout le monde fredonne sans les connaître vraiment, celles dont l'origine remonte à la nuit des temps. *The House of the Rising Sun*, *Where Did You Sleep Last Night*, *St. James Infirmary*, des compositions du folklore américain où des voix blanches et noires mêlées interprétaient à leur façon les racines anglaises et irlandaises de ces mélodies, d'une tristesse infinie. Lors d'une fête du Nouvel An, je m'étais même essayé à la chanson de Leadbelly, et la liesse des convives s'était muée en envie de m'étrangler. Au moment de signer ce contrat, donc, alors que j'avais le stylo en main, l'une des fouines dont le café avait le secret s'était penchée vers moi pour me dire en aparté que le cachet que je demandais n'était pas assez élevé. La semaine d'après, une autre oreille indiscrete s'était ruée sur son téléphone pour appeler la police, parce que je discutais avec un complice de la possibilité d'assassiner quelqu'un. Excitée à l'idée d'être témoin, elle ne s'était pas donné la peine d'écouter plus que les quelques mots qu'elle avait entendus par hasard, ce qui l'aurait pourtant aidée à comprendre que je parlais du scénario d'un film. Je n'avais que faire de côtoyer ce genre d'artistes en mal de reconnaissance.

Je n'eus aucun mal à accepter que John Marchuk soit le sujet de la monographie que j'allais devoir écrire, même si son nom ne me disait rien

de plus que celui de ceux attablés dans ce café, à part Rodrigue. Je voyais maintenant la mission qu'il se donnait. Les autres photographes qu'il avait présentés dans sa collection étaient principalement des techniciens de laboratoire, des manipulateurs d'image en chambre noire, qui produisaient des formes abstraites ressemblant à des stalactites qui se seraient détachées pour échouer sur le sol d'une caverne lugubre. Mais Marchuk, lui, montrait de véritables êtres humains. Photographe de rue, il était de l'école de Vivian Maier. Je reconnaissais d'ailleurs certains des individus représentés, ou du moins je croyais les reconnaître : ce sans-abri bien connu par ici, qui traînait derrière lui une procession de chariots d'épicerie ; ou cet autre, disciple de Harry Houdini, qui traversait une période difficile. Il y avait même un portrait de la foule qui fréquentait le café concurrent du Club Social, un pâté de maisons plus loin. Je pensais orienter mon texte sur le quotidien du passé récent de cette partie de la ville, quand à la fois elle et moi avions quelques années de moins. Une sorte de méditation sur les choses ordinaires. Cette mission m'allait comme un gant.

— Je me charge de ton gars, annonçai-je à Rodrigue.

Il sourit d'un air satisfait, sans paraître étonné.

— Il s'approche des terres de Diane Arbus, mais sans en franchir la frontière. Ce qui est parfait en ce qui me concerne. Je ne suis pas certain de vouloir cohabiter avec le genre de personnages qu'on voit chez elle. Je me souviens de la première expo d'elle que j'ai vue ; j'en ai fait des cauchemars pendant une semaine.

Il me gratifia d'un autre sourire. Sans vraiment représenter des phénomènes sortis de chez Arbus, les photos montraient beaucoup d'individus sur la pente descendante. Des autoportraits sous d'autres visages, me semblait-il.

— Je suis content que tu acceptes, me dit Rodrigue. Marchuk a été injustement négligé, et il est grand temps de lui reconnaître son mérite. La monographie et l'exposition vont remettre les pendules à l'heure. Je te le confie avec joie.

Un curieux de la table à côté se pencha vers nous, son café à la main.

— John Marchuk ? répéta-t-il.

Une goutte s'échappa de la tasse et manqua d'un cheveu la photo. Rodrigue essuya nerveusement la trace de cette intrusion.

— J'ai entendu dire qu'il tirait sa révérence.

Comme je ne bronchais pas, et Rodrigue non plus, la sommité culturelle renchérit :

— Il est en train de mourir. Mais ça fait des années qu'il meurt.

— Tu piques ces mots à Leonard Cohen, espèce de fouine. Tu ne peux pas faire ça impunément ici, lui répondis-je.

Je lançai un regard interrogateur à Rodrigue.

— Mourir, c'est peut-être un peu exagéré, surtout si ça fait des années qu'il s'y emploie. Mais comme je te l'ai dit, j'ai hâte de l'intégrer à la collection pour que justice lui soit rendue.

Plus tard, je me suis souvenu de cet échange. À l'évidence, Rodrigue ne me disait pas tout sur l'identité et la nature de mon sujet. Et j'aurais dû me méfier quand il a sorti un carnet de chèques de son porte-document.

— Tu me fais confiance à ce point-là ? lui demandai-je.

J'acceptai l'obole avant que les curieux de l'endroit aient le temps de me dire que j'étais en train de me faire avoir. Ça, je le savais. Disons que je ne me faisais peut-être pas avoir, mais que je me laissais exploiter. Tout en étant payé. J'étais consentant. Était-ce pour autant un consentement éclairé ?

En empochant l'argent de Rodrigue, j'acceptais le contrat. Dans cette partie du monde, un contrat verbal a pleine valeur et n'a pas besoin d'être écrit. Mais l'argent qui passe d'une main à une autre lui donne plus de force. Un petit éditeur d'art ne paye jamais d'avance. Il arrive même parfois qu'on ne soit simplement pas payé, malgré un contrat en bonne et due forme. J'aurais dû me demander, et demander à Rodrigue aussi, ce qui motivait un changement de procédure si généreux – si on peut qualifier ainsi une somme de quelques centaines de dollars.

L'argent est pour moi un sujet sensible, et cette sensibilité me vient de l'enfance. Ma mère se plaisait à dire que si quelqu'un se mettait à agiter de l'argent sous notre nez, il fallait tendre la main pour en attraper. C'était évidemment une plaisanterie, puisqu'il n'y avait pas grand-monde à l'époque pour offrir la moindre rétribution, parfois même pas en échange d'un travail, chose dont mon père habituellement se tenait loin. J'ai grandi en suivant un cours intensif prolongé en besoin d'indépendance financière, ce qui m'a aidé à forger le genre de partenariat budgétaire que j'ai établi avec Laure : ce qui est à toi t'appartient, et je possède ce qui est à moi. Je livrais les journaux, tondais les pelouses et prenais soin des plates-bandes, faisais le ménage au bureau d'aide sociale. Je trouvais toujours un boulot à prendre pour ramasser de l'argent, peu importe d'où il venait, puisqu'en avoir un peu était toujours mieux que de ne pas en avoir du tout. Quand je regardais ma mère préparer la soupe, j'avais l'impression de revivre la Grande Dépression dans ma cuisine.

Rodrigue rangea les photos dans une chemise de carton rigide et me la tendit. Les curieux, les fouines et autres prétentieux retournèrent s'affairer à leurs tables ou cultiver leur asociabilité en se branchant à leur ordinateur portable.

Rodrigue posa un bout de papier devant moi.

— C'est son adresse.

— Oui, je m'en doute. Tu n'as pas son numéro ? Je ne voudrais pas le cueillir comme ça, à froid. Ce n'est pas très poli d'arriver à l'improviste chez des gens qu'on ne connaît pas.

Il parut gêné.

— Je crains qu'il n'en ait pas.

— Tu veux dire qu'il n'a même pas de ligne fixe ?

Bien que la vague des téléphones mobiles eût déferlé depuis longtemps, je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un de l'âge de Marchuk en possédât un. Mais je ne connaissais personne qui, de nos jours, n'eût pas un bon vieil appareil à fil.

— Non, il n'a pas de téléphone du tout, point final.

C'est là que j'ai eu mes premiers doutes à propos de ce projet. Je ne voulais pas aller frapper sans prévenir à la porte de quelqu'un que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam pour lui signifier que j'étais chargé d'écrire une monographie sur lui.

Le visage de Rodrigue s'illumina.

— Ne t'en fais pas, il est chez lui tous les soirs. Tu peux y aller celui que tu veux, tu es sûr de le trouver. Pendant la journée, il arpente probablement la jungle urbaine à la recherche de sujets. C'est un photographe de rue de la vieille école, tu l'auras remarqué. Et tu n'arriveras pas là-bas comme un chien dans un jeu de quilles : il est au courant que quelqu'un doit venir de ma part pour travailler avec lui sur ce projet. Il ignore simplement de qui il s'agit.

Je lus l'adresse sur le papier. Boulevard Rosemont, je voyais où c'était. Sur une partie de sa longueur, c'était une artère principale, comme disaient les bulletins de circulation que j'écoutais le matin – pour leur caractère divertissant seulement, puisque je n'avais nulle part où me rendre aux

heures de pointe : mon repaire était à quinze minutes à pied de la maison ; sept à vélo. Le numéro de l'immeuble était tellement long qu'il aurait aussi bien pu se trouver dans une zone dotée d'un indicatif régional différent. Non que cela eût la moindre importance, puisque l'homme ne possédait pas de téléphone. J'évaluai que cela devait se trouver vers le Jardin botanique, ou près de là. Ça voulait dire se rendre bien loin pour risquer de n'y trouver personne.

Je venais tout juste d'acquérir un téléphone cellulaire. Je suis toujours à la traîne quand il s'agit de suivre les modes. Je m'en étais très bien passé jusque-là, c'était principalement l'idée de Laure, je ne me faisais donc pas le chantre de ce supplice permanent qui consiste à pouvoir être joint en tout temps. Mais ne pas avoir d'appareil du tout, pas même un de ceux qu'on branchait à une prise dans un mur, ceux avec lesquels ma génération avait grandi – avec une ligne partagée propice aux intrusions poétiques après quelques verres de trop –, cela ressemblait à une volonté délibérée d'isolement. Une sorte de position idéologique, comme telle potentiellement dangereuse, aussi bien pour soi que pour les autres.

— Mais de quel genre d'homme s'agit-il pour ne pas avoir de téléphone ? demandai-je à Rodrigue.

Il prétendit ne pas avoir d'opinion sur la question.

— J'ai appris à composer avec lui. C'est un artiste.

— Moi aussi, l'assurai-je. Je peux écrire sur n'importe quoi, c'est toi qui l'as dit. Si ça, ce n'est pas une forme d'art, je ne sais pas ce qu'il te faut.

Sur le trottoir, tandis que mon estomac s'agitait sous l'afflux de caféine, nous prîmes congé en nous serrant la main pour conclure le marché. J'allais faire très attention au portfolio. J'acceptai ses délais ; mon texte serait prêt juste à temps pour accompagner la rétrospective, au cours de l'hiver prochain. L'année prochaine. Nous partîmes chacun de notre côté. En

voyant s'éloigner ce petit homme, pas seulement petit, mais frêle, je me demandais ce qui pouvait expliquer l'hostilité que j'éprouvais. La façon dont il avait présumé que j'accepterais le contrat, peut-être, tout en me donnant les informations au compte-gouttes ? Cela lui donnait un air entendu, supérieur. Le goût du conflit m'avait permis de traverser l'existence, et il l'avait réveillé en moi. J'étais sorti vainqueur de la dernière rixe dans laquelle j'avais été impliqué, mais il me fallait bien admettre qu'elle avait eu lieu au siècle dernier.

Je me souvins à ce moment-là du conseil que j'avais donné à Rodrigue à propos de sa petite amie. Ce n'était pas le genre d'homme à l'avoir suivi, et il avait peut-être raison : ce conseil, je me l'étais donné à moi-même.

OceanofPDF.com

BAVARDAGES

Ce soir-là, pour Laure, je préparai une de mes spécialités, pour ainsi dire sans viande. Des pâtes aux pois chiches, ail et rapinis, saupoudrées de noix de pin, persil et raisins secs réhydratés dans le vin blanc. L'élément carné de cette recette se présentait sous la forme de quelques dizaines de grammes de pancetta qui avaient atterri dans la sauce. Je savais que le chemin qui menait au cœur vertueux de ma compagne se devait d'être pratiquement végétarien.

— Voilà le reste des photos.

Je déposai le deuxième portfolio que j'avais reçu dans l'intervalle sur la table de la cuisine, loin des assiettes.

— Regarde-moi ce playboy aux yeux tristes, remarqua Laure. Je me serai donnée à lui s'il me l'avait demandé. Même s'il ne m'avait rien demandé, d'ailleurs. Je lui aurais fait don de moi-même, et il aurait daigné accepter avant d'écrire un poème sur moi.

— Une mauvaise photo de Leonard Cohen, ça n'existe pas.

— En tout cas je n'en ai jamais vu, dit-elle en riant. Il contrôlait toujours parfaitement son image.

— Leonard et les femmes. C'est un mythe moderne.

— Je suis passée devant sa tombe en faisant mes exercices de marche rapide avec une amie, dit Laure. J'ai peine à croire qu'il n'est plus là.

Qu'est-ce qu'elles ont fait les femmes, sans lui, depuis tout ce temps ?

— Elles se sont rabattues sur ses doublures, je suppose.

Laure était captivée par les photos, comme la première fois. C'était la récompense pour avoir accepté ce contrat, et elle me suffisait. Je n'avais que faire des honoraires dont me gratifiait Rodrigue, ou d'une quelconque médaille qui aurait tôt fait de ternir sur mon CV. Je la sentais subitement se libérer de ce qui lui pesait, une fenêtre s'était ouverte, un oiseau s'était posé dans la maison, amenant avec lui un sujet sans rapport avec nous. Silencieusement, je me réjouissais.

— Je suis contente de regarder ces photos, dit-elle. Elles sont divertissantes. J'aime le noir et blanc, ça donne un côté authentique. Le vrai Leonard Cohen, en somme.

— Te voilà bien rêveuse, tout à coup.

— Peux-tu m'en vouloir ?

Il me revint en mémoire cette chanson des Porkbelly Futures, dans laquelle le chanteur déplore que Michael Ondaatje lui a volé sa copine. Quoi de plus classique que d'être jaloux du Grand Romantique ?

Du romantisme, je m'aventurai dans la comédie, où j'étais plus à mon aise. J'exposai à Laure la plainte de l'éditeur de ma monographie. Le type rendait sa petite amie malheureuse parce qu'il ne voulait pas d'elle, ou du moins ne voulait pas assez d'elle. Laure ne voyait absolument rien d'étrange à cette situation.

— C'est on ne peut plus ordinaire, décréta-t-elle. Il y a longtemps que toutes mes amies se sont débarrassées de ce cliché du chaud lapin. Cette façon dont les hommes blessent les femmes est bien moins originale que tu le crois, Paul. Et bien plus répandue qu'on le croit.

Elle afficha un visage solennel, lugubre, en parfaite imitation du tragique.

— La sexualité masculine a du plomb dans l’aile.

La seconde d’après, elle éclata d’un rire sonore et sans compassion qui envoya voler de petits morceaux de rapini un peu partout.

— Et ce n’est pas aux femmes de la réparer. Ce sont les hommes qui doivent se guérir eux-mêmes. Tu te souviens quand on encourageait les femmes à prendre la responsabilité de leurs orgasmes ? Je ne suis pas près d’oublier ces mots-là. *Je suis responsable de mon propre orgasme*. Ça remonte à l’époque de la libération sexuelle. La libération de qui, ça, personne n’a pensé à se poser la question.

— Je me rappelle ce mantra, admis-je.

— Tant mieux. Eh bien, ça vaut aussi pour les hommes.

— D’accord, Laure, j’ai compris. Je suis prêt à endosser ma part de responsabilité. Mais as-tu la moindre idée de la raison pour laquelle il m’a dit tout ça à moi ?

Elle se passa la main sur le front, comme si la question nécessitait une réflexion poussée, ce qui pourtant n’était clairement pas le cas pour elle.

— Je présume qu’il ne s’agissait pas de t’offrir sa copine en cadeau, ça t’a déjà sans doute traversé l’esprit. Tu vois ce que je veux dire, le remplacer en quelque sorte. J’espère que ça n’arrivera pas. Je ne suis peut-être pas tout ce dont tu rêves, mais je ne veux pas te partager avec une autre.

Elle balaya d’une main levée toute tentative de ma part pour la rassurer.

— C’est une espèce d’exercice bizarre de construction de son image, comme s’il était au-dessus de tout ça, et que ça ne le dérangeait pas de blesser quelqu’un tout simplement par principe. Pour ce qu’il ne veut pas, ou ne peut pas faire.

— Oui, j’ai bien compris ça. Il doit être très satisfait de lui-même, sinon pourquoi tiendrait-il un tel discours à un autre homme, un concurrent ? Il

doit en retirer une certaine forme de fierté masculine aussi étrange que particulière... C'est une manière de dire : regardez ce que je suis *incapable* d'accomplir avec une femme.

— Tu lui accordes peut-être trop de mérite, m'avertit Laure. Il ne lui reste probablement plus de jus, tout simplement. Contrairement à toi, mon mari.

Elle leva les yeux vers moi.

— J'aimerais vraiment savoir ce que tu lui as répondu.

— Parce que je suis censé lui avoir répondu quelque chose ?

— Un homme ne laisserait pas passer l'occasion de donner son avis à un autre sur une question comme celle-là. Pourquoi t'aurait-il parlé de ça, sinon ?

— D'accord, tu as raison. Je lui ai montré attention et intérêt. Et j'ai été d'un pitoyable absolu.

— Raconte, je veux tout savoir, me pressa Laure.

— Je craignais bien que tu me demandes ça. J'ai fait preuve d'un magnifique réflexe conditionné. Je me suis lancé dans une démonstration d'empathie dès l'instant où il a commencé à évoquer ses problèmes personnels. Paul, chien de Pavlov, plein d'un souci aussi stupide qu'inutile. Il y avait forcément une solution, lui ai-je dit. Il fallait qu'il trouve une façon de raviver son intérêt envers elle, une escapade à la campagne le temps d'un week-end dans une petite auberge avec spa, tu vois le topo. Et si ça ne marchait pas, il pouvait opter pour le raccourci, et obtenir une ordonnance pour le remède si populaire que chacun conservait dans le tiroir de sa table de chevet en prétendant le contraire. Le médicament le remettrait d'aplomb, et il serait de retour en piste en un rien de temps.

— Il n'y a rien de mal dans ce que tu as dit. Ça n'engage même pas à grand-chose.

— Il ne m’a pas écouté. Il m’a dit qu’elle pouvait bien trouver quelqu’un d’autre. Il était plein d’indulgence, comme s’il venait de découvrir l’idée du siècle en endossant le rôle du conjoint tolérant et compréhensif. Elle pouvait trouver quelqu’un d’autre, mais ils continueraient de vivre ensemble.

J’entendis Laure déglutir.

— Autrefois, on appelait ça une relation ouverte. Mais dans ce cas, ce n’est pas ouvert, il lui donne la permission. Il garde le pouvoir.

— Tu aurais dû être là à ma place. J’ai poursuivi mon numéro de Monsieur Sensibilité en lui expliquant que tout le monde n’était pas nécessairement disposé à accepter ça. Je lui ai fait la leçon ; te répéter ce que je lui ai sorti serait trop embarrassant, mais grosso modo : corps et cœur ne font qu’un et réciproquement... c’est dans la logique des choses... es-tu vraiment prêt à la perdre ?

— Tu as vraiment dit ça ? s’étonna Laure. De tels mots dans la bouche d’un homme ? Et qu’as-tu obtenu en guise de récompense ?

— Un regard vide, c’est tout.

— Tu l’as bien cherché.

— Je ne suis même pas sûr qu’il se donnait la peine d’écouter. L’empathie en a pris pour son grade. La mienne, je veux dire.

— Tu n’as pas à te sentir mal, personne ne prête attention à l’avis des autres. Ça vient juste d’arriver, quand tu l’as rencontré pour qu’il te remette les photos ?

— Non, ça doit faire à peu près six mois, la dernière fois où je l’ai vu, pendant un vernissage. Et ce n’est certainement pas moi qui ai abordé le sujet. Tu me vois lui demander : *Alors, comment ça se passe avec ta copine, tu la rends heureuse ?* C’est lui qui a remis ça sur le tapis, l’autre jour, les

conseils que je lui avais donnés. Au début je n'avais pas la moindre idée de quoi il parlait.

— Eh bien, tiens-moi au courant, fit Laure en haussant les épaules.

— Est-ce que tout le monde éprouve ce besoin de raconter des histoires sur soi-même ? m'interrogeai-je.

— Tout le monde, sauf moi.

— J'aimerais pouvoir en dire autant.

Parfois, une tristesse tenace m'habitait, et elle refaisait surface à des moments imprévisibles. Je n'avais pas eu mes enfants avec la femme qui partageait maintenant ma vie. Ils étaient nés d'une union avec une autre, avec qui j'avais été incapable de vivre, tout autant qu'elle avec moi, même si nous n'avions pas abandonné cette idée facilement, ni à la légère. En cette ère de familles recomposées, je faisais aussi bien de garder ces regrets pour moi. Ils étaient adolescents quand nous nous étions séparés ; c'étaient des adultes désormais. L'un d'eux était lui-même père et l'autre, sur le point de le devenir, aussi, à ce stade, éprouver un tel sentiment de perte et de déception m'aurait fait passer pour un homme résolu à s'accrocher au malheur d'hier. Après tout, ce n'était pas comme si nous étions toujours en guerre. Au fil des ans, Teri et moi étions parvenus à gérer la rancune et la bassesse de notre rupture, dont les détails nous faisaient encore honte, pour la rendre fréquentable et nous permettre à l'un et l'autre d'exister. Nous n'avions pas fait assez d'efforts pour tenir nos enfants hors de la mêlée, mais nous n'en avions pas non plus fait des otages.

Pendant cette difficile période, nous avons tenté de parler à nos fils pour leur expliquer ce que nous traversons. Que nous avions la volonté de sauver quelque chose dont nous voulions tous les deux nous débarrasser. Que nous nous séparions à l'essai, tout en sachant que cela serait pour de

bon. Les enfants n'avaient rien voulu savoir, ni d'elle ni de moi. « Vous faites ce que vous voulez de votre vie », nous avaient-ils dit en quittant la pièce.

Nous avions appris, Teri et moi, à être indulgents envers ceux que nous étions à l'époque. Notre existence mutuelle reposait là-dessus. Nous n'avions pas étalé notre détresse, et nous nous en félicitions. Nos amis, à qui nous nous étions confiés, s'en chargeaient à notre place. Nous tentions de repousser les charognards qui ne demandaient pas mieux que de finir dans nos lits, et en général nous réussissions. Nous aurions pu nous en tirer beaucoup plus mal, sur ce point, nous étions d'accord.

Désormais, nous étions si doués pour l'exercice de cette coexistence que nos amis communs, les très rares de ceux qui n'avaient pris aucun parti, avaient plus d'une fois suggéré que nous nous remettions ensemble. L'amour, c'est bien mieux la deuxième fois et tout le tremblement. Après le verre de trop qui lui va parfois si bien, Laure m'a déjà demandé si, par hasard, j'avais un jour envisagé de revenir dans les bras de Teri.

— C'est impensable, lui ai-je répondu, après tout ce qui s'est passé. Toutes ces calomnies et ce désir de revanche.

Je retournerais pourtant vers Teri en un clin d'œil. Une fois que j'ai désiré quelqu'un, ce désir ne disparaît jamais. C'est l'une des malédictions que je traîne.

Mais je n'avais aucune intention de me mettre à l'épreuve. J'étais avec Laure. Elle et moi étions partenaires, qu'importe à quel point ce mot venu du milieu des affaires, du milieu gai ensuite et enfin du mien, me répugnait. Elle pouvait bien rire à mes dépens et me reprocher de trop m'investir dans les marges, à l'heure actuelle je n'avais aucun désir de rester sur la touche. Et de toute façon, les marges n'existent pas, elles fluctuent sans cesse.

Le week-end qui suivit la légère distraction que nous avait apporté l'épisode impliquant Rodrigue, Laure et moi reçûmes mes enfants chez nous, tôt en soirée, accompagnés de leurs épouses. Laure était passée maître dans l'art de la famille reconstituée. Elle savait se montrer intéressée et cordiale, tout en restant à la distance nécessaire.

Matt et sa femme Josie arrivèrent juste à l'heure, courant derrière leur bambin. Véritable petit bulldozer sur pattes, l'enfant avait apporté sa boîte à outils, le jouet qu'il avait demandé pour son dernier anniversaire. En observant la fierté avec laquelle il nous la montrait, je me demandais s'il n'y avait pas là une preuve que le genre n'était décidément pas une construction sociale, une interprétation ou un état muable, contrairement à ce que prétendait le discours actuel.

— Je vais au travail ! déclara-t-il.

— Tu es la classe ouvrière à toi tout seul, lui répondis-je en guise d'encouragement.

Matt, électricien diplômé qui descendait d'un homme dépourvu de toute habileté manuelle, rayonnait. Son épouse était moins certaine qu'il s'agissait d'un compliment.

Quelques minutes plus tard, Daniel et sa femme Claire, une grande blonde qui portait sa grossesse avec aise et élégance, nous rejoignirent.

— Je laisse toujours Matt arriver le premier, expliqua mon cadet. Je ne veux pas lui voler la vedette.

Ils ne se lassaient jamais de cette blague récurrente. Qui était le préféré, qui était le plus aimé. Leurs épouses respectives se contentaient de lever les yeux au ciel quand ils se lançaient dans leur joute coutumière. Elles avaient appris à tolérer la situation, et ni l'une ni l'autre n'éprouvait le besoin de sonder quelle blessure de l'enfance en était à l'origine.

Nous nous répartîmes facilement, selon les genres. Josie, Claire et Laure s'installèrent au salon, et les hommes à la cuisine, la pièce que le petit bulldozer affectionnait le plus, car il n'aimait rien tant que d'en vider les armoires. Je sentais à quel point ma tristesse était inutile, même si je savais pertinemment qu'elle ne disparaîtrait jamais. Je savais aussi à quel point il n'aurait servi à rien de reconnaître qu'elle m'affligeait. Mes fils auraient d'abord éclaté de rire, avant sans doute de se reprendre et d'afficher sans conviction des visages de circonstance.

J'imaginai déjà leurs réflexions.

« J'espère que tu ne regrettes pas de nous avoir eus », aurait dit l'un d'eux.

« Tu n'as pas tout raté, aurait renchéri l'autre. Tu nous as gagnés dans l'affaire. Ça ne valait pas la peine ? »

Daniel avait reconnu avoir récemment demandé à Teri quelle avait été la véritable raison de notre séparation. Tout semblait si apaisé et cordial entre nous désormais. C'était tout lui : il voulait toujours en savoir trop. « Je voulais savoir pour éviter d'en arriver là à mon tour avec Claire, m'avait-il expliqué. Mais ça ne m'a avancé à rien. Elle m'a répondu qu'elle savait pourquoi, à l'époque, mais qu'elle avait oublié depuis. Je ne l'ai pas crue. » « C'est sa façon à elle d'éluder la question, avais-je avancé, ça m'étonnerait qu'elle ne s'en soit pas souvenue. » « Elle n'a pas plus oublié que toi, avait répliqué Daniel. »

J'avais souri, sans rien ajouter. Merci d'avoir ouvert cette porte, mon grand, mais je n'étais pas prêt à la franchir.

Mes enfants étaient mon ultime joie et mes meilleurs conseillers. Je le leur avais dit une fois, et ça avait été une fois de trop, même si j'avais pris soin de ne pas inclure le mot *ultime* dans cette confession sentimentale. J'avais eu droit à un bref concert de violons imaginaires en guise de

récompense. Qu'un type comme moi, qui aimait s'asseoir à sa fenêtre pour observer tout et rien, ait pu donner naissance à deux enfants si positifs, confiants en l'avenir et énergiques, dotés d'un sens de l'humour corrosif teinté de compassion, constituait un vrai mystère. Ils tenaient certainement de leur mère.

Lorsqu'il s'agissait d'avoir une conversation substantielle avec mes enfants, j'avais compris longtemps auparavant qu'il valait mieux les voir séparément. Daniel ne m'aurait jamais demandé devant Matt si je craignais que le meilleur de la vie fût pour moi chose du passé ; ce dernier lui aurait dit de s'occuper de ses affaires. Daniel était comme ça. À l'instar des cigarettes qu'il avait un temps malheureusement fumées à l'adolescence, il n'avait pas de filtre, sauf en présence de son frère.

Mais du simple point de vue du divertissement, rien ne remplaçait leur présence commune lors de ces réunions familiales. De prime abord, cela exigeait une certaine dose d'humilité, car quand ils étaient ensemble, ils tendaient à m'oublier purement et simplement.

Je débouchai une bouteille de blanc – ils aimaient les alsaciens, un peu trop doux pour moi, qui préférais les vins plus secs – et ils retombèrent aussitôt en enfance. Il leur avait fallu dix secondes tout au plus, et le vin n'avait rien à voir dans l'affaire.

Matt récupéra le bouchon tandis que Daniel sortait deux cuillers en bois d'un tiroir. Le match était lancé, sorte de badminton pour ustensiles de cuisine et bouchon. Le jeu consistait à expédier ce dernier dans quelque obscur coin de la pièce ; sur le frigo, sous le poêle, ou dans l'évier. Le bouchon devait devenir soit introuvable, soit inutilisable. Une fois la partie terminée, ils passaient à autre chose d'un peu plus adulte. La régression pouvait être drôle, affirmaient-ils, pour autant qu'on ne s'y attarde pas.

Le petit bulldozer, qui répondait en réalité au prénom de Hayden, attrapa le bouchon quand il roula jusqu'au coin où il s'amusait avec sa boîte à outils. Il poussa un cri de joie, se précipita dans la salle de bain et jeta le morceau de liège dans les toilettes.

— Fini maintenant ! s'exclama-t-il.

Il avait compris. Il voulait que les adultes se comportent comme tels. Puisqu'ils transgressaient les règles propres à leur âge, lui non plus ne s'en priverait pas.

Mes enfants l'applaudirent. Matt repêcha le bouchon qui flottait dans la cuvette et le déposa dans la poubelle. J'avais beaucoup de chance, et j'en étais conscient. Je n'aurais jamais imaginé que mes propres fils me procurent, une fois adultes, des instants aussi riches que ceux que j'avais vécus avec eux durant leurs jeunes années.

Daniel tendit à Matt un catalogue d'outillage Lee Valley qu'il avait apporté avec lui.

— Bon Dieu, je pourrais passer l'éternité à regarder ça.

— Avec l'argent que tu gagnes, tu pourrais te payer ce que tu veux, dans ce truc-là, lui fit remarquer Matt. Et il t'en resterait encore assez pour m'offrir un cadeau. J'aurais bien besoin d'une ponceuse neuve.

— Je ne t'achèterai pas d'outils avant que tu apprennes à te servir de ceux que tu as déjà. Je n'ai pas envie que mes cadeaux finissent dans un tiroir. J'ai beau avoir de l'argent, je ne roule pas sur l'or.

Ils se provoquaient et partaient dans leur délire sans la moindre intention de se blesser, pour autant que je pouvais en juger. C'était formidable d'observer la façon dont ils pouvaient incarner tant de choses en même temps. L'entente, les liens affectifs, le temps distordu plutôt que la régression proprement dite, car ils réinventaient et remodelaient leur enfance sans volonté d'y demeurer, et tout ça leur conférait l'aptitude à être

plus qu'une personne à la fois, repoussant les limites de la définition même de ce qu'un homme peut ou pourrait être, pour peu qu'il se l'autorise. Ils jouaient autant sur leurs faiblesses respectives qu'ils se soutenaient l'un l'autre à chaque pique, chacun de son côté accroché à l'idée fausse d'avoir été celui qu'on a négligé. L'un dépréciait l'habileté de l'autre à se servir d'outils à main ou électriques – un talent qu'ils ne tenaient pas de moi – mais les lui prêtait volontiers l'instant d'après. Ils construisaient et défaisaient les mythes de leur enfance dans une même phrase. Ils représentaient, en définitive, deux modèles d'une parfaite fluidité identitaire qui n'avait rien à voir avec le genre. Ils se livraient à ce jeu au grand jour, sans se cacher.

Leurs épouses entrèrent dans la cuisine pour y chercher le vin qu'elles étaient sûres d'y trouver. Elles secouèrent la tête, mais sans inquiétude, et sans la moindre trace de jalousie non plus devant cette fabuleuse représentation.

La phrase préférée de mes fils entre eux était *Y a un chameau dans le mixeur*. Elle était de toute évidence chargée de pouvoirs magiques. J'ignorais à ce stade d'où cela sortait, et je ne pouvais plus le leur demander. *Un chameau dans le mixeur* ? Aussi bien demander à Louis Armstrong de nous définir le jazz.

Laure observait le ventre de Claire. Je me demandais quel effet cela faisait, d'avoir vécu sans progéniture. Les enfants ne représentaient pas une nécessité dans une vie, certainement pas plus pour une femme que pour un homme, mais plus on possédait de piliers à son identité, plus on pouvait rester fort.

Quand la soirée fut terminée – ça ne finissait jamais bien tard –, toute la compagnie prit congé en même temps. Je les soupçonnais de s'être entendus d'avance. Je restai dans la cuisine, en compagnie de la vaisselle,

puis je jetai à nouveau un coup d'œil au portfolio posé sur la desserte. Les photos des vieillards et des malades étaient les premières ; un puits de regrets sans fond. Qu'avait dit Laure la première fois qu'elle les avait regardées avec moi ? *Nous nous sommes trompés de vie.*

Chaque nouveau contrat m'emmenait ailleurs. Cette fois, j'étais censé sortir un homme de l'obscurité. Pas le genre de mission auquel j'étais habitué. La plupart du temps, je ne faisais que célébrer la notoriété de quelqu'un dont la renommée n'était plus à faire, ce qui me semblait une tâche plus facile que ce contrat à l'allure didactique.

OceanofPDF.com

LE LABYRINTHE DE CARTON

Je pris le boulevard Rosemont vers l'est, jusqu'à l'adresse indiquée sur le bout de papier de Rodrigue. Il m'est arrivé d'arpenter des villes où les habitants, au fil des siècles, ont consacré de grands efforts à bâtir l'espace public avec grâce et harmonie ; des villes où ils se sont donné beaucoup de mal afin de créer une beauté dont à la fois voisins et gens de passage peuvent profiter. Sur cette rue, qui n'avait de boulevard que le nom, les citoyens s'étaient efforcés de faire le contraire. En fait, ils n'avaient pas fait d'effort du tout, il s'agissait là de leur penchant naturel à céder à la morosité. Était-ce par manque d'argent ? Je l'ignore. La boutique d'un nettoyeur occupait le coin d'une rue ; juste en face se trouvait un restaurant qui servait des spaghettis, de la viande fumée et de la cuisine chinoise. Était-ce une question de pauvreté ? Il devait plutôt s'agir d'un manque de ressources de toutes sortes, d'un déficit de communauté, d'une absence d'entreprise commune. Les pouvoirs publics qui auraient pu les aider à faire un pas dans la bonne direction n'existaient tout simplement pas. Au-dessus de ces commerces se trouvaient des appartements dont les locataires, en échange d'un loyer modique, étaient disposés à s'accommoder du bruit des camions et d'une ligne d'autobus qui passaient sous leurs fenêtres. En revanche, il y avait des places de stationnement à revendre sur ce boulevard – même si les panneaux indiquaient que j'allais devoir déplacer ma voiture

avant six heures trente le lendemain matin. Ça ne représentait pas un défi ; je ne restais jamais dormir le premier soir. Je sortis de la voiture. Un autobus passa, presque vide ; l'heure de pointe était passée. En ce soir de début d'automne, le vent soufflait en rafales. Quelques feuilles tombées prématurément me frôlèrent les pieds. Les coupoles des orthodoxes de l'Est partageaient le ciel avec les clochers d'église. Dans ce secteur, les Ukrainiens vivaient à côté des catholiques polonais. Ni les uns ni les autres n'étaient assez nombreux pour définir un quartier.

Je vérifiai que j'avais bien avec moi mon fidèle carnet de notes. Je m'en procure un neuf à chaque nouveau projet. Je remarquai pourtant qu'il n'était pas complètement vierge. *Cet espace est réservé à ton nouvel orphelin*, avait écrit Laure à la hâte sur la première page.

Cette note merveilleusement ambiguë se prêtait à toutes sortes d'interprétations dont je préférerai m'abstenir. Laure faisait bien de se mettre ainsi de l'avant. Je m'adressai à elle à haute voix, comme si elle était là : « Tu n'es pas mon nouvel orphelin, mais tu es celui que je préfère. Tu prétends que je m'investis trop. Le surinvestissement est une des façons de définir l'amour. » Sous son message, en utilisant le toit de la voiture en guise de table, je lui écrivis à mon tour : *Tu devrais désormais savoir que la jalousie n'est pas de mise. Je suis resté à tes côtés à des moments où d'autres t'auraient tourné le dos, et je ne parle pas seulement de ces aspirants à la paternité dont tu t'es débarrassée tôt dans ta vie. Je n'ai pas besoin de te remettre en mémoire ces fois-là. De tout ce qui s'est jamais passé entre nous, tu te souviens très bien.*

Ensuite, je verrouillai la voiture et me dirigeai vers la maison pour ce rendez-vous qui n'en était pas un, puisque Marchuk ne m'attendait pas, et n'aurait qu'une vague idée de qui j'étais. S'il était absent, ou ne daignait

pas m'ouvrir, j'aurais au moins écrit cette note. La soirée n'aurait pas été perdue.

Quand j'atteignis sa porte, je fus incapable de frapper. La fraîcheur du soir d'automne s'installait sur mes épaules pendant que j'étais debout devant le dilemme qu'elle posait – et pas juste à moi. Un morceau de contreplaqué avait été posé par-dessus la porte, non pas cloué, je m'en aperçus en y regardant de plus près, mais rentré de force, presque aussi hermétiquement. Il ne s'agissait pas seulement d'une invitation à ne pas pénétrer les lieux, mais aussi à ne pas frapper, à ne pas penser un instant que cette ancienne ouverture ait pu un jour être une entrée. Je reculai. L'intérieur était plongé dans la pénombre et semblait abandonné. La lumière était allumée à l'étage supérieur, mais c'était un autre appartement. Au rez-de-chaussée, il n'y avait aucun signe de vie. Mon sujet n'attendait aucune visite.

Le coin était modeste et ceux qui l'habitaient n'éprouvaient aucun empressement à s'exhiber, contrairement aux voisins de mon quartier qui ne se faisaient pas prier pour laisser leurs rideaux grands ouverts sur leurs salles de séjour trop éclairées. Leur intérieur était un théâtre ; leur vie une page de magazine de décoration. En posant ce morceau de contreplaqué, mon sujet allait plus loin que de tirer les rideaux. La barrière représentait un défi, du genre de ceux que je ne pouvais m'empêcher de relever quand j'étais gamin. Et j'étais toujours ce gamin-là. Celui qui ne reculait jamais. Et ce n'était ni par bravoure, ni par fierté – il n'y avait simplement nulle part où reculer.

Je connaissais le Code de construction. Cela faisait partie du savoir qu'on acquiert à force d'écrire sur tout et sur rien. Les normes stipulent que toute résidence doit être dotée de deux portes, afin de fournir une issue en cas d'incendie. Il devait y avoir un autre moyen de pénétrer dans cet

appartement. J'étais déterminé à entrer dans ce lieu où l'on ne m'attendait pas et où l'on ne voulait pas de moi. Une ruelle courait à droite du bâtiment. Je m'y engageai. Un bout de terrain en broussaille, entouré d'une clôture au grillage tordu, donnait sur la ruelle ; un petit portail permettait d'y accéder. Sur le côté du bâtiment se trouvait effectivement une autre porte, sans contreplaqué celle-là. Elle était faite du matériau composite standard bon marché conçu pour ce type d'immeuble. Une petite fenêtre rectangulaire s'y découpait, permettant de voir arriver les intrus.

J'ouvris la contre-porte extérieure en aluminium et frappai à la porte intérieure. Une première fois, puis une autre, plus fort. Rodrigue avait son passe-temps socialement acceptable. J'avais le mien. Je venais de frapper pour la troisième fois quand la voix d'un homme s'éleva de l'intérieur. Les paroles m'échappèrent, mais pas ce qu'elles exprimaient, une irritation d'avoir été dérangé et, en même temps, la satisfaction que procurait cette interruption : *Allez-vous-en, ne m'importunez pas ; vous avez pris votre temps, dites donc*. C'était mon invitation à entrer. Je n'avais pas fait tout ce chemin pour rien.

À l'époque où cet immeuble avait été construit, l'architecture domestique de Montréal était tristement répétitive – je dis à l'époque, mais ça n'a guère changé depuis. On savait toujours à coup sûr où on se trouvait dans la maison, même dans le noir complet. En toute logique, je devais être dans la cuisine, mais rien dans la pièce ne l'indiquait. Mon photographe en avait fait un espace combiné de dévotion et d'entreposage où aucune forme de nourriture ne pouvait être préparée, consommée ou partagée.

Un long morceau de Formica d'époque recouvrait l'évier. Un plus petit était posé sur une vieille cuisinière à gaz encore luisante de graisse. Quelqu'un avait dû cuisiner ici, autrefois, sans se donner la peine de nettoyer ensuite. Il y avait partout des bougies dans de petits pots de verre,

semblables à celles qu'on voit dans les églises ; elles étaient alignées en rangs sur les bouts de Formica, et sur la table parcourue de traînées de cire jaune et blanche. C'était un lourd meuble de bois de construction solide, sans fioritures et bien trop grand pour l'unique personne censée habiter les lieux. Rodrigue m'avait expliqué que Marchuk avait hérité de la maison familiale. En prime, il avait reçu tout le mobilier d'Europe centrale qu'elle contenait, dont il n'avait aucun usage mais ne semblait pas vouloir se débarrasser. Il prenait sa revanche sur son héritage en lui donnant une autre vocation.

J'avancai de quelques pas. L'air me repoussait. Aussi étrange que cela paraisse, j'avais vraiment l'impression qu'il me résistait. La demeure du photographe était si densément remplie qu'il fallait que je fasse un effort pour me mouvoir. La quantité d'objets formait un mur. Je ressentais l'abandon que dégagait cet encombrement où les choses étaient les unes sur les autres en un motif qui pour moi n'avait pas de sens. Sur une étagère, une rangée de boîtes de soupe à la tomate Campbell's couvertes de poussière formait une parfaite ligne droite. Près des conserves se trouvaient des flacons en plastique brun de vitamines Jamieson. J'étais devant la recette de survie de quelqu'un qui ne mangeait pas.

Puis, un colosse vêtu d'un pantalon de survêtement, d'une grosse chemise de flanelle et d'une casquette de baseball se traîna dans la pièce. Il était plus vieux que moi, plus large d'épaules aussi, et plus grand, mais sa mauvaise posture lui donnait la même taille que la mienne. Il avait la bouche rentrée de quelqu'un qui n'a plus de dents. Je vis tout de suite comment il pouvait faire de la photographie de rue malgré son corps massif d'ouvrier d'usine. Il pouvait en toute liberté fendre une foule jusqu'au sujet que son objectif convoitait, parce qu'il ressemblait à une personne sans abri, à quelqu'un qu'il n'était pas nécessaire de remarquer et dont il valait mieux

éviter le regard. Il sortait de nulle part, à l'instar de Vivian Maier, dont personne n'avait soupçonné l'existence avant qu'elle ne meure en laissant son travail derrière elle. Elle n'était plus là pour effacer ses traces.

— Vous êtes sûrement le type de la maison d'édition.

— Oui, c'est moi. Je m'appelle Paul, je viens de la part des Amis de l'image. Vous êtes donc mon sujet, félicitations.

— Alors je suis chanceux, pas vrai ? Entrez, qu'on en finisse. J'attendais la visite de quelqu'un, mais je ne savais pas qui. L'éditeur, ou le gars de la galerie, comme vous voudrez – comment il s'appelle, déjà ? Bref, il veut me délivrer de moi-même. Il m'a proposé de monter une expo, et maintenant il veut publier un livre. Tu parles ! Vous imaginez cette espèce de nabot en train de me porter sur son dos contre mon gré jusque sous les projecteurs ?

— C'est vrai que vu sous cet angle...

— Et c'est vous qui allez vous y coller. Vous allez avoir du pain sur la planche.

— Je peux écrire sur n'importe quoi, lui assurai-je.

Je pointai du doigt l'alignement de boîtes de soupe.

— Ça me rappelle Andy Warhol.

Mon sujet émit un grognement.

— Je ne crois pas aux comparaisons, me répondit-il. Les choses se suffisent entièrement à elles-mêmes. Elles sont ce qu'elles ont l'air d'être.

— D'accord. Mais parfois, une comparaison est utile pour comprendre quelque chose de nouveau.

Il tourna les talons et s'enfonça plus avant dans son antre ; je lui emboîtai le pas. John Marchuk avait renoncé à un monde partagé, même s'il en faisait le portrait avec grande acuité. Il était pris dans la situation inextricable de celui qui se sent abandonné : il se moquait de la tentative de

Rodrigue pour le remettre en selle, tout en ressentant plaisir et vanité d'être négligé. J'avais déjà vu un tel comportement.

La maison était un espace immense pour une personne seule, mais sa solitude à lui se dilatait jusqu'à occuper toutes les pièces. Je me forçai à avancer pour être la personne pleine d'audace que je prétendais être, jusqu'à la pièce suivante qui s'ouvrait sur la lumière de dizaines de bougies volées à l'église aux coupoles. Un tel trouble m'effrayait. Cette peur est une garantie de bonne santé mentale, tout comme le trac est réputé garantir une bonne représentation.

Dans ce salon double, autre classique de l'architecture domestique montréalaise, se trouvaient deux fauteuils recouverts de plastique. Nous nous trouvions dans la deuxième partie de la pièce, celle qui était dépourvue de fenêtre. Dans cette ville aux hivers sombres interminables et aux étés humides et étouffants, je me demandais qui avait bien pu concevoir des salons sans ouverture sur l'extérieur, faits de deux pièces donnant l'une sur l'autre, dont une seule bénéficiait de la lumière naturelle. C'était conçu aussi comme ça chez moi. Chez presque tout le monde, en fait.

— Asseyez-vous, me pria-t-il.

Il retira la protection de plastique transparente d'un des fauteuils. J'en fis autant sur l'autre pendant qu'il s'asseyait. Ses genoux craquèrent. Pour un homme de sa corpulence, affligé de ses problèmes physiques, il avait des mouvements délicats ; presque gracieux. Il se déplaçait sur la pointe des pieds et avait une voix fluette qui n'allait pas avec sa physionomie. Je notai ce détail. Il m'observait brosser son portrait dans mon carnet sans montrer la moindre curiosité pour ce que j'écrivais. Son corps, les meubles massifs et bancals reçus en héritage, l'homme lui-même, déterminé à se faire léger et désinvolte. Sans grand succès, pour autant que je pouvais en juger.

À mesure que je prenais mes notes, mes craintes s'estompaient. C'était comme ça à chaque fois.

— Vous n'avez pas l'air très à l'aise.

— Le contraire ne serait pas naturel, répondis-je.

— Désolé, je reçois rarement de la visite. Mon quotient d'hospitalité est au plus bas. En bas de l'échelle.

— Vous vivez seul ? demandai-je, même si Rodrigue m'avait déjà renseigné sur cette question.

— Vous imaginez une femme habiter ici ?

Je n'imaginai personne y vivre.

— Il y a un texte indien, commença-t-il, qui dit que tenir maison est l'exercice le plus difficile qu'on puisse imaginer. La discipline la plus rigoureuse qui existe.

— Dans ce cas, je vous félicite. Vous avez réussi. Parce que d'après ce que j'ai pu constater en seulement quelques minutes, vous respectez les principes les plus stricts. Jamais je ne pourrais faire ce que vous avez accompli ici. Et vous avez fait ça tout seul, si j'ai bien compris.

— Qui voudrait m'aider ? Personne d'autre que moi ne peut faire ce boulot.

Ses yeux errèrent de l'autre côté de la pièce double, vers la cuisine d'où nous étions venus, puis dans la direction opposée, vers ce qui devait être la chambre où il dormait. Je préférais ne pas imaginer à quoi ressemblait son sommeil.

Je suivis son regard et commençai à me faire une meilleure idée de ce à quoi Marchuk était parvenu. Il s'était transformé lui-même en rat dans son propre labyrinthe. Quel genre d'homme peut en arriver là ? À partir des fauteuils sur lesquels nous étions assis sinuait un réseau de passages qui conduisaient aux autres pièces. Il avait disposé des classeurs à tiroirs et

empilé des boîtes d'archives de sorte à former des couloirs, d'où bifurquaient à intervalles réguliers d'autres corridors, qui menaient vers ce que je pensais être la paroi externe.

— Il doit y avoir une façon pour qu'un homme et une femme puissent vivre dans le même espace en même temps, dit-il pensivement. Ça sera peut-être possible. Quand j'aurai mis un peu d'ordre chez moi.

Depuis le centre de son labyrinthe surchargé, son hypothèse concernant la coexistence semblait absurde. Mais je notai scrupuleusement ses paroles. Je possède un stylo spécial pour ce genre d'occasion, un EnerGel 0.7 haute performance à pointe métallique de Pentel, de fabrication japonaise. J'ai à peine besoin de l'aider à écrire. Il me comprend comme peu sont parvenus à le faire.

— J'ai bien noté votre proverbe indien. En rentrant, je le partagerai avec la femme avec qui je vis.

— Si j'ai un conseil à vous donner, gardez-le pour quand vous en aurez vraiment besoin, rétorqua-t-il. Ce moment viendra, croyez-moi.

Il se releva. Les flammes des bougies chancelèrent à l'unisson. Il n'en était sans doute pas le seul responsable, un courant d'air devait venir d'une fenêtre brisée quelque part. Il se dirigea vers l'une des boîtes d'archives sur laquelle étaient empilées des chemises à soufflet. *Il y a peut-être des boîtes par centaines, des cartons et des classeurs à tiroirs, mais j'en connais le contenu par cœur, et je sais où tout se trouve. J'ai bâti ce système et je sais comment ça marche.* Tel était le message qu'il envoyait. Même si, au premier trou de mémoire, tout pouvait s'effondrer. Un tel incident ne semblait pas si loin d'arriver.

« Quelqu'un doit préserver tout ça. Les archives de ce type doivent avoir une certaine valeur, un certain sens ; elles doivent vouloir dire quelque chose », me dis-je. Je me rendis compte l'instant d'après que d'autres

avaient dû penser la même chose. C'était l'objet de la campagne de réhabilitation entreprise par Rodrigue.

D'une boîte, Marchuk sortit la photo d'une femme et me la tendit. C'était un des rares portraits qui n'étaient pas pris de face et en gros plan. Il pouvait avoir été saisi lors d'une fête. En arrière-plan, sur des étagères de briques et de planches, on distinguait des verres et un cendrier. Cela remontait à l'époque où les gens fumaient à l'intérieur. Rien dans cette image ne trahissait un quelconque sentiment particulier que mon sujet aurait éprouvé envers cette femme. Comme dans nombre de ses portraits, le haut de sa tête était coupé. Elle portait une chemise d'homme et une salopette, et regardait légèrement vers le bas, sans chercher à séduire, même si elle ébauchait un léger sourire du coin des lèvres. Sa beauté naturelle et son allure quotidienne m'attiraient. Au milieu de cette pièce, son apparence ordinaire devint un ardent pôle d'attraction. L'intérieur derrière elle était spartiate. La photo devait remonter au temps qui avait précédé la construction du labyrinthe. À moins qu'elle ait été prise chez quelqu'un d'autre. C'est hors-cadre que la fête se déroulait.

— Vous habitiez ici ensemble ?

— Oui. Il y a longtemps. Avant que tout ça m'échappe.

— Vous échappe ? Mais c'est vous qui en êtes responsable. C'est vous qui avez créé tout ça.

Il secoua la tête. Il était trop tard pour retirer les paroles stupides que j'avais prononcées.

— Vous ignorez comment les choses fonctionnent. Vous êtes loin de comprendre quoi que ce soit. Pensez-vous vraiment qu'on ait le moindre contrôle sur ce qu'on crée ? Croyez-vous avoir le contrôle sur vous-même ?

— Non. Je suis désolé, vous avez raison.

Je me levai, nerveux. Je me retournai sans savoir où me diriger. Je remarquai alors la deuxième modification apportée à la maison. Je pris l'un de ses couloirs de carton vers l'endroit où je croyais trouver une fenêtre, mais il n'y en avait pas. Marchuk avait scotché des boîtes d'œufs en carton sur la vitre, comme celles dont je me servais pour isoler à peu de frais les murs de papier des chambres que j'occupais quand j'étais étudiant. J'avais vu la même chose dans un studio d'enregistrement au toit de chaume dans les Caraïbes. Cela assourdissait le son et l'écho, mais c'était aussi un isolant rudimentaire contre la chaleur et le froid. La porte d'entrée était dissimulée derrière un pan de tissu cloué au cadre de bois. Sur l'épais voile, qui ressemblait à de la toile de jute, une série de photos étaient épinglées. Je reconnus le moine tout en dents du portfolio.

Pas de fenêtre, pas de porte. La seule façon de quitter cet endroit était de faire en sens inverse le chemin qui m'avait amené jusque-là. Je me retournai pour vérifier qu'il était encore là : la cuisine, la porte arrière donnant dans la ruelle, la rue, et enfin ma voiture.

— Tout ce carton, tous ces verrous de toile... Ils sont là pour empêcher quelque chose de sortir, ou pour interdire l'entrée ? demandai-je à mon photographe.

Il me jeta un regard déçu.

— Les deux, en réalité. Et ça n'a rien à voir avec votre psychologie de bazar. Vous allez devoir faire mieux que ça. Ils empêchent le froid d'entrer et la chaleur de sortir, si on peut appeler ça de la chaleur. On m'a coupé l'électricité.

— Je ne savais pas qu'on pouvait faire ça aux particuliers.

Marchuk se mit à rire.

— Vous pensez peut-être que les fournisseurs de service sont des organismes de charité ? Il serait temps de vous réveiller ! Mais ils sont

obligés de me rebrancher à la fin du mois d'octobre. C'est la loi. Ils ne voudraient pas que je crève de froid et que ma famille les traîne en justice. J'ai pas de famille, mais ça ils n'en savent rien.

— Ah, d'accord, ça explique toutes ces bougies. Je pensais que c'était une sorte de sanctuaire ou quelque chose comme ça.

— J'ai un côté votif, c'est vrai. Vous n'êtes pas très loin de la vérité.

Je plissai les yeux en regardant la photo du moine. Tout compte fait, il était difficile de dire si c'était celui sur qui Laure et moi avions spéculé devant notre table. Pour moi, tous les moines se ressemblaient.

Je pris à gauche sur la rue Carton, à droite sur le boulevard des Archives, et revins à ma place.

— Et le téléphone ?

— Coupé aussi. Ça, ils ont le droit. Vous ne risquez pas de geler sur pied si vous n'avez pas de téléphone.

— Alors chaque printemps, l'électricité...

— Ils coupent tous les printemps et rebranchent chaque automne. Parfois pas tout à fait à temps. Ça les amuse de jouer avec moi. La compagnie a un médiateur. C'est tout juste si on ne s'appelle pas par nos prénoms.

— Sauf que vous ne pouvez pas lui passer un coup de fil, fis-je remarquer.

Mon sujet secoua la tête ; je le décevais de nouveau.

— Je me déplace jusqu'aux bureaux municipaux. C'est seulement à quelques pâtés de maisons d'ici, et j'appelle de là, ou ils le font pour moi s'ils ne veulent pas que je touche à leur téléphone. Je recharge aussi mon rasoir électrique là-bas.

Il retira sa casquette. Un crâne lisse semblable à celui du moine apparut.

— Vous savez naviguer dans les eaux du système, c'est certain.

— Je suis un citoyen. Et un propriétaire foncier.

— À qui on a coupé les services essentiels.

— Je n'avais pas payé mes factures.

— Vous étiez matériellement empêché de le faire ? sondai-je, de nouveau gagné par l'empathie. Il y a sûrement une forme d'aide offerte à ceux qui ne peuvent pas payer.

— Je ne paye pas, me répondit-il avec majesté. Je n'ouvre pas les enveloppes qui ne peuvent pas être déposées dans ma boîte à lettres. Je refuse de croire.

— Vous refusez de croire... ? répétai-je.

— À l'existence des factures.

On m'avait demandé d'écrire une monographie sur un artiste qui ne croyait pas en l'existence des factures. Mon boulot venait de changer : je devais à présent faire en sorte que les lecteurs ne le considèrent pas comme fou à lier et ne reposent pas le livre aussitôt après l'avoir ouvert.

Il se leva brusquement, plus vif qu'il ne l'avait été de toute la soirée, et je fus ébloui par la lumière d'un flash. Quelques secondes plus tard, je le vis émerger, appareil photo en main, de derrière un rideau de petits points de lumière jaune. Un vrai coup bas.

— Vous êtes censé demander la permission avant.

— Pourquoi ? C'est vous qui êtes venu ici, non ? Vous savez qui je suis et ce que je fais.

Je ne voulais pas finir dans sa galerie de portraits.

— Vous n'avez jamais entendu parler du droit des individus à leur image ?

Il désigna la toile sur laquelle les moines étaient épinglés. Je les distinguais à peine derrière les cercles lumineux qui s'estompaient.

— Et eux, vous pensez que je leur ai demandé la permission ? Comment j'aurais pu faire cette photo si j'en étais passé par là ? Le droit à son image ? Je suppose que vous pensez à ce procès dont on a parlé. C'est sûr, la fille a gagné et le photographe a perdu. Mais ça ne nous empêche pas de travailler en fonction de ce qu'on a besoin d'obtenir.

— Alors, la photographie serait un acte intrusif ?

— Vous avez tout à fait raison, répondit-il en montrant mon carnet de notes du doigt. Écrivez ça. Voir est une forme d'intrusion. Quiconque vous jette un regard s'approprie un morceau de vous. Vous dites que vous allez écrire quelque chose sur moi ; ce n'est pas une intrusion, ça ? Ce n'est pas une agression ? C'est du vol ! Le fait même d'exister est une forme d'agression, c'est bien là le problème ! C'est de ça que j'essaie de m'évader.

— J'aimerais voir cette photo quand vous l'aurez développée. Voir comment elle est sortie. Moi, je ne sais pas prendre de bonnes photos.

— C'est ce que tout le monde dit. C'est d'une banalité sans nom. Vous croyez que le but, c'est de donner du style à quelqu'un ? Si vous en aviez, je ne sortirais même pas mon appareil. Je ne donne pas dans la photo de mode. Si c'était le cas, vous ne seriez pas là. Mes images sont aux antipodes de ce type de travail.

Je détestais qu'on me prenne en photo, et ce n'était pas seulement à cause de l'habituel manque d'estime de soi que chacun développe en vieillissant. Il y avait une raison plus précise à tout ça, mais je n'en parlai pas à Marchuk. S'il était vraiment celui qu'il prétendait être, il s'en était aperçu tout de suite. Dans ma rue, autrefois, les garçons avaient un jeu bien à eux. Dans mon souvenir, c'est le seul auquel les filles ne jouaient pas. Nous nous divisions en deux groupes plus ou moins égaux, chacun d'un côté de la rue. Ceux d'en face venaient du pâté de maisons voisin. Nous

avons chacun ramené un tas de pierres de la gare de triage où je trouvais les wagons sous lesquels rouler, et de nos positions respectives, nous nous lancions ces projectiles par la tête.

Il ne nous est jamais venu à l'esprit que l'un d'entre nous aurait pu être blessé. Nous n'essayions pas de blesser qui que ce soit. Ce n'était qu'une simple activité, un exercice d'identité de groupe. Et à ma grande surprise, une pierre m'a frappé en plein visage, endommageant les nerfs de ma lèvre supérieure et de l'intérieur de ma bouche, des nerfs qui ne se régénèrent pas. Après toutes ces années, le côté touché tombait toujours vers le bas ; ce n'était pas très difficile pour tout photographe digne de ce nom de saisir cet affaissement. Et ça restait disgracieux, quoi qu'on en dise.

Marchuk s'éloigna de moi, de crainte sans doute que je saisisse son appareil et que j'en arrache la pellicule. Il travaillait encore en argentique, à partir de celluloid. Son antre en était un véritable entrepôt, plein de l'odeur qu'il dégageait et du cliquetis que produisaient les rouleaux de négatifs. Il me tourna le dos et dissimula son appareil au fond d'une boîte. *Mon image est à moi, et ce n'est pas parce qu'elle vous représente qu'elle a quoi que ce soit à voir avec vous.* Il était dans le vrai. J'avais subitement changé d'avis. Après tout, notre image ne nous appartient pas, qu'importe le verdict d'un tribunal. Tout comme nous ne possédons pas les autres parties de notre corps. Gogol l'avait écrit dans une nouvelle ; une partie de nous peut s'enfuir à sa guise sans que nous ne puissions rien y faire. À trop y penser, la folie nous guette.

Marchuk revint s'asseoir. L'attention constante dont il me fallait faire preuve, la recherche des indices, le sens accordé à ce qui n'en avait pas ou l'incompréhension complète de la signification des choses m'avaient épuisé.

Je baissai les yeux sur ma liste de questions.

— Vous avez changé de nom, à vos débuts.

— Comme beaucoup d'artistes. Mon nom était long, compliqué, et encore plus difficile à prononcer pour la plupart des gens que celui que je porte aujourd'hui.

— Y avait-il aussi des raisons familiales derrière ça ?

— Ce que je faisais n'avait rien de glorieux aux yeux de ma communauté. Si vous revenez en plein jour, vous verrez bien. Nos corps étaient de la chair à usines ; le résultat de notre travail ne se retrouvait pas sur les murs des galeries d'art. Je me suis épargné beaucoup de tracasseries de cette façon.

Je connaissais une dizaine de personnes qui avaient changé de nom. Elles avaient toutes de bonnes raisons pour ça. Elles ne voulaient pas être liées à leur passé, à l'endroit d'où elles venaient ; elles s'étaient donné naissance à elles-mêmes sans l'aide d'une sage-femme, *sui generis*, dans les bois ou dans les champs, sans famille, à la façon dont mon propre père aimait prétendre qu'il en était dépourvu, et lui n'était pas un artiste, pour autant que je pouvais en juger. Parfois, ceux qui avaient changé de nom affirmaient que c'était pour la raison contraire, qu'ils prenaient un nouveau patronyme pour préserver leur famille, dans un acte de protection, même si tout était d'ordinaire motivé par le contenu socialement honteux de leur travail. D'autres, à l'instar de Marchuk, étaient à la recherche d'un nom plus séduisant et plus facile à prononcer.

C'est l'inverse désormais. Plus un nom est difficile à articuler, plus il est exotique, mieux c'est. Dommage qu'il soit trop tard pour que je puisse revenir au nom que ma famille portait avant d'immigrer. Il possédait une apostrophe en plein milieu. Et en plus, on m'a donné le nom de ma grand-mère. Voilà qui est difficile à battre.

— Je suis désolé, je suis exténué, dis-je à Marchuk. C’est l’heure de m’en aller. Mais je reviendrai.

Dans la cuisine, il me mit la main sur le bras pour me retenir.

— Revenez quand vous voulez. Apportez de quoi manger et boire, si ça vous chante. Je n’ai jamais rien ici, mais ce n’est pas une raison pour vous en passer.

Il était presque cordial tandis que je passais à côté de l’océan de bougies en direction de la porte latérale. Cordial, mais toujours méfiant. Je le sentais me surveiller au cas où j’aurais tenté de perturber son ordre, ou de subtiliser quelque chose dans son trésor ; une boîte de soupe périmée, peut-être.

— Est-ce que vous partageriez une bouteille de vin avec moi, si j’amène les verres ?

— Oh, ça non. J’ai bu assez pour deux vies entières.

J’avais entendu cette réplique d’un paquet d’anciens buveurs.

— Vous êtes une sorte de moine, alors, de l’Église orthodoxe, lui dis-je.

Il sourit en entendant ce compliment.

— Orthodoxe, non. On sait bien qu’ils boivent, eux autres. Mais un moine, oui.

Je promis de revenir. Il le fallait, j’avais besoin de matière. N’importe quel soir, suggéra-t-il. Je sortis, considérablement soulagé et plein d’une infinie tristesse pour cet homme.

Je me mis au volant, allumai la radio et montai le chauffage, même si le moteur était encore froid. Du Metallica s’éleva des haut-parleurs. *Enter Sandman*. La chanson de James Hetfield était presque guillerette après ce court séjour dans le labyrinthe. Pour une fois, je prêtai attention aux paroles. Elles prenaient tout leur sens. Qu’y a-t-il de plus naturel qu’un enfant effrayé qui a besoin d’être rassuré ?

Mais je n'avais pas besoin d'être rassuré. J'avais besoin d'être décontaminé.

OceanofPDF.com

L'ÉTRANGÈRE DANS MON LIT

Une fois rentré de chez Marchuk, le mot *décontamination* continuait de me trotter dans la tête, même si j'étais chez moi, en toute sécurité, dans mon environnement ordonné, et non pas en train de jouer les figurants dans le double autoportrait en déréliction d'un autre. « Ne sois pas si dur », m'intimai-je. « À chacun sa manière vivre. » Je m'étais bien acheté un petit appartement pour le simple plaisir de pouvoir jeter mes chaussettes sales dans un coin. N'importe qui aurait pu aussi juger d'un œil sévère une telle motivation.

Laure avait quitté son fauteuil de lecture pour gagner sa chambre, et je m'y assis à sa place. *Décontamination* – le mot résonnait. L'une de mes collègues avait participé à la mise sur pied d'un Centre de décontamination culturelle, dans un pays dont le dirigeant autoritaire trop désorganisé pour établir une authentique dictature avait réuni autour de lui nombre d'artistes locaux pour chanter ses louanges. Les plus vulnérables étaient ceux qui se retrouvaient sous le feu des projecteurs ; les chanteurs populaires et les artistes folkloriques, les gens de théâtre, les tenants de l'art performatif ou conceptuel qui avaient besoin d'espace et d'argent pour mettre en place leurs événements. Poètes et écrivains n'étaient guère nombreux parmi ce groupe ; sur le plan de l'influence, leur importance était négligeable. Les autocrates ont une espérance de vie limitée, et quand celui-là a été renversé

par une bande de mineurs en colère remontés de leurs puits pour exiger leurs salaires impayés, le centre de ma collègue a entrepris de faire subir le même sort à toute la classe d'artistes corrompus. Elle suivait l'exemple de la dénazification.

Ce n'était pas ce genre de décontamination que j'avais en tête. Je voulais seulement me débarrasser du sentiment de désarroi qui m'était tombé dessus chez Marchuk.

Avant d'aller se coucher, Laure observait certains soirs un rituel qui me plaisait particulièrement. Tout était dans les tissus, les couleurs, dans la succession de ce qu'elle enlevait et de ce qu'elle gardait sur elle. Elle se déshabillait alors derrière sa porte close et ressortait vêtue de ce qu'on appelle un peignoir, ou robe de chambre, je crois. L'étoffe était lourde et descendait presque jusqu'au sol ; d'inspiration nord-africaine, elle était ornée de motifs géométriques abricot, rouille et cerise brodés, typiques de l'art islamique. Son désert d'origine devait avoir connu l'hiver, ou bien elle avait été tressée en altitude, dans les hauteurs de l'Atlas ou quelque autre endroit reculé. Laure possédait déjà ce vêtement avant de me rencontrer. Une de ses amies lui en avait fait cadeau, car elle le trouvait trop somptueux pour elle. Pour quelle raison ? Je ne l'ai jamais su.

Le tissu était imprégné d'odeurs qui me mettaient l'eau à la bouche. Laure ne le lavait presque jamais, puisqu'elle ne le portait pas à même la peau, qu'elle craignait que des lavages répétés l'endommagent, et que faute de pouvoir le mettre en sècheuse, il fallait une éternité avant qu'il soit sec. Sa laine rêche était un enchantement.

Sous le peignoir, elle portait ce qu'elle appelait une robe-chemise, vêtement de tissu léger sans fioritures, d'un blanc immaculé. La première fois qu'elle avait prononcé ce mot – elle me réprimandait alors pour mes manières cavalières de faire fonctionner la machine à laver –, j'avais ri de

bon cœur, et elle m'avait demandé ce que je trouvais si drôle. *Robe-chemise* – le mot avait ravivé chez moi un souvenir. Un bon souvenir, je prends soin de le préciser parce qu'on prête volontiers au verbe *raviver* certaines connotations traumatiques. Dans mon enfance, à la radio, il y avait le Big Bill Hill Shopping Bag Show. On y jouait du rhythm and blues et de la soul, et, parfois, Moms Mabley – la reine du Chitlin' Circuit¹ – ou Pigmeat Markham y étaient invités, et Big Bill jouait un sketch comique avec l'un ou l'autre. C'était la comédie des opprimés, et quand Moms Mabley était là, le sujet tournait en grande partie autour de la guerre des sexes, avec ce qu'elle appelait son « stand-up lesbien », une improvisation sur la nature inepte de l'auditoire masculin de la radio. Une fois, Big Bill Hill s'est plaint de la façon dont sa femme s'habillait à la maison. « Elle porte une robe-chemise. C'est une sorte de robe qui ne va pas du tout aux femmes, sauf au niveau des épaules ! » Moms Mabley a saisi la balle au bond, l'a fustigé pour n'être qu'un chien comme tous les autres, après quoi les deux ont éclaté d'un rire complice avant que Bill enchaîne avec Bobby Blue Bland interprétant *I Pity the Fool*.

J'adorais la robe-chemise de Laure, assouplie par d'innombrables lavages, contrairement à son peignoir nord-africain. Et j'aimais prononcer ce mot, *robe-chemise*. Le souvenir qui y était rattaché n'avait de sens que pour moi. Ça m'était égal que mes références au passé ne signifient rien là où je vivais. Un gamin blanc cassé qui, du fond de son lit, écoutait une station de radio noire sur son transistor, s'imaginant qu'il était le seul de son genre à faire ça, plein du sentiment d'exception qui l'habitait, et se demandant ce qu'il en ferait plus tard dans la vie.

J'étais moins agité les fois où je dormais dans le lit de Laure. C'était le genre de magie du quotidien, de quoi se sentir bien tous les deux. Je poussai la porte et fis un pas dans la chambre de Laure. Je ne savais pas ce que

j'espérais y trouver. Je voulais peut-être entendre la berceuse apaisante de sa respiration. Il ne fallait donc pas que je la réveille. J'attendis, délicatement. Quelqu'un qui dort peut sentir une présence étrangère dans la pièce ; l'intrus déplace l'air, ce qui met en alerte les sens du dormeur. J'avais beau être dans ma propre demeure, je pouvais tout aussi bien y être importun.

Je fis un autre pas. Ce fut suffisant pour que je remarque que quelque chose d'essentiel avait changé. Dans le coin de la pièce se trouvait un fauteuil sur lequel Laure déposait sa robe de chambre avant de se mettre au lit. C'était l'une des étapes de son rituel. Or, une vieille femme était assise dans ce fauteuil. Elle n'était pas seulement d'un âge avancé – elle appartenait à une autre génération. Elle avait les bras croisés, et son menton lui tombait sur la poitrine.

Laure s'était endormie en laissant sa lampe de chevet allumée. Sous cette lumière, je remarquai que la vieille femme portait la fameuse robe de chambre. Son corps émacié se perdait au milieu des somptueux motifs de l'étoffe. Voilà qu'un transfert s'opérait entre deux femmes, autour d'un vêtement destiné à être enlevé dans la chambre à coucher. Le monde tourne et se défait au gré d'événements mémorables composés de petites choses. Je battis en retraite. *Plus rien ne me surprend* ; dans les cercles que je fréquentais, je ne manquais jamais une occasion de le répéter. Et, chaque fois, je le pensais. Mais pas celle-là.

Dans la pénombre d'avant l'aube, dans ma chambre, je m'éveillai. J'étais le dormeur à qui revenait la tâche d'accueillir l'intruse. Dans les rêves, on sent ces choses-là. Je tendis le bras en travers des draps ; le lit semblait d'une largeur démesurée. À l'extrémité du matelas, mes doigts rencontrèrent une laine rêche et le début d'une étoffe à motifs géométriques.

Mon désir devenait tout à coup réalité, j'étais allongé près de la robe de chambre de Laure. Je retirai ma main et repoussai les couvertures. Le ciel commençait à blanchir à travers les rideaux ouverts. La beauté et la promesse de l'aube se manifestaient. Il était six heures. J'allai à la cuisine. Je m'accordais une bière avant le lever du jour en de rares occasions. Celle-ci en était une.

Je me rappelai alors qui était cette femme. C'était ma tante Elaine. Elle et son attitude effondrée, oppressée ; elle pour qui le mot *impur* contenait à lui seul un univers rituel personnel. Une femme de son temps. Elle était en moi depuis toujours. Je n'avais qu'à suivre le fil qu'elle déroulait.

Marchuk avait raison. On ne contrôle absolument rien. Il faut apprendre à saisir ces moments pénibles lorsqu'ils se présentent.

À qui voulait l'entendre, mon père aimait répéter ceci : il n'avait pas de famille. De prime abord, cela n'avait pas de sens. S'il n'avait pas de famille, qui étais-je, moi, qui était mon frère, qui était son épouse ? Je ne le lui ai jamais fait remarquer, je n'étais qu'un gamin, et c'était trop évident de toute façon. Fort de ce vide familial, il invitait des hommes à la maison, des gens qu'il appelait ses « amis de jeunesse ». Parfois, ils étaient mariés et venaient avec leurs femmes, mais je ne me rappelle pas les avoir jamais vus accompagnés d'un enfant.

Et tous avaient quelque chose qui allait de travers. Un défaut que je ne percevais pas d'emblée, mais qui remontait à la surface à mesure que la visite s'étirait. Peut-être était-ce l'effet des whiskies-soda que mon père et eux buvaient pendant ces après-midi de fin de semaine. Mais quitte à se trouver une famille de substitution, pourquoi choisir ce genre d'individus ?

L'un de ces amis de jeunesse de mon père s'appelait Aaron. Un soir de week-end, lui et sa femme nous rendirent visite après le souper. Je trouvai

bizarre qu'ils arrivent après le repas. Soit ma mère refusait de cuisiner pour eux, soit ils ne tenaient pas à manger ce qu'elle aurait déposé dans leur assiette, car il était notoire qu'elle était plus qu'indifférente à la cuisine ; elle était carrément hostile envers la nourriture. Mes parents n'aimaient pas trop les réjouissances du samedi soir, alors nous étions là, en compagnie d'Aaron et de sa femme, assis sur des chaises de la salle à manger que nous avions amenées dans le séjour. Mon frère aîné avait eu la bonne idée de s'éclipser. Moi pas. J'étais un petit espion. Je restai donc autour d'eux et tendis l'oreille. Mon père aurait pu me dire d'aller voir ailleurs. Il aurait pu me dire d'aller regarder la télé, sauf que nous n'en avions pas. Ne pas posséder de téléviseur était une sorte de religion pour lui, et il en faisait grand cas.

Quant à son ami, je n'ai pas eu à attendre que son défaut remonte à la surface, ou que son vice de personnalité soit libéré par les Manhattan ou peu importe ce qu'ils avaient dans leurs verres. Le Aaron en question était volubile, mais son discours était ponctué de pauses où il penchait la tête d'un côté et reniflait deux ou trois fois, puis la redressait et poursuivait son histoire. C'était un douloureux spectacle.

J'étais debout devant la porte. J'aurais pu changer de pièce, puisque je n'étais pas tenu de respecter les règles de l'hospitalité, mais je restai là. Je voulais savoir ce qui lui était arrivé. Était-il déjà comme ça quand sa femme l'avait épousé, ou quelque chose était-il arrivé ensuite – un accident, une attaque cérébrale, une grosse frayeur ? Peut-être avaient-ils échoué sur une île déserte et qu'elle avait dû se contenter de lui, l'unique survivant ?

— Hé, vous savez qu'on circoncit les femmes, maintenant ?

Aaron pencha la tête et se livra à ses gestes habituels.

— Ah bon ? demanda ma mère. Et qui c'est « on » ?

Il ne daigna pas lui répondre.

— Et comment est-ce possible ? objecta mon père.

— Ils leur coupent le clitoris.

— C'est ridicule, lui dit-il.

L'épouse d'Aaron ne se prononça pas. Elle regardait droit devant elle.

Ma mère fut plus démonstrative. Elle haussa les épaules et tortilla des hanches sur sa chaise.

— Heureusement que personne ne m'a jamais fait ça.

Puis, elle prit l'assiette sur laquelle elle avait disposé des biscuits achetés en magasin et en offrit à la femme d'Aaron. Celle-ci détourna la tête. Sa façon de faire me sembla un peu théâtrale.

— Moi, je vais en prendre un, dit mon père.

— Moi aussi.

L'ami de jeunesse avança sa main. L'assiette fit le tour de la pièce. Je n'en pris pas. Les biscuits étaient luisants de sucre glace. J'ignore pourquoi elle a récidivé, ça ne lui ressemblait pas d'insister – d'ordinaire, qu'on mange ou non sous son toit lui était égal, ma mère était le contraire d'une hôtesse accueillante –, mais elle a tendu l'assiette vers l'épouse une autre fois.

— Inutile de perdre ton temps, elle n'avalera rien, lâcha Aaron en parlant de sa femme comme si elle n'était pas là. Elle pense que tu lui sers du poison.

— Tu penses vraiment que j'essaye de t'empoisonner ? lança ma mère avant de se fourrer un biscuit dans la bouche. Tout le monde en a mangé pourtant, continua-t-elle en le réduisant en miettes à coups de molaires.

La femme baissa les yeux vers l'assiette, puis les releva en confiant à ma mère :

— Ils sont impurs.

Aaron se leva ; son épouse l'imita. Le mot *impur* avait dû être le signal. Leur code secret, qui semblait pourtant assez évident. Son tic le reprit de plus belle. Il se tourna vers mon père et lui donna une tape dans le dos.

— Donne-moi de tes nouvelles bientôt, vieux frère ! dit-il avec un enthousiasme qui sonnait faux.

— Compte sur moi. Mais la prochaine fois, on se verra dans un bar, entre hommes, promet mon père. Pourquoi pas celui qui est en face du Clark ? J'ai mes entrées là-bas. Je connais le barman ; il ne lésine pas sur les doses.

En vrai gentleman, Aaron mit le manteau sur les épaules de sa femme, mais sans regarder dans sa direction. Il savait exactement où elle était.

En se dirigeant vers la porte, il s'adressa à mon père par-dessus son épaule :

— Tu trouves qu'Elaine a l'estomac délicat ? Tu devrais lui voir le con.

Je me tournai vers ma mère. Elle était dans la cuisine et remettait les biscuits dans leur boîte.

Mon père attira mon attention.

— Tu as entendu ce mot ?

J'acquiesçai.

— Ne le prononce jamais. Ni ici ni ailleurs.

— Il l'a bien dit, lui.

— Lui, il est mal embouché. Il l'a toujours été. C'est maladif. C'est à cause de son état. Ce genre de mots n'a pas sa place dans cette maison.

Je regardai Aaron et Elaine s'éloigner dans la nuit. Que se passerait-il quand ils seraient rentrés chez eux ? S'il avait été plus tendre avec elle, s'il n'avait pas eu ces mots à son propos, cela aurait-il fait la moindre différence pour ce qui n'allait pas chez elle ? Chez lui non plus quelque chose n'allait

pas, mais il était difficile de ne pas constater que c'était elle qui souffrait le plus.

Elaine n'est jamais revenue chez nous. La remarque pleine d'élégance de son mari à propos de son estomac et de l'autre partie de son anatomie rendait tout retour impossible. Depuis ce jour, j'ai découvert qu'elle avait raison à propos des biscuits du commerce. Ils sont impurs. Impropres à la consommation. Il est presque moins nocif de manger l'emballage. J'aurais voulu avoir l'occasion d'en reparler à Elaine, et lui demander comment elle savait ces choses-là bien avant tout le monde, comment elle avait acquis cette intelligence supérieure.

Je pouvais le faire, maintenant. Elaine était couchée dans mon lit, vêtue de la robe de chambre de Laure. Elle était de retour. Sauf que je n'étais plus le garçon que j'étais à notre première rencontre, je ne me faufilais plus sous les wagons de chemin de fer. J'avais l'âge de mes artères, j'étais plein de doutes et mes nerfs me lâchaient.

Je passai la journée suivante à parcourir mes notes, en supprimant les déclarations de Marchuk qui le faisaient passer pour un fou, et en essayant de me faire une idée de sa carrière, de son ascension et de sa chute. Rodrigue avait raison : il s'était fondu au noir. Je tombai sur quelques anciens comptes rendus élogieux de son travail, puis plus rien. Excepté un article subséquent à propos d'une exposition de groupe dans une galerie universitaire, où Marchuk disait au journaliste qu'il s'apprêtait à partir en voyage en Extrême-Orient. « Je cherche à rafraîchir ma vision des choses », affirmait-il en guise de conclusion.

Le fils d'immigrants qui entreprend un périple mystique en Orient. Ses parents étaient venus d'Ukraine, et son père avait trouvé du travail à la Dominion Rubber dans la semaine qui avait suivi leur arrivée à Montréal.

Lui et sa femme n'avaient pas eu d'autres enfants après leurs deux fils. Pour l'époque, c'était une petite famille. Je soupçonnais une rupture, une séparation, en tout cas un flottement dans la vie du couple, sinon il y aurait eu à coup sûr d'autres enfants. Mes grands-parents aussi avaient immigré. Sa famille, comme la mienne, était originaire de cette région, Russie ou Ukraine, dont les frontières changeaient constamment. Je savais que les immigrants ne quittent pas leur pays de gaieté de cœur. On charrie ses blessures et ses vexations avec soi dans des valises de carton, chacun la sienne, qu'une ficelle entoure fermement pour que rien ne s'en échappe.

Marchuk était un citadin, mais il profitait d'escapades occasionnelles ; quelqu'un dans la famille possédait une ferme près de Saint-Basile-le-Grand, village qui n'avait pas alors acquis sa renommée pour l'incendie interminable d'un site d'entreposage de pneus usagés. Sa tante du côté paternel tenait un *Biergarten* sur le lac Érié, dans la partie située au Michigan, mais rien n'indiquait que sa famille ait jamais envisagé de devenir américaine. Pour l'immigrant, posséder une propriété est un acte d'autodéfense, c'est ce qu'on disait aussi dans mon quartier autrefois. La maison du boulevard Rosemont représentait le rempart économique de la famille, et elle tenait toujours debout, mais n'avait jamais procuré la moindre stabilité à ceux qui l'avaient habitée. Une partie du bâtiment avait été construite à partir de matériaux récupérés aux usines ferroviaires Angus.

La nuit avait été courte, et je somnolais devant mon ordinateur. Je ne suis pas très porté sur la religion au quotidien, mais une source de sagesse, ou de folklore peut-être, m'est restée. J'espère que je n'invente pas tout ça, mais qu'importe : on dit que lorsqu'un Juif fervent rencontre un monstre, plutôt que de reculer d'effroi, il doit louer le Seigneur d'avoir donné une si grande variété à Sa création. J'essayai d'adopter cet état d'esprit avec Elaine. Je me lançai dans mes exercices de respiration yogique, censés être

apaisants, tout en analysant ce que je savais sur la femme qui portait la robe de chambre de ma compagne et se déplaçait à sa guise sous mon toit.

Le souvenir que j'avais d'elle, après une unique soirée écourtée, était celui d'une femme cruellement maltraitée, mais je crains que son mariage avec Aaron n'ait été la norme à cette époque. Ça l'était d'ailleurs encore, pour autant que je sache. Je l'avais invoquée. Laure l'avait invoquée. Elle portait sa robe, après tout. Elle était un châtiment en même temps qu'un bienfait. Elle était une des plus singulières sortes de fantômes, de ceux qui viennent visiter des lieux où ils n'ont pas vécu.

Mais l'important dans cette histoire, ce n'était peut-être pas elle. C'était plutôt la façon qu'avait eu ma mère de tortiller des hanches après que le mot *clitoris* avait été prononcé. Je ne savais pas ce qu'il signifiait à ce moment-là, mais ce mouvement en avait aussitôt indiqué la position sur son corps, et sa fonction.

La réponse à l'apparition d'Elaine se trouvait peut-être là. En tant que jeune prétendant et victime d'un très vieux complexe, ma seule envie était de protéger ma mère de mon père. Ses hanches me disaient : *Non, merci. Je n'ai pas besoin d'être protégée.*

Je me souvins que ce soir-là, après le départ de cet affreux couple, quand la maison eut retrouvé son ennui coutumier, j'ai commencé à soupçonner que cet ami de jeunesse, Aaron, fût le frère de mon père. Pas au sens de frères d'armes, mais bien au sens de deux êtres issus de la même chair, partageant le même sang. Ce qui voulait dire qu'il était mon oncle. Une sorte d'hostilité facétieuse typique à la famille existait entre ses membres. Ils savaient frapper là où ça fait mal. Ils aimaient tourner le fer dans la plaie tout en sachant jusqu'où ils pouvaient aller, car ils étaient conscients de ce que l'autre personne connaissait sur leur compte. Mais l'homme grossier, affligé d'un violent tic nerveux, n'était pas le genre

d'individu que mon père voulait avoir pour frère, alors il en avait fait un ami de sa jeunesse.

« Je fais partie de ta famille, me disait Elaine. Je suis ta tante bien-aimée. J'ai ma place ici. Tu dois m'aider, j'ai besoin que tu me rendes un immense service qui me fera enfin sentir qu'on m'accepte sur cette terre. En d'autres mots, tu me le dois bien. Tu as été le complice tacite de l'humiliation que j'ai subie tout ce temps. »

OceanofPDF.com

LE JEU DU FAVORI

Parfois une coïncidence n'est rien d'autre qu'une coïncidence. À une certaine époque, l'écrivain américain Paul Auster avait fait de ces effets du hasard le pivot de ses intrigues, et c'est ce que je lui aurais dit si nous nous étions croisé, strictement par accident, dans une rue de Brooklyn. Mais quelques jours après, quand je tombai sur Rodrigue à un pâté de maisons à peine du Club Social, je me demandai si après tout Auster n'avait pas un peu raison. Cette rencontre tombait trop à propos, son côté fortuit sonnait faux. « J'avais un rendez-vous », m'expliqua Rodrigue quand je lui demandai ce qu'il faisait dans mon quartier. C'était par une de ces miraculeuses journées d'été qui parviennent à se faufiler jusqu'au mois d'octobre, et je suggérai que nous nous installions brièvement sur un banc, sur le trottoir, plutôt que de nous enfermer entre les murs d'un café. J'allai au dépanneur à quelques pas de là, et je revins avec deux bières camouflées dans deux sacs de papier identiques.

— C'est mon tour, tu as payé la dernière fois, lui dis-je.

— Boire en public ; pas très légal tout ça, fit remarquer Rodrigue.

— Sans doute pas, mais c'est toléré. Si on ne fait rien de plus audacieux. Je compte sur toi.

— Trop fort pour moi, dit-il en faisant une grimace après avoir bu une gorgée.

— C’est une Boréale IPA. Désolé, je ne t’ai pas demandé quelle marque tu préférerais. Je ne voulais pas gâcher la surprise.

C’était lui maintenant qui se trouvait pris au piège de l’hospitalité. Il n’y avait qu’un sujet dont nous pouvions débattre, et il alla droit au but.

— T’es-tu rendu chez Marchuk ?

— Une fois, mais j’ai bien peur de devoir y retourner. L’expérience a été assez déprimante. Toi, y es-tu déjà allé ? lui demandai-je en le regardant avec insistance.

— Oui.

— Et alors ?

— Il ne m’a pas laissé entrer.

— Moi non plus, Rodrigue. Je me suis imposé. Sinon, je serais encore à attendre à la porte comme un imbécile.

— Devant un panneau de contreplaqué.

— Exactement. Tu n’as pas pensé à faire le tour par le côté ?

— Ça ne m’a pas traversé l’esprit. C’est pour ça que tu es écrivain et pas moi.

Je me questionnai sur les qualifications requises pour ce travail. Que fallait-il maîtriser pour écrire une mince monographie pour le compte d’un éditeur d’art sous-financé ? La connaissance du Code de construction ? Une certaine tolérance au risque ?

— J’aimerais que tu commences à penser à quelles photos tu voudrais inclure dans ton texte, me dit Rodrigue. Je ferai en sorte qu’elles fassent partie de l’exposition. Je vise la fin janvier. C’est le moment de l’année où il ne se passe pas grand-chose culturellement parlant, alors on devrait arriver à monopoliser pas mal d’attention.

— Il faudra mettre un moine ou deux, ça c’est sûr. Le prêtre orthodoxe, ce sont ses racines. Les souliers sur le trottoir ; c’est ma préférée celle-là.

L'ado devant sa machine à boules. Elles sont toutes dans le portfolio que tu m'as donné. Il y a aussi celle de la femme avec qui il vivait. Il me l'a montrée. C'est une photo ordinaire de quelqu'un d'ordinaire. Ça fera un bon contraste avec le reste.

— Je ne suis pas sûr. Leur relation a mal fini.

— Est-ce qu'il y a des fois où ça se termine bien quand c'est la fin ?

— Non, je veux dire que ça s'est vraiment mal fini.

— On n'est pas obligés de dire de qui il s'agit.

— Lui le saura.

Je réalisai alors que j'étais en train de parler avec Rodrigue d'une exposition qui n'avait pas encore été montée, à laquelle je contribuais par un texte que je n'avais pas encore écrit. J'avalai une longue gorgée. L'amertume de l'IPA apaisa ma gorge sèche. J'avais lu quelque part que ce type de bière supportait très bien autrefois la traversée de l'Angleterre vers les Indes, ce qui l'avait rendu très populaire, et c'était le cas aussi ici, où elle voyageait rarement plus de trente minutes dans la remorque d'un camion.

— Ma compagne adore son portrait de Leonard Cohen, mais on le voit trop ici à mon goût.

— Toutes les femmes se pâment devant lui.

— C'est bien son cas. Elle a dit qu'elle se donnerait volontiers à lui, sauf qu'il est mort.

— Le dernier des playboys juifs, soupira Rodrigue en secouant la tête.

Il porta timidement ses lèvres à la bouteille. J'aurais bien fini sa bière, mais je ne connaissais pas assez ses habitudes pour ça.

— Ton texte avance ?

— Après juste une rencontre avec lui ?

— Tu dois quand même avoir une idée d'où tu t'en vas.

— C’est la bête dans le labyrinthe. Le rat dans les couloirs de son dédale. Foutez le camp, mais ne me laissez pas seul. Il représente une menace à l’équilibre mental. Tu as bien fait de ne pas passer par la porte latérale.

— Alors nous sommes d’accord. Il faut monter cette expo aussi vite que possible, dit Rodrigue en souriant.

— Toi aussi tu crois qu’il est en train de mourir, comme a dit l’autre imbécile au café ?

— Non, mais je veux qu’il soit là pour le vernissage.

— Oh, il sera là, il n’y a pas à s’inquiéter. Il a des boîtes pleines de cartons d’invitation pour ses expos passées, de comptes rendus, d’articles de presse et tout le reste. Il s’étudie lui-même.

— On n’en attend pas moins d’un artiste.

— Ça, c’est l’excuse facile pour tout et rien.

Rodrigue rit de bon cœur et reposa sa bouteille. Au son, j’en déduisis que contrairement à la mienne, elle n’était pas vide. Il se leva.

— Il faut que j’y aille. Je préfère éviter la circulation.

En le regardant s’éloigner, je l’imaginais tirer la grande carcasse inerte de Marchuk sur son dos frêle, jusque sous les feux de la rampe. Cette image, absurde et frappante à la fois, était bien la preuve que le photographe avait malgré tout le sens de l’humour. J’avais le même sentiment envers Rodrigue aujourd’hui qu’à notre première rencontre : qu’il n’était pas entièrement franc avec moi, qu’il y avait quelque chose qu’il ne me disait pas. Ou était-ce simplement le ressentiment de l’écrivain envers un éditeur ?

« Évidemment qu’il ne te dit pas tout, me rassurai-je. Que penses-tu qu’il te doive, la vérité ? Si ça concerne Marchuk, tu t’en apercevras bien assez tôt. Toi, tu es entré par la porte sur le côté. Pas lui. »

Enfin, à ce qu'il dit.

Ce soir-là, mes deux fils devaient venir prendre un verre à la maison. Chacun, en famille, mangeait tôt. Pour Laure et moi, c'était l'heure de l'apéro. En dépit de ce qu'il avait dit la fois précédente, mon cadet Daniel arriva le premier, en avance, pour battre son frère Matt. Pendant ses années d'école secondaire, en plein dans sa période de provocation, Daniel m'avait un jour demandé : « Qu'est-ce que tu ferais si je te disais que je suis gay ? » « Je te souhaiterais bonne chance », lui avais-je répondu.

Il arriva ce soir-là en annonçant une bravade plus susceptible de causer un choc.

— Je crois que je vais renoncer à boire. Par solidarité avec Claire, tu comprends.

— Bonne idée, lui répondis-je. Puisque c'est comme ça, tu vas pouvoir me donner ta bouteille de scotch à quatre-vingt dollars, celui qui a un goût de tourbe.

— Ou un goût de fourbe, plaisanta Claire.

Sur quoi elle s'échappa dans le séjour pour faire l'admiration de Laure, et aussi, en partie, pour échapper à la tentation du vin. Mais je savais qu'avant la fin de la soirée elle tremperait ses lèvres dans le verre de Daniel. Enceinte, mais sans laisser les plaisirs de côté ; un compromis rêvé. J'étais heureux pour mon fils.

Depuis la pièce contiguë, j'entendis la voix de Laure. Elle n'émettait que des gazouillis, ce qui ne lui ressemblait pas. Laure n'avait pas voulu d'enfants, et quand nous nous étions rencontrés elle et moi, même si la question ne se posait pas, elle avait voulu m'éclairer sur l'historique de sa décision. Sa franchise, son ouverture m'avaient attaché à elle. « Je n'ai jamais eu l'étoffe d'une mère, m'avait-elle dit dès le début. Je ne change

pas de trottoir quand je croise une femme qui pousse un landau, mais simplement, je n'éprouve rien ; ou si, je suis peut-être contente pour elle, si c'est ce qu'elle souhaitait. Mais moi je n'en voulais pas, point final. Et bien entendu, je m'y suis tenue, puisque j'avais le contrôle sur les moyens de production. Ça m'a coûté quelques hommes en chemin. Je ne crois pas qu'ils voulaient des enfants coûte que coûte, à mon avis, ce qui leur déplaisait c'était d'être avec une femme qui avait pris une décision sur le sujet longtemps avant qu'ils soient dans le portrait. »

Je me suis demandé si, à l'époque, j'aurais fait partie de ceux qui étaient restés sur le carreau. J'étais soulagé de ne pas avoir à répondre à cette question.

Je déposai deux verres de vin pour Daniel et moi, puis un troisième et un quatrième une minute plus tard, quand Matt et Josie arrivèrent. Hayden se précipita dans le séjour pour gratifier Laure de son sourire impayable.

Daniel regardait son verre de vin d'un œil mauvais.

— Tu n'as rien de plus costaud ?

— Tu sais bien que je n'ai pas touché aux alcools forts depuis des années. Et de toute façon, tu arrêtes de boire, non ?

— Mon frère, arrêter de boire ? Il a dépensé une fortune sur ce truc biodynamique, c'est lui qui me l'a dit, je n'invente rien. Je ne savais même pas ce que biodynamique voulait dire ! lança Matt.

— Je ne le sais pas non plus, avouai-je.

— Ça veut dire qu'on vendange les soirs de pleine lune quand les femmes ont leurs règles, nous informa Josie, qui était toujours une source d'informations quand il s'agissait des dernières tendances à la mode.

Nous avons levé nos verres à la prochaine génération. Au petit bulldozer et à son futur cousin.

— À nos escaliers, à nos chevaux, à nos femmes, et à ceux qui les montent !

Daniel attendit que fusent les protestations.

— Il va falloir que je travaille mon répertoire, concéda-t-il quand rien ne vint.

— J'ai peine à croire que mon beau-frère est un sale sexiste, dit Josie.

Daniel accepta le compliment de bonne grâce.

— Alors p'pa, tu travailles pour de vrai ? Tu n'as pas encore pris ta retraite ? Comment ça se fait ? demanda Matt.

Matt utilisait ce terme affectueux ; Daniel, lui, m'appelait par mon prénom. Ça ne me plaisait pas particulièrement, mais je ne m'en plaignais pas non plus. Au moins, ça nous gardait en bons termes, ce qui n'avait pas toujours été le cas.

— Je prendrai ma retraite quand je serai mort, lui répondis-je.

— C'est ça, oui, répliqua Daniel sur un air de défi. Alors dis-nous ce que tu as fait cette semaine. Sois honnête pour une fois, n'invente pas de salades.

Depuis la pièce voisine, j'entendais Hayden expliquer à Laure à quoi servaient les outils que contenait sa boîte. Je n'entendais pas distinctement ce qu'elle lui répondait, mais je percevais bien le ton sur lequel elle s'exprimait. Elle se débrouillait plutôt bien avec les humains en bas âge. Elle n'était jamais condescendante envers eux, ne leur parlait jamais en langage enfantin. Elle s'adressait à eux comme à n'importe quel adulte.

— Je suis en train d'écrire quelque chose, dis-je aux buveurs de vin dans la cuisine.

— On s'en doute un peu. C'est pas ce que tu es censé faire ? Ça et regarder par la fenêtre, les yeux dans le vague.

— Je n’ai pas eu beaucoup le loisir de m’y consacrer dernièrement. Il va falloir que je me rattrape.

Ma tentative d’esquive ne rencontra que le silence. Mes enfants ne me laisseraient pas m’en tirer si facilement. Ils semblaient avoir véritablement envie de savoir à quoi je pouvais bien occuper mon temps dans cette mystérieuse vie où, en apparence, je ne faisais rien, même si l’argent rentrait.

— J’écris un petit texte sur un photographe. Mais pas pour un magazine. C’est pour une monographie.

— Une mono quoi ? Ah oui, Mono comme la marque de silicone, c’est ça ?

Matt aimait faire son numéro d’ignare, servir de repoussoir, de faire-valoir au vocabulaire imposant de son frère.

— Mono, comme dans *tout seul*, et graphie comme dans *écrire*. Un petit texte sur un seul sujet, intervint doctement Daniel, qui n’était pas professeur pour autant, mais travaillait comme lobbyiste pour diverses organisations à but non lucratif.

— Si seulement ça pouvait être ça, ça rendrait les choses plus faciles, leur dis-je. Mais pour l’instant, j’avance et je recule en même temps. Et je m’échoue sur le côté aussi. Des deux côtés en fait.

Matt leva le doigt en l’air, dans une parfaite imitation de moi sous mon jour le plus pontifiant.

— La seule façon de savoir de quoi il s’agit, c’est de l’écrire.

J’ouvris mon cœur à mes garçons. À ces deux hommes dans ma cuisine. Qui s’en serait privé ? Ils voulaient savoir où m’emmenait la vie et j’en étais ému.

Je me lançai alors dans une longue description. Je leur expliquai que mon sujet était une âme tourmentée, un homme qui vivait dans une

réclusion extrême, qui me repoussait autant qu’il me suppliait de rester auprès de lui, et je ne savais pas encore – et peut-être ne le saurais-je jamais – comment convertir tout ça en un texte qu’on aurait plaisir à lire.

Il se rasait le crâne à la manière des moines, à l’aide d’une tondeuse qu’il allait recharger dans les édifices municipaux parce qu’on lui avait coupé l’électricité. C’était l’aspect maniaque que prenait son abnégation. Il s’affairait à construire une maison sous son propre toit, un abri où se réfugier, car il ne faisait pas confiance à sa demeure. Ce n’était pas étonnant qu’elle lui ait été transmise par ses parents, qui s’étaient séparés tout en continuant d’habiter le même immeuble. Son repaire était façonné à partir d’archives photographiques accumulées sur des décennies, parce que c’est ce qu’il avait d’immédiatement disponible, ça et tout ce sur quoi il pouvait mettre la main, des boîtes de soupe Campbell’s aux morceaux de Formica. À la lumière ténébreuse des bougies qui tenaient lieu de système d’éclairage, il était difficile de distinguer quoi que ce soit.

— TOC, diagnostiqua mon cadet.

C’est à cet instant que, sortant de nulle part – ce lieu imaginaire où vont s’éteindre les pensées –, le souvenir de ma première rencontre avec le trouble en question s’est traîné dans la lumière, comme un infirme. Cela remontait à l’époque où on employait plutôt des noms imagés : collectionneur, amasseur, Litvak. Cette histoire était liée à ce que prétendait mon père, de manière absurde, à propos de la famille. Même si, à ce moment-là, il me semblait plutôt médiocre, mon vieux s’était révélé un vrai magicien. Il sortait des gens de son chapeau comme autant de lapins dégénérés. À mesure que je me confiais à ces deux jeunes hommes qui me procuraient tant de bonheur et d’énergie, d’autres morceaux du puzzle se mettaient en place, comme cela arrive avec les souvenirs qu’on refuse

d'avoir. Il se trouvait qu'à cette époque j'avais un autre oncle dont j'ignorais l'existence.

— Un jour, quand j'étais gamin, le téléphone a sonné, leur dis-je. C'est ma mère qui a répondu, elle était toujours la première à décrocher. « Oui, il est là », a-t-elle dit avec un large sourire aux lèvres, et elle a tendu le combiné à mon père. Nous avons tous tenté d'écouter la conversation. Ma mère nous avait mis la puce à l'oreille ; mon père ne recevait jamais d'appel. Il est resté silencieux un moment, encaissant ce que l'interlocuteur avait à dire. « C'est impossible, je n'ai aucune famille », a-t-il dit. Et clac, il a raccroché.

— Il n'avait aucune famille ? demanda Matt. Qu'est-ce que tu faisais là, alors ?

— Je me suis posé la même question.

— Je suis curieux de savoir comment ça a tourné, dit Daniel.

— Ça a tourné immédiatement à la dispute entre mes parents, ça ne pouvait pas finir autrement. On ne m'a pas permis de rester là ébahi et de prendre des notes. Ils sont passés de la cuisine, où se trouvait le téléphone, au salon où je n'étais pas censé les entendre. Comme d'habitude, mon frère s'est éclipsé. Ils se sont engueulés à leur manière habituelle, en essayant de faire en sorte que je ne suive pas le déroulement des choses, mais laissant finalement la colère prendre le dessus. Surtout ma mère.

— Je me rappelle ce genre d'engueulade, m'assura Matt.

— Je sais. Désolé.

D'un geste de la main, il passa à autre chose.

— Ne nous aventurons pas sur ce terrain, suggéra Daniel.

Je soupirai. Quoi qu'il arrive, le souvenir douloureux du divorce ne s'effacerait jamais.

— Quelques bribes me sont parvenues : « Le Loralee. » « Proches parents. » « Ne fais pas l'idiot. » « C'est ta responsabilité. » J'ai capté tout ça, mais ça n'avait aucun sens pour moi. Puis, la dispute s'est arrêtée. Ma mère ne perdait pas trop de temps avec ce genre de choses. C'était son côté pratique. Elle se battait pour gagner, et si aucune victoire n'était possible, du moins pas immédiatement, elle ne s'acharnait pas en vain. Elle est venue vers moi et m'a fait sortir de la maison, juste devant. On était en plein été, il faisait chaud, très chaud, c'est important pour la suite de l'histoire. Les joints d'asphalte entre les plaques de ciment du trottoir étaient ramollis. Il fallait que je l'accompagne, et que je l'aide à faire quelque chose dont mon père ne voulait pas s'occuper. Son frère venait de mourir et en tant que plus proche parent, c'était lui qui était censé vider la chambre qu'il occupait, seulement il ne voulait rien savoir sous prétexte qu'il n'avait pas de famille.

Laure entra dans la cuisine. Elle tenait Hayden par la main et son bras entourait les épaules de Claire.

Josie me désigna du menton.

— On est en train d'apprendre comment il gagne sa vie, dit-elle à tous les trois.

Laure se frappa le front de la main en levant les yeux.

— Non, c'est intéressant, affirma Daniel, jusqu'ici c'est une bonne histoire.

— Merci bien, intervins-je.

— Peut-être juste un peu trop longue, comme toutes celles que tu racontes.

— Je vais finir en allant droit au but, promis-je. Je me suis donc tout à coup retrouvé dans la voiture avec ma mère au volant. Elle n'a pas ouvert la bouche une seule fois. Le trajet, assez long, s'est déroulé en silence. Il n'y avait pas de radio dans l'auto. Au bout d'un moment, nous sommes arrivés

devant un immense immeuble décrépit et elle a arrêté le moteur. « Et voilà, le petit nid douillet. L'Hôtel Lorelee. Grandiose, pas vrai ? »

« J'avais vu des hôtels dans les films de James Bond. Leurs halls n'étaient jamais pleins d'hommes aux pantalons tachés de pisse qui somnolaient dans des fauteuils en similicuir. Ma mère est revenue de la réception avec la clé d'une chambre. C'était un nain qui faisait fonctionner l'ascenseur.

— Un nain ou un lilliputien ? questionna Matt d'un air de défi.

— Ça commence à ressembler à une histoire à dormir debout, se plaignit Josie.

J'avançai la main en faisant mine d'ouvrir une porte invisible.

— Chambre 1236. La puanteur m'a pris aux tripes. Un vrai coup bas. Les larmes me sont montées aux yeux, je n'y voyais plus rien. Ma mère s'est rendue dans la salle de bain, y a trouvé deux serviettes qu'elle a mouillées avant de m'en tendre une. Elle a noué l'autre devant son nez et sa bouche. Je ne sais pas comment elle savait que c'était la chose à faire.

« Voilà le lien avec notre Marchuk. Mon défunt oncle ramassait tout, il entassait, il ne jetait rien, il souffrait d'un TOC avant qu'on ait pu mettre un nom sur cette anomalie du comportement. Il avait des sacs pleins de jeux d'osselets, de pochettes d'allumettes, de bâtonnets à cocktail ornés de marcheurs vêtus de rouge, de jeux de cartes. Mais cela n'expliquait pas l'odeur. Et la serviette qui me couvrait le nez ne m'enthousiasmait pas vraiment, parce qu'un mort s'y était essuyé les mains quelques jours auparavant. J'ai voulu ouvrir la fenêtre, mais les couches de peinture successives l'avaient scellée. C'est à ce moment que j'ai vu la perruche morte dans sa cage, rendue à l'état de paquet de plumes séchées aux couleurs fanées. Ce n'était pas un si petit animal qui pouvait répandre une telle pestilence. Ma mère faisait des allers-retours rapides jusqu'au bout du

couloir avec des sacs pour les jeter dans le vide-ordures. Je suis arrivé à la dernière chose qu'avait conservée mon oncle, son cadeau d'adieu. Dans des sacs en papier de supermarché dont le fond avait cédé sous l'humidité, il avait mis un terme à son séjour en ce monde en recueillant sa merde.

« Prise d'un haut-le-cœur, ma mère s'est précipitée dans le couloir. J'ai voulu sortir aussi, lui mettre la main sur l'épaule, mais je n'ai pas osé.

« J'ai essayé de penser à quelque chose que j'aurais pu faire pour elle, à défaut de pouvoir la réconforter. J'ai fait glisser les sacs de papier sur un tapis de caoutchouc qui se trouvait près de la porte. Ma mère a insisté pour les emmener jusqu'au vide-ordures. C'était tout elle de vouloir se charger du pire boulot. J'ai su plus tard qu'elle ne s'était volontairement pas rendue tout à fait jusque-là. J'ai sorti la cage de l'oiseau dans le couloir. La chambre était louée, mon oncle ne possédait aucun meuble. Nous avions fini. Ma mère est revenue se laver les mains. "Pas une foutue goutte d'eau chaude", a-t-elle dit depuis la salle de bain. En sortant de là, elle s'est dirigée vers la penderie. Il ne me serait pas venu à l'esprit d'y jeter un coup d'œil. Elle y a attrapé une brassée de vêtements.

« Vous vous souvenez peut-être d'elle, ai-je dit à mon auditoire dans la cuisine. Ma mère était généralement d'une nature paisible, elle ne jurait jamais. Quand nous sommes redescendus dans le hall, elle a jeté le tas de vêtements sur le comptoir de la réception. La puanteur s'en échappait par effluves. Ma mère a dit à la femme devant elle d'en faire don à Goodwill, une association caritative, pour aider d'autres à se relever, comme disait la devise de l'organisme. Pour aider un mort à se remettre debout comme ce foutu Lazare. Après, nous sommes sortis pour regagner la voiture. Et aujourd'hui, comme sujet d'une monographie, je me retrouve avec un autre amasseur qui vient de faire resurgir celui d'autrefois dans ma vie. »

— Bon Dieu, dit mon aîné.

— Merde alors, ajouta mon cadet, comme pour se faire l'écho de sa grand-mère. Non seulement ça te rappelle de bons souvenirs, mais en plus tu es payé pour ça ? Tu parles d'un boulot ! J'ai vraiment choisi le mauvais métier.

L'instant suivant, il me fit une proposition.

— Qu'est-ce que tu dirais si à temps perdu je travaillais pour toi comme assistant, si j'étais ton factotum ? Je sais faire des recherches, rédiger. J'écris de très bons communiqués de presse.

— Sans moi, dit son aîné. J'ai assez à faire comme ça à la maison. Et ça sera pareil pour toi assez vite.

— Veux-tu vraiment t'ouvrir à quelqu'un de ce genre ? demandai-je à Daniel. Penses-y bien. Les histoires des autres nous blessent parfois, c'est bien connu.

— Tu le fais bien, toi. Tu ne veux pas partager le fardeau ?

— Je n'ai rien contre. Mais je ne savais pas dans quoi je mettais les pieds, même si j'avais mes doutes. Évidemment, ce n'est pas la faute de ce type si son intérieur me rappelle quelque chose qui m'est arrivé quand j'étais gamin. D'une certaine façon, il n'a rien à voir dans tout ça.

— Tu ne t'impliqueras pas dans ce foutoir et tu le sais, dit Matt à Daniel. Rappelle-lui qu'il a d'autres chats à fouetter, conclut-il en s'adressant à Claire.

— Je ne pense pas que ça sera nécessaire. Il le sait bien, lui répondit-elle avec un large sourire.

— Si ça ne te fait rien, reviens à ton histoire. J'aimerais savoir ce qui s'est passé quand tu es rentré chez toi.

— Disons que je n'ai plus vu mon père du même œil après ça. Ni ma mère, d'ailleurs. J'avais partagé avec elle quelque chose qu'il avait refusé.

Quelque chose dont nous ne pouvions ni ne voulions parler, mais qui était là, entre nous, malgré tout.

— Un secret, en quelque sorte.

— Exactement. Et nous l'avons gardé jusqu'à sa mort. Il est à vous maintenant.

— Est-ce qu'on est vraiment obligé de le prendre ? demanda Matt.

— C'est toi qui m'as demandé ce que j'ai fait cette semaine. Et de toute façon, ça ne vous fera pas de mal.

— Tu veux que moi je te parle d'événements traumatiques qui se transmettent d'une génération à l'autre ? me dit Daniel.

— Vous êtes résilients. Vous faites partie d'une communauté, et ça aide à développer la résilience. Tout le monde sait ça.

— Vous n'avez plus jamais évoqué ça par la suite, elle et toi ?

— Dans la voiture, sur le chemin du retour, j'ai demandé à ma mère ce qu'un uniforme militaire faisait dans la penderie. « Contre tous les ennemis, extérieurs ou intérieurs », me répondit ma mère. Je n'avais aucune idée de ce que ça voulait dire. « Il faisait partie de l'American Legion. » Je n'étais pas plus avancé. Je me suis avachi dans le siège à côté d'elle et je me suis mis à boudier. C'est seulement à ce moment-là qu'elle m'a tout raconté. Elle avait dû se rendre compte qu'elle me devait bien ça. L'oncle était un attardé mental ; désolé pour le choix du mot, mais c'est ce qu'on disait à l'époque.

Mes enfants ignorèrent ma remarque.

— Vas-y, continue, m'encouragea Daniel.

— Oui, j'essaye. Même s'il n'était pas très vif d'esprit, il avait eu assez de jugeote pour rejoindre les rangs. Il s'était engagé dans l'armée. Il est resté sous les drapeaux l'espace d'un après-midi, le temps qu'il a fallu aux responsables pour réaliser à quel genre d'individu ils avaient ouvert la porte, et qu'il soit démobilisé avec les honneurs. Soldat un jour, ne serait-ce

que quelques heures, soldat toujours. Il a vécu de sa pension d'ancien combattant tout le reste de sa vie. Il se faisait de l'argent de poche en vendant des journaux ; il était peut-être attardé, mais pas au point de ne pas savoir rendre la monnaie. Ce mot, encore, pardonnez-moi. C'était un vrai patriote, il s'était joint à l'American Legion, une sorte d'association d'anciens combattants. N'importe qui peut être patriote, on peut devenir membre de ce club le plus facilement du monde.

— Et ton père ? demanda Matt.

— Quand nous sommes rentrés, dégageant une puanteur d'enfer, il a voulu savoir comment ça s'était passé. « Tu ne peux pas avoir le beurre et l'argent du beurre », lui a dit ma mère. J'étais fier d'elle.

— C'était une modeste rébellion, remarqua Josie.

— Oui. C'était une femme de son temps. Mais il y avait plus de révolte en elle que je ne l'imaginais.

Matt, avec son côté terre à terre, vit tout de suite la nature de mon dilemme.

— Tu es censé écrire quelque chose sur ce photographe, mais tu t'y attelles à ta façon. Je veux dire, avec tout ce qui te revient en mémoire.

Mon cadet, à l'esprit libre et aux moyens plus élevés, y alla de son conseil :

— Écris ce que tu veux. Ils te paieront. C'est toi qui décides.

— En fait, j'ai déjà été payé.

Mes fils me regardèrent, étonnés, l'air de dire : « Tu as l'argent et tu l'as déjà dépensé, alors tout va bien. Tu peux te prélasser dans le luxe de tes mauvais souvenirs. » Quelle belle paire de pragmatiques ils faisaient ces deux-là !

Bien sûr, ils savaient ce que ce dilemme signifiait pour moi, et ce qu'il aurait signifié pour eux s'ils avaient été là avec moi, et que tout leur

revenait maintenant. Et ils avaient été là, à travers moi, avec moi, je le sentais clairement.

— Si tu as besoin d'autres conseils, n'hésite pas, dit Daniel. Et garde mon offre à l'esprit, ça peut servir.

— Trouve-toi un *safe space*, me souhaita Matt, parodiant le jargon à la mode. Un TOC. Bon Dieu, j'espère au moins que ce n'est pas contagieux.

C'est Hayden qui nous ramena à la réalité en se lançant dans une histoire en rapport avec sa boîte à outils. Il les avait déjà transformés en personnages vivants, en avait fait ses compagnons, et il s'appropriait à nous les présenter. L'assemblée se déplaça au salon pour découvrir ce qui s'y tramait ; je fermai la marche, apportant les verres dans la pièce.

Au salon, Daniel se détachait du ventre de Claire devant lequel il s'adressait à son enfant à venir. Il me lança un regard en redressant la tête. Il arborait ce sourire de trublion que je connaissais si bien, et que j'aimais tant.

— Tu te rappelles le iPod gratuit qui venait avec ton nouvel ordinateur ?

— Vaguement.

— Tu l'as donné à Matt. Sans même penser à me demander si je le voulais.

— Il était plus vieux.

L'excuse était pitoyable.

— Et quand tu as prêté ton appareil photo à Daniel et qu'il l'a laissé tomber dans une rivière au Costa Rica ? me demanda Matt. Tu n'as même pas été fâché contre lui, et tu lui as encore moins demandé de te le rembourser.

— Il était trop jeune.

Il était inutile de formuler d'autres excuses.

— Tu te souviens d’avoir laissé ta voiture une semaine entière à Matt sans rien lui demander pour l’essence ?

— Et quand tu as conduit Daniel à un point de rencontre en Estrie, pour qu’il puisse partir aux États-Unis en stop ? En lui donnant un peu d’argent juste avant ?

Et ainsi de suite. Ils se répondaient à chaque fois, et aucun des deux ne restait le préféré bien longtemps avant que l’autre le prenne en défaut. Il s’agissait d’un jeu de tag familial, dans lequel je voyais une preuve de ma générosité et le souvenir qu’ils en gardaient. N’importe quel parent est prêt à croire de telles choses. Et puis, cette comédie du favori n’était pas réservée à mes enfants. On la jouait quotidiennement, partout dans le monde. L’aspect récréatif de cette joute permettait aux deux jeunes hommes d’exprimer à la fois leur amour fraternel et leur ressentiment. Ça ne pouvait passer que par le jeu, et en s’y livrant ils amusaient leurs épouses, qui étaient bon public. Et, au-delà du caractère divertissant de la chose, ils ne faisaient qu’exprimer la manière dont ils s’étaient perçus l’un l’autre dans leur enfance.

Nous sommes retournés à la cuisine pour remplir nos verres.

— C’est à ton tour de jouer, me dit Matt.

— Même s’il n’y a pas d’adversaire en face de toi. Tu peux jouer tout seul. Sois créatif. Tu en es capable, non ? renchérit Daniel.

L’espace d’une minute, je fis mine d’étudier la question, pour la forme, mais je savais très exactement à quoi j’allais jouer. Ça s’appelait « Je suis si vieux ».

— Je suis si vieux, commençai-je, que je me rappelle le temps où il n’y avait pas de sacs plastique ; ils étaient tous en papier.

— Les sacs en papier. N’y revenons pas.

— Désolé. Je suis si vieux que je me rappelle qu’il existait des lignes téléphoniques partagées, et qu’on pouvait espionner les conversations de son voisin. Et c’était chaque fois, immanquablement, ennuyeux à mourir.

— Mais tu étais un petit surnois ; ça te plaisait d’écouter ce que disaient les autres.

— Je suis si vieux que la voiture de mes parents avait une boîte manuelle à trois vitesses avec levier au volant, pas d’horloge, pas de radio, rien qui ressemble à un système de son.

— Tu pouvais réfléchir en silence à toute cette puanteur.

— Je suis si vieux que je me rappelle le jour où la campagne de vaccination contre la polio est arrivée dans notre quartier. Personne n’avait jamais craint de l’attraper avant que les autorités de santé publique nous promettent un vaccin qui nous protégerait. Tout à coup, nous avons tous été terrifiés. Danny, mon meilleur ami qui habitait en face de chez nous, est allé se coucher un soir et s’est réveillé paralysé le lendemain. Il ne pouvait plus faire le moindre geste, ses bras et ses jambes ne répondaient plus. Et le jour où il était censé avaler le morceau de sucre, il s’est levé et s’est rendu à pied jusqu’au gymnase de l’école, où tout le monde faisait la file en attendant sa dose dans un gobelet. Il a gobé la sienne et a refusé de dire quoi que ce soit à propos de ce qui lui était arrivé.

— Tu n’as jamais eu de réaction semblable ?

— J’ai toujours été un enfant raisonnable. Maintenant, laissez-moi vous raconter la meilleure. La fois où la caissière d’un magasin s’est adressée à moi avec le mot en N.

— Quoi ? En parlant de toi ? interrogea mon aîné.

— Elle n’était pas un peu daltonienne, par hasard ? s’enquit Daniel.

— Elle t’a dit quoi, au juste ? insista Matt.

— Promettez-moi de ne pas m’annuler si je vous raconte l’histoire.

— Si on t’annule, on passe nous aussi à la trappe, intervint obligeamment mon cadet.

— Je dis ça parce que je me rappelle exactement ses paroles. Et aussi l’endroit où ça s’est passé. Ça s’appelait le Garden Market. Les centres commerciaux commençaient à faire leur apparition, mais le mot n’était pas encore entré dans le vocabulaire. C’était une sorte de bazar, comme Woolworth’s or Kresge’s, où on trouvait une marchandise bon marché.

— Jamais entendu parler, déclara Matt.

— C’est bien ce que je voulais dire, lui répondis-je – leur répondis-je à tous les deux, en réalité, sans jouer au préféré. J’allais là avec Danny, mon meilleur ami, celui de l’épisode hystérique. En général, j’achetais un paquet de cartes de baseball et trouvais le moyen d’importuner la personne derrière le comptoir assez longtemps pour laisser le temps à Danny de trouver l’article à 100 % de rabais.

Un silence passa.

— Vol à l’étalage, expliqua Daniel à son frère.

— Certaines expressions désuètes sont encore bien vivantes, ça fait plaisir à entendre. Donc ce jour-là, je me suis dirigé vers la caisse, avec mon paquet de cartes en main et mes vingt-cinq cents. La femme m’a vaguement regardé, sans même prendre la peine de me dévisager, et elle m’a demandé subitement : « Pourquoi t’as des cheveux de n---- si t’es pas un n---- ? »

Mes garçons n’eurent aucune réaction. Leurs épouses non plus. Personne ne voulait s’aventurer à poser la question-piège qui serait restée sans issue. Laure, quant à elle, n’était pas au courant de cette histoire ; en fait, l’anecdote venait juste de me revenir.

— Et tu lui as répondu quoi ? Qu’est-ce que tu lui as dit après ça ? demanda Matt.

— Je n'ai rien répondu, c'est bien ça le problème. Ça m'a pris par surprise, je n'avais pas la moindre idée de ce que j'aurais pu lui dire. Personne ne m'avait jamais posé une question pareille.

— Tu avais des cheveux de J---, pas de n---- ; excuse-moi d'avoir prononcé le mot interdit.

— C'est exactement ça qu'elle voulait me dire. Les Juifs ne sont pas des Blancs, dis-je à Daniel.

— Maintenant, oui, m'informa-t-il.

— J'ai bien compris ça. C'est même le clou de mon propos : je suis si vieux que j'ai déjà fait partie d'une minorité ethnique victime des préjugés raciaux de la majorité blanche.

Le badinage idéologique avait eu raison de la patience de Matt. Cela venait gâcher l'anecdote croustillante, révélatrice des coutumes exotiques d'autrefois, qu'il avait envie d'entendre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? En as-tu parlé à quelqu'un ? À ton ami le voleur, ou à ta mère ?

— Je l'ai dit à Danny quand nous sommes sortis du magasin. Il m'a donné quelques paquets de cartes qu'il avait subtilisés pour moi. C'était mon prix de consolation. Il avait aussi dérobé un modèle réduit d'avion pour lui, un B-24. Il aimait voler ces maquettes en plastique qui étaient très chères. Il les assemblait, mais il ne les conservait pas. Une fois montées, il leur mettait le feu dans sa chambre.

— Ne t'éloigne pas du sujet. Ton ami était peut-être quelqu'un de vraiment bizarre, mais c'est une autre histoire, intervint Daniel.

— C'est vrai, tu as raison. Bref, il m'a dit de retourner dans la boutique et de dire à la caissière d'aller se faire foutre.

— Et tu l'as fait ?

Je secouai la tête.

— J'avais manqué l'occasion. C'est le genre de situation où il faut répondre du tac au tac, sinon c'est trop tard. Je n'avais pas la même facilité que Danny avec les mots.

— C'est l'instinct qui te manquait. Et tu n'as rien dit à ta mère par crainte de sa réaction, se hasarda Daniel.

C'était juste, mais la réaction en question était le contraire de ce qu'ils devaient s'imaginer.

— Je ne lui ai rien dit parce que je savais qu'elle n'aurait absolument rien fait. Elle se serait contentée de me dire : « Regarde d'abord d'où ça vient. » C'était sa façon de réagir quand on nous insultait ou qu'on nous maltraitait. Sauf que l'insulte a fini par me coller à la peau. Elle est clairement encore là, quelque part en moi. Si ça m'a appris une chose, c'est bien celle-ci : il faut riposter, et sur-le-champ, frapper deux fois plus fort que l'autre, sous peine de devenir une victime.

Mon jeu prit fin sur une note plus sombre que le leur, et je le regrettais. Il y a tant d'énergie et d'ingéniosité déployées entre parents et enfants pour se protéger mutuellement de ce qu'ils ont vraiment vécu. Et personne de part et d'autre n'est dupe ; en définitive, il ne faut voir en cette tentative de protection qu'un acte d'amour.

— La prochaine fois, tenons-nous-en au badminton avec bouchon, conclus-je.

— T'inquiète pas, on est capable d'en supporter davantage. On est résilients, c'est bien ce que tu as dit ? As-tu changé d'avis ?

— Pas du tout.

Nous étions désormais seuls tous les trois dans la cuisine. J'entendis le bruit de la boîte à outils qu'on rangeait.

— On dirait que mon jeu fascine moins les dames, avançai-je.

— Elles discutent d'affaires de dames, au salon. Bon, d'accord, elles ne sont peut-être pas conquises par les épisodes de ta vie d'Américain. Mais nous, oui. De toute façon, c'est l'heure de plier bagage.

La soirée avait été riche d'une multitude de choses. Quand tout le monde fut parti, Laure se prépara à sacrifier à sa routine du soir tandis que je déposais les verres et les petites assiettes dans l'évier.

Depuis l'autre bout de la ville, un photographe déchu avait réintroduit dans ma vie des membres indésirables de ma famille. Aurais-je franchi sa porte si j'avais su que les choses prendraient cette tournure ? Sans aucun doute. Je n'aurais pas voulu rater les possibilités qu'il m'offrait ; richesses embarrassantes, certes, mais richesses tout de même.

OceanofPDF.com

SEMELLES DE PLOMB

Dans son salon, Marchuk avançait vers moi. Ses épaules étaient voûtées, ses genoux vacillants et il était encore coiffé de cette casquette de baseball inappropriée pour son âge, mais il se déplaçait toujours du même pas délicat. J'anticipai un autre flash et l'écran de pois jaunes à sa suite. J'étais mal à l'aise. L'instinct du combattant me saisit, je me crispai. Si ce connard faisait un pas de plus, j'étais prêt à lui arranger le portrait. Voilà qui était plutôt drôle, appliqué au sujet de ma monographie.

— Vous vouliez voir le résultat.

Il me tendit la photo prise le soir de notre première rencontre. Le côté droit de ma bouche stupidement affaissé apparaissait dans toute sa splendeur. Le photographe avait un don pour faire ressortir ce genre de chose. Je remarquai le sursaut de colère qui pointait dans mes yeux.

— J'ai réussi, déclara-t-il. Personne n'aime se voir en photo. On a déjà parlé de ça, alors ne vous fatiguez pas.

— Est-ce que je peux la garder ?

— Oui. Ça vous fera un souvenir. Vous avez de la chance ; je ne développe plus tellement. C'est la première fois depuis des lustres.

— J'en suis honoré. Mais qu'est-ce que vous faites de la pellicule alors ? À quoi bon prendre des photos si vous n'en voyez pas le résultat ?

— J'attends le bon moment. Quand j'aurai mis de l'ordre chez moi.

— Le moment décisif ?

— Vous n’êtes pas le seul à me charrier là-dessus. Croyez-le ou non, j’ai vu du monde depuis votre dernière visite. Deux vieux amis d’autrefois. Ils sont comme vous et machin là, comment s’appelle-t-il, le gars qui vous envoie et qui veut monter une expo avec mes trucs. Ils veulent venir à ma rescousse. Ils veulent mettre mes archives à l’abri ; c’est exactement ce qu’ils ont dit. Mais puisque je me moque éperdument qu’on me vienne en aide, ou parce que je ne suis tout simplement pas secourable et qu’il n’y aura jamais d’abri pour moi, ils se sont fâchés. Écoutez un peu ça : ils m’ont dit qu’il n’y avait même pas de pellicule dans mon appareil, que je faisais semblant, que tout ça n’était qu’une comédie. Eh bien voilà la preuve qu’ils se trompent, au moins pour cette fois.

— Qui sont ces gens ? Ces amis ?

— L’un d’entre eux est photographe. Nous avons été collègues à un moment donné. C’est un Hongrois encore plus vieux que moi. Et contrairement à moi, on ne l’a pas oublié. L’autre règne sur le milieu artistique ; c’est quelqu’un de très influent, toujours là où il faut être. J’ai oublié son nom. Avec un peu de chance, vous ne tomberez pas sur eux.

— Et pourquoi devrais-je les éviter ?

— Ils ne croient pas en moi. Ils n’accordent aucun mérite à mon expérience. Ils pensent que je suis cinglé. Mais il faut croire en moi.

— La visite s’est mal terminée ?

— Ça dépend de ce que vous entendez par là. Après qu’ils se sont fâchés et qu’ils ont dit ce qu’ils avaient à dire, que mon illumination spirituelle était un épisode psychotique qui n’en finissait pas – ce sont leurs paroles, pas les miennes –, je me suis mis à réciter mes prières et ils sont partis.

Il se laissa tomber dans son fauteuil. Je partageais les soupçons de ses amis. Nous étions entourés d'innombrables cartons de boîtes de pellicule, des travaux sans doute jamais traités ni exposés qui attendaient un développement posthume. Combien de temps un film pouvait-il être conservé ? Fallait-il le réfrigérer ? Je me déplaçai jusqu'à l'endroit où j'avais laissé mon sac, au bord d'une falaise instable constituée de boîtes de chaussures, et je mis la photo à l'abri. Dans un élan d'hospitalité, Marchuk se leva et retira le plastique de protection de ma chaise.

Je l'avais senti à ma première visite, mais cette fois j'en étais sûr. Chaque pas que je faisais dans le salon double était répliqué par quelqu'un dans la pièce au-dessus, simultanément, ou me précédant même d'une seconde, comme si la personne savait où j'allais me diriger. Certes, il n'y avait pas un vaste choix de voies possibles à emprunter dans l'agencement de cette cité intérieure si strictement circonscrite, mais celui qui marchait là-haut – je dis *celui* à cause de la lourdeur des pas – était familier des lieux. Il connaissait aussi les combinaisons et les variantes de déplacement qui s'offraient au visiteur, ce qui n'avait rien d'étonnant dans la mesure où le rez-de-chaussée où nous nous trouvions et l'étage supérieur avaient sans doute été construits à partir du même plan.

En revenant à ma chaise, je fis un test. Je m'arrêtai, rebroussai chemin, puis hésitai à continuer. Il en fit autant. À la façon délibérée dont il faisait peser son poids sur les lattes du plancher, il voulait clairement que je le remarque. L'individu était tapageur, il essayait d'attirer l'attention sur lui, et en cela il ressemblait beaucoup à Marchuk, mais il avait le pas pesant d'un vieillard. Mon photographe, en dépit de sa corpulence, de son apparence gauche et dépenaillée, se mouvait avec une saisissante délicatesse au milieu du fatras de matériel éphémère qui l'entourait. À quiconque se trouvait là-

haut, ma tentative de diversion envoyait un message : moi aussi j'étais au courant de sa présence, son intention était claire.

— Vous avez un locataire au-dessus ?

— Non, je n'ai personne. C'est mon frère. Il sait que j'ai de la visite. Il n'a pas d'amis alors il est jaloux.

— Comment peut-il savoir que je suis là ? Je ne pensais pas que nous faisions tant de bruit.

— Ce n'est pas moi qui l'ai prévenu en tout cas. On ne se parle plus.

— Et donc... ?

— Et donc il écoute. Il colle l'oreille au plancher, vous voyez le tableau ?

Je voyais bien, en effet. Ce duplex était un asile de fous.

— La maison appartenait à vos parents, n'est-ce pas ?

— Ici et là-haut, oui.

— Vous occupiez les deux niveaux ? C'était un vrai luxe pour des gens qui venaient de s'installer au pays.

Mon sujet ne souriait pas.

— Quand j'étais gamin, je vivais en bas avec mon père. Mon frère occupait le haut avec ma mère.

Il levait le doigt au plafond. Au-dessus de nous, le frère s'était calmé. Il écoutait, peut-être.

— Quel genre de relation entretenaient vos parents pour habiter deux étages séparés d'un même immeuble ?

Marchuk éclata d'un rire triste.

— Comme relation, c'en était toute une, ça il n'y a pas de doute. Même en plein hiver, ils ouvraient les fenêtres et sortaient la tête dehors pour s'engueuler.

— À propos de quoi ?

— Les raisons habituelles qui font que mari et femme s’engueulent. Ils n’aimaient rien tant que de se dire d’aller se faire foutre et de crever. Quand on me demande si je parle toujours ukrainien, je réponds oui. Mais mon vocabulaire se limite à celui des chicanes de famille, et vous imaginez bien que je n’ai guère l’occasion de l’utiliser.

Dans le lourd fauteuil au revêtement pourpre, il changea de position. La couleur n’était pas tout à fait à son avantage.

— Vous voulez vraiment savoir pourquoi ils s’engueulaient en permanence ? Ma mère avait un problème avec l’immigration. Elle détestait sa qualité d’immigrante. Mon père, lui, était satisfait de son sort, il avait un emploi à l’usine et des collègues de travail avec lesquels il pouvait aller boire à la taverne. Il avait quelque chose à faire, il se tenait presque toujours occupé. « J’ai fait tout ce chemin pour venir récurer les cuisinières des autres ? » Voilà ce qu’elle lui criait depuis la fenêtre du haut. Comme si c’était sa faute à lui. Tout le monde n’est pas fait pour changer de pays. La plupart du temps, ça ne fonctionne pas, mais quand on finit par le comprendre il est trop tard.

Je notai ses mots, même si je les connaissais depuis la génération de mon père, qui avait vécu dans l’ombre de la dislocation familiale. Et je remarquai aussi ceci : Marchuk et son frère s’en tenaient à leur territoire respectif. Peu importait qui avait pris parti pour quel parent, aussi longtemps qu’ils pouvaient s’opposer l’un à l’autre.

— Vous habitez ici, en bas, avec votre père, pendant que votre frère vivait en haut avec votre mère. Comme ça, chacun de vos parents pouvait compter sur l’un de vous deux.

Mon interprétation avait quelque chose d’un peu trop riant pour lui, et je le savais.

— À vous de juger combien ça lui a réussi, à elle. C'est ma mère qui avait les épaules solides. Je lui disais tout le temps qu'elle avait le courage des puissants. Elle n'avait pas besoin de mon aide. C'est pour ça que ça ne me dérangeait pas que mon frère soit avec elle là-haut, même s'il n'a jamais eu la moindre idée de l'endroit de la maison où elle se trouvait, dans quelle pièce, et ce qu'elle y faisait. Elle s'est transformée en ramasseuse d'objets en tout genre sans même qu'il s'en aperçoive. Il ne faisait absolument pas attention à elle. C'est mon père, en revanche, qui avait besoin d'aide. Il avait beau, lui, avoir le travail et les amis de taverne, dans sa tête il était tout seul.

J'écrivis tout ça dans mon petit carnet, aussi vite et aussi lisiblement que je pus. Il y avait un aspect honteux au fait de prendre des notes pendant cette confession.

— J'avais tort sur toute la ligne. Je ne pardonne pas à mon frère pour ça. Je notai aussi ces propos et leur absence complète de logique.

— Vous ne le pardonnez pas, mais vous ne blâmez pas votre père d'avoir envoyé un garçon de son âge à l'étage pour s'occuper de votre mère. La mission était vouée à l'échec, admettez-le.

Marchuk refusait de reconnaître quoi que ce soit. Je battis en retraite.

— Je retire ce que j'ai dit, je m'aventure sur un terrain où je n'ai rien à faire. Je me mêle des affaires de votre famille, ce qui n'a aucun sens pour ce que je suis venu faire ici. Désolé, c'est plus fort que moi, j'ai été absorbé par l'histoire.

— Même si elle est morne et ordinaire au possible.

— Vous et votre frère étiez censés jouer le rôle de parents pour vos propres père et mère. Ça ne marche jamais. Ce sera toujours source de problèmes.

— Morne et ordinaire.

— Vous êtes tous les deux en train de rejouer, à une génération de distance, la pièce qu’avaient montée vos parents. Ce n’est pas exactement ce qu’on pourrait appeler un progrès. Personne n’en a tiré de leçon, si je puis me permettre. Passé un certain temps, ne cesse-t-on pas de se soucier de toutes ces choses ? Mon ennemi a bien vieilli ; quelqu’un a écrit ça, j’ai oublié qui.

— Nous ne nous disputons pas, se défendit-il. C’est lui qui répète le passé, pas moi. Vous m’avez vu frapper au plafond ?

— Quoi qu’il en soit, ce jeu vous tient occupés. C’est un passe-temps, un hobby. Une quête de désœuvrés.

Je pensais qu’il allait me jeter dehors. Au lieu de cela, il désigna l’étage supérieur.

— Lui, il est là-haut, et moi, je suis ici. Nous sommes liés l’un à l’autre par la maison. Nous l’habitons tous les deux, chacun a hérité d’un étage. Ça ne veut pas dire que nous sommes obligés de nous adresser la parole. Je ne lui ai jamais hurlé une seule fois dans aucune langue d’aller se faire foutre et crever. Donc, je n’imite pas mes parents.

Mes yeux balayèrent l’intérieur poussiéreux de Marchuk. Il y avait là, perchés sur les piles de boîtes et les classeurs de rangement, plusieurs de ces bouddhas potelés caractéristiques. Je me demandais quelle prière il avait bien pu réciter pour faire fuir ses amis de la maison. La déité asiatique était censée représenter un divin de comédie, mais je n’avais jamais compris ce qui rendait le Bouddha si heureux. L’existence, pour lui, devait avoir des allures de farce sans fin.

— Votre mère s’est mise à accumuler les objets, mais votre frère ne s’est pas aperçu de ce qui se passait. C’est un des motifs de la querelle qui vous oppose.

— Il ne la comprenait pas. Il n'avait pas les outils pour ça. Elle trouvait des choses qui selon elle avaient besoin d'un toit, d'amour, de protection, et elle les rapportait chez elle. Si vous cherchez un trésor, vous allez tomber dessus à coup sûr. Elle faisait toutes les ventes de garage, à la recherche de ce qui lui parlait. Elle n'avait pas d'amis, et c'est de cette façon qu'elle construisait son entourage. Elle savait ce qu'elle faisait. Elle poursuivait un but.

— Mais ça n'a pas bien fini.

— Elle sortait tout le temps marcher, donc elle gardait la forme. Mais quelqu'un, je ne sais pas qui, l'a dénoncée, a prévenu les autorités de tout ce qu'elle entassait là-haut. Les inspecteurs municipaux ont débarqué ; je me rappelle le bruit de leurs bottes dans l'escalier, je ne l'oublierai jamais. Ils étaient deux. Ils savaient ce qu'ils allaient trouver, c'était évident qu'ils avaient été renseignés. Ils ont fait condamner les lieux. Risque d'incendie, danger pour le voisinage, rongeurs, infractions au Code du bâtiment ; les raisons ne manquaient pas. Comme si tous les immeubles de cette foutue ville ne l'enfreignaient pas, ce code. Ils l'ont mise dehors et ont fait transporter tout ça au dépotoir. Ensuite, ça a été très vite. Elle a commencé par perdre son indépendance, puis sa santé. Elle n'avait plus de raison de sortir se promener. On l'a mise dans un centre de soins. Elle avait toujours souffert de diabète et la sédentarité n'a fait qu'aggraver la situation. Elle est tombée dans une forme de dépression. Elle a été condamnée pour ne pas avoir vécu comme tout le monde.

— Qui peut bien l'avoir dénoncée ? Votre frère ?

— Sûrement pas. Il ne se souciait pas assez d'elle.

Je fis rapidement le lien.

— Votre père.

Marchuk opina.

— Lui, ou un de ses collègues de travail à qui il aurait demandé de prévenir les autorités.

— Qu’auriez-vous pu y faire ?

— Pas grand-chose. Rien, sans doute. J’étais juste un gamin, trop centré sur moi-même.

Je ne savais trop que penser. Cette histoire prenait l’eau. Le diagnostic éclair de TOC qu’avait posé mon cadet semblait désormais trop facile. Mû par la culpabilité, Marchuk avait érigé un temple à sa mère.

— L’avez-vous déjà photographiée ?

— Non, jamais. Je vous l’ai dit, je n’étais qu’un gamin. Je ne crois même pas que j’avais un appareil. Je ne me souviens pas. Parfois, j’aimerais avoir sa photo. Mais la mémoire n’est pas ce que la photographie représente pour moi.

Je refermai mon carnet. Une histoire ne blesse pas seulement celui qui la raconte ; elle épuise et démoralise quiconque l’écoute. J’allai jusqu’à la couverture grossière qui pendait au-dessus de la porte d’entrée. Une série de portraits en gros plan, pris de face, y était accrochée.

— Ce sont de vrais moines bouddhistes ?

— On dirait bien, non ?

— Où trouve-t-on des moines bouddhistes dans cette ville ?

— J’ai mes entrées. Je suis allé au Japon. J’ai préparé mon voyage ici.

J’observai attentivement. Les robes, le crâne rasé, tout l’accoutrement d’individus satisfaits : il s’agissait vraiment de moines bouddhistes. Où pouvait-on bien en trouver dans cette ville ? Il fallait être au courant pour ça. Tous souriaient benoîtement, vêtus à l’identique. Il aurait pu s’agir de la même personne, à la lumière des bougies il était difficile de distinguer leurs traits. Le mur de moines de Marchuk. Ou plus vraisemblablement son moine préféré, répliqué à l’infini. Cet endroit était dédié à la répétition.

Je pointai les photos du doigt.

— Vous voyez quoi chez eux ?

— Ils se laissent prendre en photo. Ils ne sont pas difficiles pour ça, ils se moquent de savoir s'ils seront à leur avantage ou pas. Ils sont au-delà de ça.

— Ce ne sont pas des souvenirs, dans ce cas ?

— Vous n'y voyez pas des portraits ?

— Oui, bien sûr. Mais qu'est-ce qui ferait d'une photo de votre mère un souvenir, alors que celles-ci sont de simples portraits ?

Poser une telle question était cruel, mais j'étais là pour ça. Les souvenirs sont chargés de douleur. *J'étais juste un gamin* – l'excuse était un peu légère pour le laisser s'en tirer à si bon compte. Les portraits, en revanche, sont exempts de douleur, il ne les réalisait qu'en spectateur.

— Avez-vous pu conserver une partie de ce qu'elle avait amassé ? demandai-je dans le silence que laissait son absence de réponse. Il reste toujours des choses oubliées après le passage des services concernés, hasardai-je.

— Vous croyez qu'il y a des choses là-dedans qui lui ont appartenu ? Que j'en ai hérité plutôt que de les faire moi-même ? Pensez-y une minute. J'étais un gamin à l'époque, je vous l'ai dit. Vous n'écoutez pas ou vous étiez trop occupé à rédiger vos notes ? Je vivais avec mon père. Il ne m'aurait pas laissé garder quoi que ce soit. Il l'a dénoncée ; c'était lui, j'en suis sûr. Ça résume pas mal la situation, non ? Les autorités ont tout fait disparaître.

Nous restâmes assis un moment en silence. Même le frère fantôme ne bougeait plus.

— Vous, vous êtes un véritable ami, me dit soudain Marchuk. Je n'ai pas autant parlé depuis des années. Et certainement pas de moi ni de ma

famille ; tous ces trucs honteux. Ce qui prouve bien qu'en tout ermite, aussi discipliné qu'il se prétende, sommeille un bavard qui ne demande qu'à sortir.

Il hésita un moment, attendant que je lui réponde sur le même ton. Je restai sans mots.

— Il faut que j'aille pisser un coup.

Il se mit à rire, se leva en tournant le dos et disparut dans les profondeurs de son antre. Je perdis sa trace derrière la forêt de boîtes empilées.

Sans sa présence dans la pièce, j'imaginai Marchuk mort. Ce qui est loin de souhaiter une telle chose, évidemment je ne le voulais pas, pour ne pas être le dernier à avoir eu un attachement envers lui. Position guère courageuse, j'en conviens. Mais je me le représentais en train de mourir ici, dans son labyrinthe, ignoré de tous. Je ne serais pas plus au courant que les autres, à moins qu'il ait eu l'initiative passive-agressive de me désigner comme plus proche parent, comme c'était arrivé à mon père.

Marchuk aurait pu me désigner moi, son *véritable ami*, pour ramasser les morceaux, j'avais déjà été témoin de ce genre de situation, sans heureusement y être impliqué à l'époque. Un collègue allemand, dont l'état mental se détériorait, avait refusé toute aide de la part de la femme qui était sa meilleure amie, mais avait laissé son nom sur la table de son appartement comme personne à prévenir après qu'il se fut pendu. J'avais un ami poète nommé Michel, qui n'était pas vraiment un ami comme en témoigne ce qui suit, dont personne ne s'était aperçu du décès avant qu'un employé de la compagnie d'électricité venu pour relever le compteur détecte une odeur qui filtrait sous la porte. Si les choses s'étaient passées différemment, Michel serait encore en train de se décomposer dans sa chambre. On a

remplacé les préposés aux compteurs par des appareils électroniques à pulsation dont certains croient qu'ils envoient des rayons mortels.

Voilà le sort le plus triste qui puisse exister, je crois. Mourir sans que personne ne le sache ou vienne réclamer le corps. Combien de temps faudrait-il pour que l'odeur d'un corps humain en décomposition parvienne, sur les trottoirs du boulevard Rosemont, aux gens pressés, préoccupés par l'état désespéré de leurs finances et de leurs familles ?

Marchuk revint dans la pièce en remontant sa braguette d'un geste distrait.

— Vous êtes encore là ? Vous ne trouvez plus la porte ?

Je montrai la couverture du doigt.

— Elle est juste là.

— Bonne chance pour sortir par là.

— Je sais aussi où se trouve l'autre porte. Mais je ne serais certainement pas parti sans vous souhaiter une bonne soirée.

— Vous et mon ex-femme, vous faites une belle paire. Vous êtes la politesse incarnée. Sauf que dans son cas, ça cachait un monstre.

— Votre ex était un monstre ?

— Vous dites ça sans savoir ce qui s'est passé ici. Mais je vous le dis, elle avait tous les vices qu'on associe aux hommes en général.

Il avait dû attendre cet instant, et le moment de s'épancher était venu.

— Elle était d'un tempérament violent et imprévisible, expliqua-t-il. Elle glissait des magazines pornos sous le matelas du lit où j'étais censé dormir. Elle les achetait dans des magasins spécialisés pour homme gais. C'était il y a longtemps, et se procurer ce genre d'article était toute une aventure, c'est du moins ce qu'elle m'a dit. Je lui ai demandé, un jour, ce que les commis au comptoir dans ces endroits pensaient en la voyant arriver et acheter ces trucs-là. Elle ne s'en était jamais préoccupée. C'était un être

dépourvu de toute réflexion. Elle ne pensait pas. En fait, elle n'avait pas d'orientation sexuelle. Pas d'appétit particulier pour la chose. Si le sexe pouvait lui permettre d'affirmer son pouvoir sur quelqu'un, alors elle s'y mettait ; que la personne soit un homme ou une femme n'avait aucune importance pour elle.

En se livrant à cette entreprise de destruction, Marchuk jetait des regards vifs autour de la pièce, clairement toujours effrayé par son ex, celle qui avait réduit en miettes chez lui toute prétention à la générosité, à la prière, et à l'art difficile, mais nécessaire, d'entretenir maison commune.

— Ce n'était peut-être pas une femme, spéculai-je. C'était peut-être un homme. Vous n'y avez jamais pensé ? Elle aurait été en avance sur son temps pour ce qui est du remodelage des genres dont on entend parler de nos jours.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il ait envisagé cette possibilité. La position qu'il occupait au centre de son propre labyrinthe ne faisait guère de lui un individu très au fait des nouvelles questions de genre.

— Je suis toujours curieux de savoir comment les gens se retrouvent dans ce genre de situations, lui dis-je. C'est clair qu'il y avait déjà le feu au lit quand vous vous y êtes couché.

— C'est à mettre sur le compte d'une fébrilité débridée. J'étais plein de velléités, de prétentions. Tout ça est derrière moi maintenant. J'étais incontrôlable, j'avais soif d'espoir et j'étais plein d'attentes. Tout ça m'a conduit vers elle et elle en a profité. C'est l'envie d'avoir ce que je ne pouvais pas sensément posséder qui m'a détruit. Maintenant, j'essaye de surmonter ça par mon travail.

— C'était un cas de rupture amoureuse comme tant d'autres. Mais vous êtes allé plus loin que la plupart des gens.

— Oui, si vous voulez. J'ai saisi l'occasion. J'ai changé ma vie.

— La sagesse du renoncement.

Je ne m'étais pas précipité pour consigner sa tirade contre sa femme. De telles choses n'avaient rien à faire dans une monographie d'artiste, et si elle était encore de ce monde, ce que je supposais puisque de toute évidence elle le tourmentait encore, je risquais une poursuite en diffamation. Et en supposant que je veuille courir ce risque, Rodrigue, s'il avait la moindre jugeote, se chargerait de les expurger.

Marchuk était debout près de la porte de la cuisine tandis que j'enfilais ma veste. Il était réticent à l'idée de me voir partir.

— Même quand j'étais gamin, j'avais des penchants artistiques ; on ne voyait pas ça chez les gens de mon milieu. Nous autres, nous étions des ouvriers d'usine, pas des artistes. J'ai commencé à sortir la nuit pour lui échapper. Je lui dois au moins ça. Écrivez-le, reconnaissons son mérite. Sa nature malveillante a fait de moi le photographe que je suis devenu. C'était une motivation négative extrêmement forte. Comme j'étais souvent dehors à la noirceur, j'utilisais un flash, et il arrivait que l'éclat lumineux oblitère une partie du visage de ceux que je photographiais. Je me suis arrangé pour en tirer parti. Tout était dans les distorsions. J'ai compris les effets qu'un flash peut avoir sur les traits de quelqu'un si on s'en sert correctement, comme je l'ai fait.

— Nous parlerons technique la prochaine fois.

Je saisis la poignée de porte. J'étais épuisé.

— Je n'ai aucune technique, me répondit-il.

LE GARDIEN DE MON FRÈRE

Une fois dehors, soulagé, je laissai de côté mon abattement et fis le tour jusqu'à l'arrière de l'immeuble. La cour était ceinte d'une clôture tordue, semblable à celle de l'avant. Je la passai jusqu'à une porte qui donnait sur la cage d'escalier qui conduisait à l'étage supérieur. Ce n'était pas fermé à clé, tout comme l'entrée de la cuisine du photographe.

J'aurais pu décider de me faire discret et de ne monter qu'en plein jour, quand Marchuk serait sorti ou quand le bruit de la rue aurait couvert le mien, s'il était chez lui. Mais je ne m'embarrassai pas de ces considérations et suivis l'inspiration du moment. Rien ne m'interdisait d'aller parler à son frère ennemi. Je ne faisais que suivre ses conseils. Cesser de chercher l'approbation, attaquer de front, et ne pas hésiter à monter au créneau s'il le fallait. En tant que journaliste, je l'avais déjà fait. Je me demandais tout à coup si je n'étais pas en train de perdre la main.

L'escalier était dans le noir complet. S'il y avait un interrupteur, je ne le trouvais pas. Celui qui résidait là-haut n'avait pas plus de notion d'hospitalité que l'occupant du rez-de-chaussée. À la lumière de mon téléphone, je repérai le cordon qui pendait d'une ampoule nue en haut des marches. Je tendis la main et le tirai, émerveillé par le miracle de l'électricité. Je frappai à la porte.

L'individu ouvrit. C'était une version plus âgée, mais mieux conservée, de son frère artiste. À contre-jour, on distinguait mal son visage ; c'était un colosse et il se tenait droit. Sur sa tête, pas de casquette de baseball, mais une couronne de cheveux en bataille. Une odeur de viande grillée s'échappait de l'appartement.

— Vous passez aux deux étages ce soir ? Vous faites d'une pierre deux coups, en quelque sorte ? C'est à mon tour, je suppose.

— Oui, vous avez bien deviné. On ne peut rien vous cacher. Je suis le visiteur d'en bas, me présentai-je.

— Je m'appelle Roman.

— C'est vous qui me marchez sur la tête.

— J'essaye juste d'envoyer un message, et pas à vous. Ça sert pas à grand-chose, de toute façon. Entrez. J'avoue que je suis curieux.

Roman avait hérité d'un mobilier identique à celui de son frère. Une lourde table et des chaises au dossier sculpté, une vitrine qui laissait voir des plats et des assiettes commémoratives. Pas de statuettes de bouddhas posées sur des boîtes, mais des icônes ornaient les murs. Spirituellement, il se rapprochait plus de leurs racines ukrainiennes. Dans la cuisine, sur une plus petite table, était posé un demi-chou, sur sa partie tranchée.

— J'ai cru comprendre que vous n'étiez pas en très bons termes tous les deux. Voulez-vous m'en dire plus à ce sujet ?

— Tout dépend de ce que vous voulez savoir. Vous êtes qui, d'abord ? À cette heure-ci, ça m'étonnerait que ce soit la Ville qui vous envoie.

— J'écris une monographie consacrée à votre frère.

Il me fixa d'un regard vide.

— C'est un petit livre qui sera publié pour accompagner une exposition de ses photos, l'hiver prochain si tout va bien.

— Sans blague ? Vous voulez dire qu'on l'a découvert, ou redécouvert plutôt ? Voilà une bonne nouvelle !

— Content de vous l'entendre dire. D'après lui...

— Bonne nouvelle, parce que ça va peut-être enfin lui permettre de payer ses taxes foncières. Alléluia !

Il leva les bras en jubilant, mais l'ironie de son geste ne m'échappa pas. Il allait et venait dans la pièce d'un pas lourd, à l'opposé de la démarche délicate de son frère.

— Il a les autorités municipales au cul et moi avec, parce qu'on a le même nom de famille et qu'ils essayent d'arriver à lui en passant par moi. Et je ne dis rien sur sa façon d'entretenir la moitié de la maison qui lui appartient. Il va finir par foutre le feu à la baraque avec ses chandelles. Sans compter que les souris, ici, s'en donnent à cœur joie. Les rats aussi, sûrement. Peut-être pas, après tout ; il n'y a probablement pas assez à bouffer dans la bâtisse. Si vous voulez mon avis, ça ressemble à une forme de vengeance de sa part.

— Il m'a plutôt l'air de quelqu'un de démuné.

— Pensez-vous !

Il brandit un doigt accusateur.

— Tous ces gens qui font pitié sont passés maîtres dans l'art de la manipulation, croyez-moi. Mais il peut n'en faire qu'à sa tête, parce que c'est un artiste. Ou du moins, il l'était, autrefois. C'est des conneries tout ça ! Vous pourrez toujours m'éclairer, si vous écrivez quelque chose sur lui. D'où ça sort, d'abord ?

— Que les artistes sont libres de faire ce qu'ils veulent ? Bonne question. Je n'ai pas cette liberté. Ça a sans doute à voir avec l'inspiration. Ce sont un peu des êtres sacrés.

Roman se mit à rire en désignant une icône sur le mur.

— Vous en voulez du sacré ? Eh bien, ça, c'est sacré. Et ça n'essaye pas de se trouver des excuses ou d'exiger une reconnaissance particulière.

Il se retourna en marmonnant et se dirigea vers la cuisine.

— Dans ma prochaine vie, c'est décidé, je me réincarne en artiste.

Il marqua un temps d'arrêt et me regarda de nouveau.

— Vous y croyez, vous, à ces histoires de réincarnation ?

— Non.

— Eh bien votre ami, en bas, il y croit. Il croit à tout et n'importe quoi.

D'un placard, il sortit une petite bouteille dépourvue d'étiquette. Il posa deux verres carrés sur la table, à côté du chou. Il m'en tendit un.

— Recette maison de la famille Marchaniuk. Je la tiens de mon oncle Ed. Il la faisait avec du sucre pur. Ça aussi, c'est sacré.

— Alors vous buvez, contrairement à votre frère. Il m'a dit qu'il avait assez bu pour deux vies entières.

— C'est n'importe quoi, encore une fois. Il a la chienne de l'effet que ça pourrait lui faire, même s'il n'en prend qu'une goutte. Il faut tout le temps qu'il reste maître de la situation. C'est ça la base de sa nouvelle religion. La peur de perdre le contrôle.

Il se déplaça jusqu'à une icône et l'embrassa.

— Christ Pantocrator, dit-il en me jetant un regard acéré. Vous ne connaissez pas ça, je suppose.

— Non, effectivement.

— Regardez-nous un peu, moi et mon frère, quel gâchis ! Deux vieux garçons qui vivent pour rien dans une maison qu'on leur a donnée. Mais ce n'est pas vraiment un cadeau ; ça ne nous dispense pas de payer nos impôts. Comme disait l'autre, la mort et les impôts... Sauf qu'il est encore vivant, alors il reste les impôts. Mais ça, très peu pour lui.

Nous bûmes à nos santés respectives. Pour un alcool maison, le liquide était incroyablement velouté. Je le félicitai pour son savoir-faire.

— Je ne paie pas de droit d'accise là-dessus, mais personne n'est au courant. Vous savez, ce que fait mon frère me serait bien égal si j'étais en dehors de tout ça. D'accord, il faut respecter le principe : quand on reçoit quelque chose de sa famille, on en prend soin. Personnellement, j'y adhère, mais pas lui. Je veux simplement ne pas être mêlé à la première idée démente qui lui traverse l'esprit.

— Il m'a dit que vous aviez vécu chacun avec l'un de vos parents. Vous ici, en haut, avec votre mère.

Roman détourna le regard, puis revint me fixer droit dans les yeux.

— Nous étions gamins. Et puis on nous disait que ce n'était pas de nos affaires. *Allez là où je vous envoie* ; la chanson vous dit quelque chose ? Ce n'est pas de mon Église, mais je la connais quand même. Pensez-vous que je savais comment prendre soin de ma mère ? J'étais trop occupé à jouer les adolescents.

Il leva son verre.

— À maman, qui est là-haut. Qui ne veille pas sur nous, comme nous n'avons pas veillé sur elle.

— Désolé d'avoir remis ça sur le tapis.

— C'est votre job, non ? Je veux dire, si j'ai bien compris ce que vous faites ici. Vous êtes là pour remuer la merde.

Nous restâmes assis un moment, dans un silence seulement interrompu par le bruit d'une autre rasade de la cuvée Marchaniuk versée dans nos verres. Les assiettes propres sur l'égouttoir à vaisselle, les torchons suspendus sur la poignée de la porte du réfrigérateur, l'unique napperon sur la table où nous étions ; tout était en ordre. C'était un soulagement. Là, je respirais, même si l'ambiance n'était pas plus riante qu'à l'étage inférieur.

Je levai mon verre.

— Fameux, cet alcool. Il ne demande qu'à être bu.

— Oui. Mais ça suffit comme ça. Je suppose que vous conduisez.

— C'est très prévenant de votre part.

— Je n'ai pas envie que vous preniez trop vos aises. Je suis un peu comme mon frère là-dessus.

— Oui, d'un côté il ne veut pas que je sois à l'aise, et de l'autre ça le chagrine de me voir partir.

— Vous finirez par comprendre, vous êtes un grand garçon.

— Ne vous faites pas trop d'illusions à propos de l'exposition, le prévins-je. Même s'il arrive à en retirer un peu d'argent, et il n'y a rien de moins sûr, ça ne l'aidera pas à payer des factures auxquelles il ne croit pas.

— Il n'y croit pas ? s'exclama Roman, incrédule, dans un petit rire. C'est une vraie tête de mule. *Je suis au-dessus de tout ça* : voilà ce qu'il essaye de dire.

Je me levai.

— Merci de votre hospitalité. Et merci à votre oncle Ed pour sa recette magique.

— Oui, mais gardez ça pour vous.

Je conduisais avec prudence sur le chemin du retour, avec la solitude de la famille Marchuk qui s'abattit sur moi. Son aspect tragi-comique céda la place au triste tableau d'existences gâchées – c'est ce que Roman, sans support spirituel monté de toutes pièces, avait ouvertement exprimé. Tel était le labyrinthe Marchuk, construit sur l'isolement et l'auto-négligence, et la ville me semblait soudain faite de la même étoffe : les bâtiments commerciaux d'à peine quelques étages sur le boulevard Rosemont, les appartements au-dessus des magasins qui survivaient tout juste – il y avait une réplique des deux frères dans chacun d'entre eux. Même arrivé au bas

de la pente du viaduc qui menait au quartier plus coquet que j'habitais, là où on trouvait des véhicules de plus haut standing, des lumières décoratives devant les entrées, des plaques d'adresse stylisées et autres bibelots de ce genre, cette sensation ne me quitta pas. Et l'argent n'avait rien à y voir. Tout n'était que négligence et subsistance ; personne n'attendait l'arrivée de quiconque.

Je n'avais eu qu'à contourner l'entrée de chez Marchuk et emprunter la porte latérale pour faire aussitôt partie de son univers. Sa voix résonnait en moi, de sa logique implacable. « Tu as toujours été là », disait-elle.

OceanofPDF.com

LA FAMILLE RECOMPOSÉE

Cela m'apparut quelques jours après avoir rendu visite au frère de Marchuk, alors que j'étais debout dans la petite aire ouverte qui sépare la chambre de Laure et la mienne. J'ai réalisé qui était Elaine, je veux dire qui elle était vraiment, au-delà d'une possible tante par alliance. C'était l'enfant que nous n'avions pas eu. Pas l'enfant que nous n'avions *jamais eu*, puisqu'entre nous la question ne se posait pas. À présent, elle et moi étions parents d'un enfant qui nous précédait d'une génération, et qui était apparu sans crier gare et sans qu'on l'eût convié, mais avec sa raison d'être, que j'aurais bien aimé connaître. L'enfant que j'avais fait avec Laure était une femme morte depuis longtemps. C'était une façon pour le moins originale de recomposer une famille.

Plus tôt ce soir-là, j'étais sorti faire une course et l'émission de jazz que j'écoutais en conduisant diffusait la version de *I Loves You Porgy* interprétée par Nina Simone. C'était une de ces chansons que bien des gens, y compris moi-même, pensaient à tort bien connaître. De retour à la maison, je m'étais documenté rapidement sur internet à propos de cette œuvre, me livrant au genre de recherche qu'on a vite fait d'appeler *savoir*, de nos jours. Elle était tirée de *Porgy and Bess*, un opéra écrit par deux Juifs de Brooklyn dans lequel il était question de déterminisme social, de femmes considérées

comme de simples biens, de stéréotypes raciaux et d'autres choses encore, y compris le divertissement de masse.

C'est là, debout dans le couloir, avec l'image d'Elaine à l'esprit, que les paroles de *Porgy and Bess* surgirent devant moi, clinquantes, comme tout droit sorties du bouge que j'imaginais comme décor à la pièce. *Don't let him handle me with his hot hands*. Ne le laisse pas me toucher de ses mains brûlantes. Celles d'Elaine étaient les mains froides de la mort sur le beau vêtement de Laure. Laure récupérerait-elle jamais sa robe ? Serait-elle un jour de nouveau la sienne, et lui siérait-elle encore, ou perdrais-je un autre détail de ma vie que j'avais autrefois chéri ?

Mes sentiments envers Elaine changeaient ; à l'instar de ma compagne, cette femme avait besoin qu'on prenne soin d'elle. Je lui en voulais de s'accrocher à la robe de Laure, alors qu'elle ne pouvait d'aucune manière avoir l'usage de ce vêtement de laine aux innombrables charmes. Mais peut-être que je me trompais. Il était peut-être fait pour elle.

Comme pour l'enfant que jusqu'ici nous n'avions pas, Laure et moi jouissions chacun un rôle dans l'apparition d'Elaine. Les premiers temps, j'éprouvais angoisse et panique à cause d'elle. Elle s'était introduite chez moi pour me faire payer une faute que j'aurais commise. Elle revêtait la robe de chambre de ma compagne et s'allongeait près de moi, comme j'aurais souhaité que Laure le fît. Mais ce qui avait ressemblé à une effrayante mascarade ne l'était plus, à présent. Elaine faisait autant partie de Laure qu'elle faisait partie de moi. Elle parlait au nom de nos besoins communs ; j'ignorais seulement en quoi ils consistaient. Je ne l'avais rencontrée qu'une fois et je n'étais qu'un gamin à l'époque – j'avais la même excuse que Marchuk –, mais cette rencontre avait été suffisante pour que, même à cet âge, je saisisse la cruauté sur laquelle reposait son mariage. J'avais compris que le frère de mon père l'avait probablement convaincue

qu'elle n'avait aucunement le droit de prononcer le mot *besoins* quand il s'agissait d'elle-même. Elaine essayait peut-être, elle aussi, de changer sa vie. Il n'est jamais trop tard.

Croire ou non à sa présence, à la façon dont certains soutiennent qu'ils croient ou non aux fantômes, ne s'appliquait pas dans son cas. Elaine n'avait rien d'un revenant. Dans les histoires de fantômes, les morts reviennent accuser, accabler de reproches ceux qui leur ont fait du tort. À l'instar du mariage, la hantise est une convention. Elle nécessite un acte répréhensible, quelqu'un qui l'a commis, et une personne qui en a été victime – et toutes deux doivent accepter de faire partie de l'équation. Je ne m'imaginais pas Elaine aussi conventionnelle. Si elle était venue d'aussi loin pour s'asseoir parmi nous drapée de la sorte, travestie dans le vêtement de ma compagne, ce n'était pas pour exprimer un grief ordinaire.

Plus tard, au milieu de la nuit, depuis mon lit, j'entendis Laure se déplacer. Il arrivait parfois que des crampes musculaires la réveillent ; elle faisait alors quelques pas dans la chambre pour les faire passer. Le vin rouge en était responsable, croyait-elle ; c'était la faute des tanins. J'avais observé sa consommation, et qu'il soit rouge ou blanc n'avait aucune incidence sur le résultat, mais je gardais pour moi les conclusions de cette analyse. « Ce sont des bananes qu'il te faut, lui disais-je, elles sont pleines de potassium, de magnésium, et de Dieu sait quoi d'autre qui pourrait te soulager. » Ce truc me venait du gym, les peaux de ce fruit remplissaient la poubelle devant l'édifice, mais ça n'était peut-être rien d'autre qu'un remède de grand-mère.

Laure quitta sa chambre pour marcher dans le couloir plongé dans la pénombre, devant la mienne. Ça ne lui ressemblait pas – elle se contentait normalement d'arpenter la sienne, comme si sa douleur avait quelque chose de honteux qu'il fallait cacher. « Maudite crampe », l'entendis-je

réprimander son corps. Ça non plus, ce n'était pas elle. Elle ne jurait jamais ; pour elle, c'était une faiblesse toute masculine, le résultat d'une expression de soi primitive.

Alors m'apparut la seule explication logique derrière cette agitation : c'était Elaine, et non Laure, qui allait et venait dans l'espace qui séparait nos chambres respectives. Le bruit des pas mal assurés derrière la porte, le frottement de la robe, trop longue pour elle, sur le bois du plancher trahissait la démarche de quelqu'un qui avait perdu toute fluidité de mouvement, et avait toujours été étranger à son propre corps. Je ressentais l'effort que déployait cette personne pour traîner son corps, à quel point elle devait être un poids pour elle-même. Elle voulait lâcher prise mais en était incapable. Quelle épreuve pénible ça devait être d'essayer de se débarrasser de soi ! Ma mère, avec sa façon bien à elle de s'exprimer, aurait pu prononcer ce genre de phrase. C'étaient les femmes de cette génération qui m'avaient élevé.

L'usage des mots grossiers prenait aussi tout son sens. Pendant des années, elle avait vécu dans un mariage sinistre auprès d'un homme qui jurait de manière compulsive, sans même s'en rendre compte. Elle avait dû entendre plus que son lot d'insultes, la plupart lui étant destinées. Elle rejetait la faute sur son corps, mais s'adressait en même temps à Laure et à moi, nous attirant dans sa douleur. Je me contentai d'écouter, en essayant de ne pas paniquer. J'inspirai, puis expirai, profondément, à la recherche du calme en moi. « Parle-moi », implorai-je, sans savoir vraiment laquelle des deux femmes je suppliais.

Puis le silence revint dans le couloir. « Elaine, mon enfant, murmurai-je en cherchant à la réconforter, si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver. Je ne suis jamais bien loin. »

Quelqu'un de pleinement fonctionnel ne dirait jamais une chose pareille.

C'était désormais peine perdue pour le sommeil et j'allumai la lumière. « Je ne dors jamais, mais ça n'a rien à voir avec de l'insomnie, c'est plutôt de la vigilance », m'avait affirmé Marchuk. J'avais trouvé cette déclaration pompeuse, reflétant la prétention d'un individu qui se considérait comme détenteur d'un esprit supérieur. Je pris le livre posé sur la table de chevet : *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, de Luis Sepúlveda. Le sujet du roman était la fuite. L'auteur avait créé le personnage d'un vieil homme vivant dans des conditions difficiles dans la jungle amazonienne. Il devient obsédé par les romans d'amour, et finit par complètement s'y absorber et croire aux intrigues qui s'y déroulent. « Il n'est jamais trop tard pour éprouver l'illusion de l'amour », semblaient-elles lui dire. Telle était peut-être la raison pour laquelle Elaine avait mis la robe de Laure. Pour se rendre plus belle, plus digne d'être aimée.

Quand nous avons commencé à vivre ensemble Laure et moi, il y a de ça quelques années, j'avais pris le fait qu'elle laisse sa porte entrouverte pour une invitation, ou du moins pour une possibilité. Je succombais alors parfois au vif désir d'entendre le souffle de ma compagne. Certes, quand mes fils étaient encore tout petits, comme la plupart des parents, il m'arrivait de me faufiler dans leur chambre pour m'assurer qu'ils respiraient encore. Que je ne les avais pas perdus. Mais cela correspondait à un besoin différent ; celui de protéger, de nourrir, et de veiller sur eux. Ce n'était pas la même chose que d'écouter la singulière berceuse d'une femme endormie.

Une nuit, je suis entré dans la pièce en franchissant l'ouverture que j'imaginais destinée à me laisser passer. Ça ne s'est pas du tout passé comme je l'avais imaginé. J'ai fait un pas, puis un second. J'ai accueilli la

chaleur de la chambre, riche d'une odeur qui n'existait nulle part ailleurs. L'instant suivant, Laure était redressée sur le lit et me dévisageait. Je m'immobilisai. Elle avait le souffle court et entrecoupé, elle sortait d'un rêve dans lequel elle ne devait son salut qu'à la fuite. Après quelques secondes de ce face-à-face dans la pénombre, elle se laissa retomber en ramenant les couvertures à elle. J'étais terrifié. Elle ne s'était même pas aperçue de ma présence. Tout le long de ma visite, elle avait dormi comme un enfant lors d'un orage d'été. Après cet épisode, j'ai cessé de prendre la porte entrouverte de Laure pour une invitation.

OceanofPDF.com

SYLVIA

Le soir où, à la maison, mes enfants ont vaillamment fait irruption dans le passé de leur père en voulant tout savoir sur la première fois où j'étais tombé amoureux, je n'ai pas hésité une seconde. « Sylvia », leur ai-je dit. Qu'était-il arrivé à leurs filtres naturels pour qu'ils me demandent une chose pareille, et pourquoi avais-je répondu de manière si catégorique ? Nous n'avions pas bu, du moins pas assez pour évacuer toute inhibition, mais je sentais qu'ils s'étaient mutuellement mis au défi d'oser poser la question – sans toutefois pousser l'audace jusqu'à ne pas jeter un coup d'œil par-dessus leur épaule pour s'assurer que leurs épouses ne tendaient pas l'oreille, même si, pour moi, le sujet n'avait rien de scandaleux.

Je leur ai raconté mon histoire avec Sylvia.

L'un des premiers boulots que j'avais décrochés, pour lequel j'avais un certain talent, consistait à repeindre les murs de Freedom Books. C'est l'Action professionnelle juive, une sorte d'association de bienfaisance qui aidait les gens à trouver un travail qui leur correspondait, qui m'avait envoyé là. Ils avaient un service qui s'occupait spécialement de la jeunesse. La librairie était sur leur liste d'employeurs potentiels, malgré sa marque de commerce, qui était le livre cochon.

— Le livre cochon ? répétèrent mes garçons, presque à l'unisson. Tu veux dire de la porno ?

— On trouvait la porno dans les livres ? s'émerveilla Daniel.

— Dans les livres et les magazines. L'Action professionnelle n'était pas prude. Ils avaient envoyé un jeune de dix-sept ans repeindre une boutique qui vendait de la porno dans un quartier mal famé. À l'époque, toute ville qui se respectait en avait au moins un. On en avait trois à Chicago. Freedom Books se trouvait dans celui situé au sud de State Street.

— On n'a pas de quartier malfamé ici, non ? se demanda Matt.

— On n'est pas une ville américaine qui se respecte, lui rappela Daniel.

— Il y avait là tous les endroits habituels. Prêteurs sur gages, tavernes borgnes, églises de la dernière chance qui pardonnaient tout à tout le monde, hôtels avec des chambres dont les cloisons ne montaient pas jusqu'au plafond. Et il y avait Freedom Books. Sylvia en avait hérité de son père, qui se trouvait être l'un des amis de jeunesse du mien.

— Une femme, propriétaire d'une librairie cochonne ?

Je souris. Matt ne perdait pas de temps pour adopter mon vocabulaire désuet.

— Il n'y avait pas que des livres de fesse. Elle avait mis au point une astuce. Après avoir poussé la porte, ce que je n'étais pas censé faire faute d'avoir dix-huit ans, il fallait passer devant la sélection de littérature révolutionnaire que Sylvia proposait : Frantz Fanon, Marx et Engels, *La gare de Finlande* d'Edmund Wilson, et son préféré, Saul Alinsky, un talent local, l'agitateur du quartier de Back of the Yards. Pour ce dernier, un mouvement devait revoir ses tactiques aussi souvent que possible, sinon ses membres s'ennuyaient. Mais la tactique à laquelle lui s'était toujours tenu, c'était la bagarre.

— Tu as le regard distant, tout à coup, lança Daniel pour me ramener sur terre.

— Je vais essayer de rester concentré, promis-je.

« L’agencement qu’avait imaginé Sylvia dans sa librairie était ingénieux. On trouvait les rayons “politique” et “pornographie”, puis il y avait un troisième rayon en *p*, la poésie. Tout homme à la recherche de livres cochons – et il n’y avait que les hommes qui en lisaient à l’époque, pour autant que *lire* s’appliquait à ce qu’ils en faisaient – devait braver Marx et Fanon avant d’arriver jusqu’au mur du fond où ils étaient exposés. Et il n’y avait pas que ces deux auteurs venus d’ailleurs ; les romanciers américains qui avaient des comptes à régler avec le système étaient là aussi. John Dos Passos, avant qu’il vire à droite, Theodore Dreiser, Upton Sinclair, Sinclair Lewis et son prix Nobel, Jane Addams – la sainte de Hull House, le centre de services sociaux qui se trouvait non loin de la librairie. Il y avait Hemingway aussi, mais seulement dans sa période espagnole. Tandis que j’étais la peinture laquée qui me donnait un mal de tête carabiné, j’observais les hommes en quête de ce que Sylvia appelait avec élégance un “livre de cul” feuilleter *Être radical*. Neuf fois sur dix, ils grimaçaient et le reposaient sur la table. “Mais il y en a toujours un qui le garde”, disait Sylvia, triomphale. Elle était peut-être dans le vrai, même si durant tout le temps que j’ai passé là-bas, je n’ai jamais vu personne sortir de la librairie avec un magazine porno et le livre d’Alinsky dans le même sac de papier. Difficile d’arriver à se masturber en lisant comment apprendre à la communauté à se défendre contre des propriétaires escrocs nantis de la bénédiction municipale.

« À la fin de la journée, Sylvia me payait en liquide. Je me rendais compte que j’allais bientôt avoir un tas d’argent considérable. J’allais partir en auto-stop en France, et vivre dans une mansarde à Paris. Je touchais trois dollars de l’heure, avec une pause pour le lunch, payée elle aussi. Sylvia n’était pas du genre à prôner le socialisme et exploiter la main-d’œuvre. Parfois, en plus des billets qu’elle comptait un par un en me les remettant,

elle me donnait des livres qui n'avaient pas trouvé et ne trouveraient sans doute jamais preneur, un de ceux de la troisième catégorie de *p*. La première fois, je me suis retrouvé avec Robert Duncan, William Carlos Williams, Gary Snyder et Denise Levertov. J'ai pris les livres et l'ai remerciée. Ils étaient très minces et ne pesaient presque rien entre mes mains.

« “Tu écris de la poésie, non?” Elle avait dit ça comme si tout le monde le faisait, ou du moins tout jeune homme de mon âge un peu sérieux. “C’est mon genre, oui”, lui ai-je répondu. “Quoi, la poésie ou l’écriture?” “Il me manque un sujet, c’est ça mon problème.”

« Elle m’a souri. “La plupart des gens ne s’arrêtent pas à ça. Tu me diras ce que tu penses de ceux-là un de ces jours. C’est le prix à payer quand quelqu’un te donne un livre.” »

— Elle te mettait à l’épreuve, remarqua Daniel.

— Elle voulait que tu écrives un poème sur elle, spécula Matt.

— Inutile de vous dire que j’ignorais tout de la poésie. Ma première pensée a été de ne pas salir les livres, et la deuxième de ne dire à personne que c’était elle qui me les avait donnés.

— Ça faisait partie du marché, dit Matt. Un marché tacite. Ne dis rien, quoi qu’il arrive. C’était un secret qu’elle partageait avec toi.

— Vous êtes perspicaces, les gars ! Vous auriez dû être là à l’époque.

— Tu n’aurais pas su nous écouter, répondit Matt tristement.

Il avait raison.

— En rentrant à la maison en métro, j’ai lu autant que je pouvais. Tous étaient de bons poètes, pour autant que j’étais capable d’en juger, puisque leur œuvre était dans des livres avec leur nom en couverture. Mais Robert Duncan m’échappait, et le zen de Gary Snyder ressemblait un peu trop à de l’idéologie. C’est le Dr Williams – on pouvait être à la fois médecin et poète, ce qui était nouveau pour moi – que je préférais. Il était le plus facile

à comprendre, et Levertov aussi était un peu comme ça. Ce que j'appréciais chez elle, c'était son ton émouvant et sa retenue, aux antipodes de tout ce que j'avais connu des émotions jusqu'alors.

« J'ai évité la question de Sylvia concernant l'écriture de poèmes. Je ne voulais pas la décevoir. On ne dit pas non quand une femme demande si on écrit de la poésie, pas si on a la moindre once de sagesse.

— Tu as fait ce qu'il fallait, me félicita Matt, presque quarante ans plus tard.

— Tu as fait le premier pas, consciemment ou pas. Mais quelque part, tu devais bien savoir ce que tu faisais, conclut Daniel.

— C'est possible. Mais un peu après, il y a eu une deuxième livraison. Ça a été une vraie surprise. Elle m'a donné un magazine défraîchi qu'elle a pris dans la section porno. Elle me l'a mis entre les mains. Je ne savais pas trop comment prendre ça. Je veux dire, elle me l'a littéralement mis entre les mains. Je me souviens de ce qu'elle m'a dit : « Je sais que c'est gênant, alors plie-le en deux. Et tu n'as pas l'âge, ne l'oublie pas, alors arrange-toi pour ne pas te faire prendre. Et si ça t'arrive, merci de ne pas me dénoncer. » Je lui ai promis, et elle a ajouté : « Et à propos, pas besoin de me donner ton avis sur le magazine. Pas comme avec la poésie. »

— Elle te fournissait un sujet de conversation, dit Matt.

— Mais pourquoi au juste ?

Mes deux garçons restèrent muets, l'air de dire que je ne pouvais pas ne pas savoir.

— Ça va, je comprends bien maintenant, mais à l'époque je ne voyais rien.

— Ah, tu devais bien t'en douter.

J'étais la page vierge sur laquelle chacun de mes enfants pouvait écrire ce qu'il voulait, et j'acceptais ce rôle de bonne grâce.

— Donc, tu étais un jeune innocent et elle t’a tout appris.

— Les gars, s’il vous plaît, oublions les clichés.

— Désolé, lâchèrent-ils en chœur.

Je regardai en direction du séjour. Pourquoi étais-je réticent à ce que les femmes entendent ce que nous disions ? Cette histoire n’avait rien de honteux, bien au contraire. C’était une histoire d’amour.

— Elle m’a dit quelque chose qui m’a bien servi. Un conseil rare qui est encore valable aujourd’hui. C’était complètement révolutionnaire à l’époque, et ça l’est peut-être toujours, je ne sais pas, vous me direz. Elle m’a dit : « Quoi que tu veuilles, je le veux aussi. Embrasse-moi de la façon dont tu voudrais qu’on t’embrasse. Hommes et femmes ne sont pas si différents ; nous voulons tous les deux la même chose. Et quoi que tu fasses, regarde-moi dans les yeux. »

— Si seulement on m’avait donné ce genre de conseil à – quel âge tu as dit que tu avais à ce moment-là ?

— Dix-sept ans.

— J’espère que tu as remercié l’Action professionnelle de t’avoir envoyé là, me dit Daniel.

— Au risque d’avoir l’air grivois, commença Matt, vous étiez tous les deux dans une librairie. Alors où... ?

— Elle avait un appartement à l’étage.

— On saura tout, décidément.

— C’est lui qui a posé la question.

— Revenons au romantique de la chose, d’accord ? suggéra Daniel, qui, bien que direct, avait heureusement ses limites. Elle était jolie ?

— Elle portait la même chose tous les jours. Des jeans, une chemise de travail bleue de chez Sears, avec parfois un cardigan par-dessus.

— Toute une garde-robe !

— C'était Vénus incarnée, assurai-je à mes garçons. Elle relevait ses cheveux, mais ils retombaient toujours sur ses épaules en longues mèches noires et blanches. C'est grâce à Sylvia si j'ai voulu faire le bien. En fait, non ; si j'ai voulu être quelqu'un de bien envers une femme. Une vocation avait vu le jour. Ça peut sembler étrange, mais je ne saurais pas le dire autrement.

— Ça n'a rien de bizarre pour nous. Si tu y penses bien, me dit Matt.

— En as-tu jamais parlé à Teri, ou à Laure ?

— Non. Le mauvais goût, rappelle-toi. Sylvia est mon jardin secret.

— Ça ne t'a pas empêché de partager ça avec nous.

— Un jardin n'est bénéfique que s'il finit par être partagé avec d'autres. Même si les autres en question n'ont rien de conventionnel. Comme vous, les gars.

Et juste au bon moment, comme s'ils avaient pressenti que j'étais arrivé au bout de mon histoire, femmes et enfant arrivèrent dans la cuisine. Enfants, en comptant celui à naître. L'esprit de Sylvia planait dans le coin de la pièce, là où les murs rejoignent le plafond. Elle était heureuse d'avoir été ainsi rappelée dans ce monde, et dans cette maison. Et j'étais heureux qu'elle soit là.

Ma demeure était un lieu très animé. J'avais cette chance.

Quand la visite eut pris congé, je fis la vaisselle à la main, ignorant la machine. Ce n'était pas une corvée, mais une forme de méditation qui me rappela que j'avais quelque chose à montrer à Laure. Une fois la dernière cuillère rincée, je sortis le portrait de moi qu'avait fait Marchuk du portfolio où je rangeais tout ce qui le concernait. J'allai jusqu'au fauteuil de ma compagne et lui mis le cliché entre les mains. Elle entrevit tout le scénario en un clin d'œil. Laure est une femme à l'œil aguerri pour discerner la

façon dont on occupe l'espace, la manière de vouloir ou non être quelque part ou en compagnie de quelqu'un. J'ai appris à prêter attention à ce qu'elle voit. Elle accorda quelques secondes d'attention à la photo, puis elle la retourna pour voir si elle était signée.

— On ne croirait jamais que c'est un ami à toi qui a pris cette photo. On dirait que tu t'apprêtes à lui sauter à la gorge.

— Il m'a pourtant dit que j'étais son meilleur ami.

— Une chose est sûre, c'est qu'il va vite en besogne. Il est plus rapide que moi, en tout cas. Tu le connais depuis combien de temps ?

— Ça fait deux soirs que je lui rends visite. Et je n'ai même pas couché là.

Elle se mit à rire et me rendit le portrait. La photo montrait l'instant décisif dont parlait Cartier-Bresson – le moment exact où j'étais le moins à mon avantage. Marchuk avait su capturer à la perfection le côté droit avachi de ma bouche, cette gueule affaissée que je connaissais si bien.

— Je ne m'étais jamais aperçu que c'était si prononcé, dis-je à Laure.

Était-ce ça qu'elle voyait quand elle me regardait, et dans ce cas, pourquoi était-elle encore avec moi ? Elle remarqua que ma coquetterie en avait pris un coup.

— Heureusement, quand ton visage bouge, ça n'est vraiment pas si mal. Ne t'en fais pas, mon mari.

Chaque fois qu'elle pensait que j'avais besoin d'être rassuré, c'est ainsi qu'elle m'appelait : *mon mari*. Cette provocation la rendait chère à mes yeux. C'était une forme de jeu, un surnom affectueux dont elle m'affublait même si j'étais l'exact opposé d'un *mari*. Les trois syllabes de « compagnon » se prononcent autrement.

— Merci ; tu me rassures à propos de cette photo, lui dis-je en y jetant un dernier coup d'œil. Ce type commence à prendre beaucoup de place.

— Commence ? Il t’a envahi depuis le début. Ton orphelin sème le trouble.

— C’est moi, l’orphelin.

Je retournai à la cuisine et rangeai la photo. Je n’avais aucune intention de la regarder de nouveau. Debout devant le comptoir, je feuilletai mes notes. Je tombai sur le croquis d’un dédale que j’avais esquissé sur l’une des pages. Il ressemblait davantage à un gribouillage enfantin qu’à un artifice complexe destiné à confondre et emprisonner un monstre. La figure centrale de ma monographie se trouvait là, et je n’avais pas eu à la chercher bien loin : le labyrinthe de carton. C’était celle d’un homme isolé des autres par sa propre construction, et qui ne sait pas comment s’en échapper. Ou ne veut plus s’en échapper. Le bilan était sombre, et j’allais devoir le compenser par quelques anecdotes croustillantes pour rendre mon texte plus attrayant. Une monographie réussie, celle que s’attendait à recevoir Rodrigue et que j’allais lui remettre, n’aurait pas un malade pour sujet.

Mon issue se trouvait dans les photos des moines bouddhistes. Elles occuperaient une place de choix. Elles indiquaient la volonté qu’exprimait Marchuk de transcender les murs qu’il avait érigés autour de lui, d’y échapper. En d’autres termes, l’espoir de rédemption était là. Cette voie était à coup sûr infaillible. J’étais professionnel, je cernais parfaitement mon objectif. Je devais rendre mon sujet assez séduisant pour qu’on ait envie d’en savoir plus sur lui, et non broser le portrait d’un fou dont la demeure lui tombait sur la tête.

Je ne devais pas non plus me laisser abattre par cette histoire. C’était un vrai risque.

Je n’étais plus ce garçon qui ressortait indemne de sous les wagons en marche.

LE SEUL QUI RESTE BOITE... SUR TROIS PATTES

Dans ma voiture, en route vers chez Marchuk, je me demandais si je pouvais faire en sorte que cette visite soit la dernière. On m'avait proposé un nouveau contrat pour un magazine de cinéma – au moins, cette fois, il y aurait de la vie dans l'image –, que j'avais accepté dans le but précis de me débarrasser de celui-là. J'avais atteint la limite de mon seuil de tolérance avec le photographe, et je craignais que cela transparaisse dans le texte que j'écrirais. À mesure que je progressais le long du sinistre boulevard Rosemont, des paroles de Laure me revinrent à l'esprit : « Je ne comprends pas pourquoi les épaves sont intrinsèquement plus intéressantes pour ton gars que les gens ordinaires. » Elle faisait allusion aux portraits du portfolio de types mal en point. Je n'avais aucune intention d'en parler dans la monographie. Si Rodrigue voulait qu'ils fassent partie de l'exposition, libre à lui. « Il est très facile de prendre en photo un lieu délabré ou un individu décrépi et de faire passer ça pour de l'art. Nombre d'artistes commencent de cette façon, à partir de la misère humaine. Mais après un certain temps, ils changent de sujet pour revenir à des choses plus accessibles », avais-je répondu à Laure.

Alors que les quartiers traversés par le boulevard Rosemont défilaient, je m'émerveillai une nouvelle fois devant l'intérêt de mes fils pour la lointaine vie amoureuse de leur père. J'étais content que les femmes soient arrivées au bon moment dans la pièce. Je sentais que Daniel était excité et curieux comme il savait l'être, sans retenue. Ses manières n'ont plus de secret pour moi désormais. *Alors, pourquoi tout ça s'est terminé ?* « J'avais dix-sept ans quand j'ai refait la peinture chez Freedom Books, lui avais-je répondu. Toi aussi, tu as eu dix-sept ans à un moment donné, et ça ne fait pas si longtemps. Tu sais bien qu'à cet âge-là, ça ne dure tout simplement pas. C'est fait pour ne pas durer. J'étais peut-être un garçon sérieux, sans la moindre expérience, mais même moi je comprenais qu'une relation avec une femme au chignon perpétuellement avachi parcouru de mèches argentées ne pouvait pas tenir. »

Je savais pertinemment ce qu'il voulait. Le fond de l'histoire et les détails tragiques. Je lui aurais sans doute parlé poésie. Ça aurait peut-être freiné son ardeur à tout vouloir savoir. Ou peut-être pas. J'avais potassé William Carlos Williams, pour me préparer à cette conversation autour de la poésie qui n'eut jamais lieu avec Sylvia. Il y a un âge où l'on est enthousiaste à l'idée d'impressionner. J'écrivis mes vers favoris sur des petites fiches cartonnées. Elles ont depuis longtemps disparu, mais pas les perles de sagesse qui y étaient inscrites. *Point d'idées sinon dans les choses. Un homme pareil à une ville. C'était le genre de manifeste qui me parlait. Un chien parmi d'autres chiens. Le seul qui reste boite... sur trois pattes.* Cette description de la nature d'un poète mettait à mal mon idéal romantique, mais l'aspect humoristique des textes me plaisait. Pourquoi Sylvia m'avait-elle donné ces quatre livres ? Était-ce seulement parce qu'ils n'auraient pas trouvé preneur, ou bien son choix cachait-il un message précis ? Je ne voulais pas être poète, mais quand la voix de Williams

s'élevait, j'avais l'impression que c'était à moi qu'il parlait. Il était direct et animé d'une vraie passion pour sa ville qui, comme je croyais le comprendre, était un endroit guère apprécié, quelque part au New Jersey. *Je sais que je suis une femme avant d'être un poète.* Quel homme aujourd'hui, médecin de surcroît, oserait écrire cela ?

Je n'ai jamais eu cette conversation à propos du poète et de ce qu'il entendait en écrivant qu'il était un chien parmi d'autres chiens. Tout ce travail d'étude de ma part est resté inexploité, mais d'une certaine manière, s'est révélé utile à la longue.

À l'occasion, Sylvia m'aidait dans les préparatifs du travail de peinture proprement dit, et quand c'était le cas, Willis – un homme noir de peu de mots qui travaillait là – s'occupait de la caisse. L'interaction entre eux avait quelque chose d'unique. C'était elle la propriétaire et lui l'employé, mais il ne s'en remettait jamais à elle. De son côté, elle ne faisait aucun cas de leur amitié, contrairement à certains Blancs de cette époque qui entendaient bien montrer qu'ils étaient à l'aise en compagnie de Noirs. Elle et moi vidions les étagères, démontions les supports puis posions les montants par terre, de sorte à m'aider à me souvenir de leur position une fois que les murs auraient séché. Les magazines pornos me faisaient de l'œil, ils me reluquaient du haut de leur pile qui ne manquait jamais de s'effondrer en vrac, quand bien même j'essayais de la garder droite.

Profitant d'une pause en recouvrant de laque un mur qui aurait dû être lavé au préalable, je lui rendis sa dernière offrande, retenue en un rouleau serré par un élastique.

— Ne m'en voulez pas, mais je n'ai pas pu me résoudre à regarder votre magazine, lui dis-je.

— Je ne t'en veux pas. Mais pourquoi, au juste ? Tu n'as même pas été un minimum curieux ?

— J’ai regardé un peu, évidemment. Mais j’ai vite arrêté. Je pensais aux femmes sur les photos.

Sylvia éclata d’un rire sonore.

— C’est un peu ça l’idée !

— Non, je veux dire penser à qui elles sont, à qui elles étaient. À ce qui leur traversait l’esprit pendant qu’on les prenait en photo. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Sylvia prit soudain un air grave.

— Oui, moi je comprends. Les hommes, par contre, ne comprendraient pas.

Elle empila un tas de magazines sur une boîte de livres de poche, puis examina longuement leurs couvertures.

— Les hommes ont des goûts bien à eux et ne s’en éloignent jamais vraiment. Ils savent précisément ce qu’ils veulent et vont droit au but. Ce n’est pas toujours très joli.

Je suivis son regard. « Une bonne fessée pour Gros Lolos », titrait la revue.

— Les femmes ne regardent jamais ce genre de truc ?

Elle rit, tristement cette fois.

— Certaines femmes en ce bas monde croient qu’elles devraient faire les mêmes choses que les hommes. Comme regarder ce genre d’images. Mais ça ne fonctionne pas de la même façon. Jette un coup d’œil à Gros Lolos, là, tu n’en mourras pas. Vas-y. Bon, tu es courageux. Maintenant, dis-moi, quelle femme voudrait regarder ça ?

Je n’avais rien à répondre, bien entendu. Ce que je sentais surtout, c’était la souffrance. La façon dont Sylvia avait dit *droit au but*. Une expression repoussante pour exprimer une vile manière de faire l’amour à une femme, et je l’imaginais, elle, encaisser ça. Je voulais que Sylvia pense

du bien de moi. J'éprouvais ce besoin puéril, qui me rend encore la vie difficile aujourd'hui, de vouloir être bon envers quelqu'un qu'on a blessé. Inutile de dire que ça me met du pain sur la planche. Je voulais être bon avec elle, et ces magazines représentaient l'exact opposé de la bonté. Je ne voulais pas ressembler aux autres qui, je le savais, l'avaient blessée, même si je ne pouvais pas m'imaginer les détails.

Que pouvait-elle penser de mes prétentions angéliques ? Une fois la corvée d'étagères terminée, pour aller aux toilettes je passai devant la caisse où se trouvait Willis. « T'es son préféré », me souffla-t-il, juste assez bas pour que je l'entende sans qu'elle perçoive ses paroles.

J'en éprouvai un immense plaisir, timidité et surprise mises à part. Comme l'avaient prétendu mes garçons, je devais avoir compris plus que je ne croyais.

Pendant que j'attendais que le feu passe au vert, je laissai errer mon regard de l'autre côté de la rue, espérant pouvoir le poser sur quelque chose susceptible de me réjouir l'œil. Au lieu de cela, je tombai sur la longue rampe d'accès légèrement inclinée d'un foyer pour personnes âgées. Ces endroits ne sont pas simplement l'antichambre de la mort : c'est la mort elle-même qu'ils incarnent. J'essayai de me représenter Marchuk dans un lieu semblable. Dépouillé de tout ce qu'il avait amassé autour de lui. L'image n'avait rien d'encourageant ; c'était comme imaginer un oiseau déplumé, dénaturé. Pour lui, c'était impossible de continuer à exister de la sorte, mais il ne pouvait pas vivre autrement. Je passais devant Miss De Lorimier et sa double spécialité de viande fumée et de chop suey, suivi d'un nouveau restaurant proposant de la pizza halal qui avait surgi depuis ma dernière visite, et enfin devant l'enseigne qui proclamait *Exxxotic Dancers* au-dessus d'un commerce à la devanture placardée, sans doute victime

d'une mauvaise étude de marché. Je me garai devant chez Marchuk. Je me fis la promesse que c'était la dernière fois, tout en sachant pertinemment que je serais incapable de la tenir.

— Se décomposer en ce bas monde nous conduira plus vite à composer dans le suivant, déclara Marchuk alors que je m'installais en arrivant chez lui.

Il commença notre soirée par ce mot d'esprit qu'il me semblait avoir répété. J'avais déjà entendu ce genre de choses. Ceux qui n'iaient appartenir au monde dans lequel ils vivaient, et ils étaient nombreux, disaient des trucs semblables en permanence. J'en étais un peu offensé, comme si j'avais dû avoir droit à quelque chose d'original de sa part. Même si elle était entièrement inexploitable, je préférais encore l'histoire improbable, mais hautement divertissante, des magazines aux messieurs bien huilés dissimulés sous le matelas. Je me demandai s'il s'était décidé à les jeter.

Je lui répondis sans trop réfléchir.

— Ce monde est-il tant cruel que vous soyez si pressé d'en sortir ?

Il posa les deux mains sur sa poitrine.

— Pressé ? Je suis ici depuis plus longtemps que vous. Et vous ne pouvez pas dire que j'ai fait les choses à la va-vite.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Je prends mon temps. C'est vous qui êtes pressé, toujours à entrer et sortir d'ici en coup de vent.

— Je ne suis pressé que par l'échéance à respecter. Je me suis engagé à terminer notre travail avant Noël, pour qu'il puisse partir à l'impression et être prêt pour l'expo plus tard cet hiver. C'est l'éditeur qui fixe le calendrier, vous vous rappelez de lui ? Vous n'allez quand même pas

discuter là-dessus, non ? Je travaille pour vous, moi, déclarai-je en hasardant un sourire.

— Je n'ai jamais demandé à être redécouvert, me rappela-t-il. Ni même tout simplement découvert.

— Mais vous viendrez au vernissage.

Il se renfonça dans son fauteuil d'un air las. Il avait omis d'enlever la protection de plastique ce soir-là, et le siège émettait un bruit douteux.

— Le remède à la hâte et à la précipitation est la méditation et la prière. Je leur ai laissé prendre le dessus sur ma vie. Je ne vous ai jamais parlé du temps que j'ai passé au Japon. C'était après la débâcle de mon mariage, et avant que je vienne me réinstaller ici.

— Non, en effet. Vous m'avez juste parlé de vos amis qui considèrent votre période asiatique comme un épisode psychotique interminable.

— Exactement. Ça a été la chose la plus blessante qu'on m'ait jamais dite. Je n'arrive pas à m'enlever ça de la tête. Je me serais attendu à ça de la part de mon ex-femme, mais venant de mes amis, j'espérais plus de délicatesse.

— Ils ont peur pour vous.

— Ce sont eux qui ont dit que mon appareil était vide.

— C'est peut-être leur façon de montrer qu'ils se font du souci pour vous.

— Ils se posent en donneurs de leçon. Ils jugent. C'est pour eux-mêmes qu'ils devraient avoir peur, pas pour moi. Je sais où je m'en vais. Et ils le savent.

— Et où ça ?

Il regarda autour de lui. J'étais conscient de ce qu'il avait sous les yeux ; l'autoportrait sans rien d'humain, la pagaille accumulée, mais qu'y voyait-il vraiment ? À quoi ressemblait pour lui, physiquement, le désordre de ce

labyrinthe ? Une telle construction est censée être agencée avec méthode, réfléchie, faute de quoi elle ne remplit pas sa fonction qui consiste à emprisonner un monstre.

— Vous êtes revenu du Japon. Vous auriez pu y rester.

— Non, impossible. Je suis parti là-bas dans une quête spirituelle, mais je n'en avais pas la force. Ce pays exigeait une énergie constante. À la fin, je ne pouvais plus faire face, je ne pouvais plus rien en tirer. Je ne comprenais rien à ce que les gens me disaient, ils ne me comprenaient pas non plus, et personne ne savait ce qui m'arrivait. Comment auraient-ils pu, d'ailleurs, si même moi je n'en avais aucune idée ? Je n'ai reçu aucun soin.

— Et vous êtes toujours dans cette situation ?

— Je me soigne tout seul, par la méditation et la prière.

— Mais vous êtes toujours adepte des croyances qui vous ont attiré au Japon.

— Je continue à essayer d'être digne. Mais de toute évidence, ça ne marche pas. Je manque de discipline.

— Mais jetez un coup d'œil à ce qui vous entoure ; tout ça demande une discipline considérable. J'ai déjà dit ça quand je suis entré ici pour la première fois.

— Vous dites ça pour me faire plaisir, parce que je suis le sujet de votre texte. Il n'y a que du vide ici.

— Ça n'a pas l'air très engageant.

— Ici ? Non, ça ne l'est vraiment pas.

— Et c'est pour ça que vous voulez laisser ça derrière vous. Comme la paire de chaussures sur le trottoir.

Il me regarda, surpris. Il clignait des yeux, comme s'il venait de se réveiller. Puis il comprit de quoi je parlais.

— Ce n'était rien d'autre qu'une photo. Et je l'ai prise il y a longtemps.

— Mais c’est tout de même pour ça que nous sommes là. Pour celle-là et toutes les autres.

— Tout ce que contient cette maison n’a rien à y faire. Tout ça peut disparaître, déclara-t-il d’un geste ample qui n’avait rien d’imposant, mais était plutôt un signe d’abattement.

— Je ne suis pas d’accord avec vous. Si je l’étais, je ne serais pas ici. Je pense la même chose que vos amis. Ils se soucient de vous.

— Ils se sont fâchés parce que, pour eux, je suis une contradiction. Je remets en question ce qu’ils ont bâti. La préservation, les archives personnelles ; tout ce qui leur importe n’a aucun intérêt pour moi.

— Pourtant nous sommes là, vous et moi, à parler de ces choses-là. Quelqu’un est en train de monter une rétrospective de votre travail, et j’écris le texte d’un petit livre qui en fera partie. Quelque part, ça doit compter.

Nous restâmes un moment sans rien dire. Il ne servait à rien d’essayer de convaincre quelqu’un qui prétendait n’accorder d’importance à rien. Qu’est-ce qui pouvait bien me pousser à faire ça ?

Je m’aperçus alors qu’il manquait quelque chose au tableau.

— Votre frère a cessé de nous marcher sur la tête. Est-ce qu’il va bien ?

— Problème de santé. Il est à l’hôpital. Mais il va revenir.

— Comment s’est-il rendu là, lui qui n’a personne, pas d’amis ? Quelqu’un s’occupe de lui ?

Marchuk se tortilla sur place, embarrassé. Il était massif, voûté, et n’avait pas le moindre tonus musculaire, mais il savait se tortiller avec grâce. En soi, c’était un exploit.

— Il est tombé et je l’ai entendu. Ça a fait trembler toute la maison. Je ne pouvais décemment pas le laisser par terre. La situation se serait envenimée, tôt ou tard.

Il me lança un regard acéré, plein de reproches.

— Je ne suis pas dépourvu de toute bonté humaine, contrairement à ce que vous semblez croire. Je ne suis pas un monstre.

— Vous avez commencé par dire du mal de lui. Maintenant, vous finissez par venir à son secours. Le sentiment familial est présent, chez vous comme chez tout le monde.

— Dire du mal d'un frère qui a laissé votre mère se transformer en celle qu'elle est devenue, une personne vulnérable à la vindicte de mon père, c'est une chose. C'en est une autre de le laisser pourrir quelques mètres au-dessus de votre tête. Le tirer jusqu'à la porte là-haut m'a détruit le dos.

Chacun possédait donc les clés de l'autre. Ils étaient fâchés, mais la brouille n'était pas définitive ; ils vivaient en symbiose.

— Vous avez bien fait d'agir de la sorte. Il se serait vraiment décomposé sinon.

— Et ça ne l'aurait mené à rien, répondit catégoriquement Marchuk. Quoi que je fasse, il n'y croit pas. Il s'est accroché au mode de vie de nos parents et il est là-dedans comme un poisson dans l'eau. Rien n'a changé ; c'est vous qui avez dit ça, non ? Il a fini par imiter mon père, les deux pieds dans la boue, jusqu'aux chevilles. Jusqu'aux genoux, ou plus haut encore. Mais ne vous en faites pas, il reviendra vous marcher sur la tête. Sur la mienne aussi. Notre relation va continuer. Il est plus vieux que moi, mais aussi plus fort, et plus difficile à tuer.

— Vous avez besoin l'un de l'autre.

— C'est une habitude. Un besoin, je ne sais pas. Mais nous sommes bien de la même famille, ça c'est indéniable. Et sur quoi repose la famille ? Le conflit.

Il se leva et se déplaça jusqu'à une boîte délibérément choisie, preuve supplémentaire qu'il contrôlait parfaitement son environnement

domestique. Il revint avec un tirage en main qu'il me tendit.

— J'ai eu un fils, vous savez. Il s'appelait David. Je sais bien qu'une famille c'est plus que cette comédie, dont je ne suis de toute façon pas responsable.

Le garçon sur le cliché avait trois ou quatre ans, de grands yeux qui lui mangeaient le visage, et des cheveux noirs. Il était allongé de côté sur une banquette-lit ; son regard omniprésent fixait l'objectif. Je n'arrivais pas à faire le lien entre cet enfant et l'homme, au crâne rasé et à la bouche édentée, penché au-dessus de moi.

— Où est-il, aujourd'hui ?

— C'est un homme, maintenant. J'ai perdu sa trace il y a longtemps.

— C'est une épreuve terrible.

— Oui, ça m'a mis le cœur en miettes. Vraiment. Mais un enfant grandit et se détache de son père, c'est comme ça que ça marche. Il suffit de regarder ce qui se passe dans le règne animal. Nous sommes voués à ça.

Marchuk reprit la photo et alla la remettre dans sa boîte. Elle témoignait qu'autrefois il avait été un être humain comme les autres.

— Quand je suis parti au Japon, ma femme a prévenu les autorités. Ce n'était pas dans notre entente, vous voyez, et elle a prétendu que j'avais abandonné notre enfant. Je n'étais pas présent pour me défendre, et je n'étais pas du tout au courant de ses manigances. La dernière fois que j'ai vu mon fils, c'est quand j'ai pris cette photo.

— Et vous ne pouvez pas essayer de le retrouver, maintenant qu'il est adulte ?

Il secoua la tête.

— Non, je l'ai perdu pour de bon.

Je ne pouvais pas mettre en doute ses propos. Je n'étais pas là pour ça. Mais je me posais la question : que lui était-il arrivé ? Une cruelle

illumination. Un *satori* aveuglant. L'épisode psychotique interminable, qui ne connaîtrait jamais d'issue. S sombrer dans le trouble mental en sol étranger, sans amis, sans sa langue, sans rien d'autre que des prières inutiles répétées inlassablement – cela devait être terrifiant. Puis rentrer au pays, des mois ou des années plus tard, sans retrouver l'unique personne qui aurait pu le raccrocher à la vie.

Marchuk vint se rasseoir dans son fauteuil, avec l'air de quelqu'un qui vient de produire une preuve irréfutable. Et c'était bien ça. Il venait de révéler la profondeur de sa tragédie. Je ressentais pour lui un désarroi immense. Je n'écrivis rien à propos de cette photo.

Pendant un moment, nous restâmes sans rien dire. Je me sentais incapable de continuer, mais je ne voulais pas rester là-dessus. Une ultime question me vint à l'esprit.

— Vous m'avez dit une fois que vous n'aviez pas de technique. J'ai quand même remarqué que beaucoup de vos photos coupent les gens en deux. Leurs visages sont rognés au niveau du front, ou du menton. Une partie d'eux-mêmes n'est plus là. Il n'y a que le portrait de votre fils auquel il ne manque rien. Celui que vous avez pris.

— À lui il ne manquait rien. À l'âge qu'il avait, il n'avait encore rien perdu. Alors ce n'était pas une photo, plutôt un souvenir. Quant aux autres, je ne les photographie pas comme ça. Je donne cet effet au tirage. Et ils ne sont jamais coupés en deux.

— J'ai remarqué. Habituellement, c'est en haut de la tête.

Je montrai du doigt les clichés punaisés sur la toile qui recouvrait la porte.

— Mais les moines, là. Certains sont pris de face, mais il leur manque tous quelque chose, ou presque.

— Vous connaissez quelqu'un à qui il ne manque rien, vous ?

— Personne n’a jamais trouvé à redire ?

— La désapprobation, ça vous préoccupe, vous. C’est la différence entre nous.

Je regardai la boîte dans laquelle il avait replacé le portrait de son fils. C’était la même qui contenait celui de son ex-femme. Il s’agissait des deux seuls clichés qui pouvaient être qualifiés d’instantanés, des photos ordinaires qui s’étaient entre-temps transformés en monuments élevés à la perte. Parmi tous les clichés de Marchuk que j’avais vus, ces deux-là sortaient du lot. Ils prouvaient que cette maison avait autrefois abrité une vie commune.

— C’est la malédiction de la photographie. Du moins celle que je fais. Parce que je prends des gens en photo, souvent des individus qu’on peut identifier si on les connaît ou dont les traits sont familiers, on s’imagine que je leur suis redevable. Je leur dois mon travail ; je peux travailler à condition que leur visage soit reconnaissable et plein, et que leur intégrité soit respectée. Connaissiez-vous une autre forme d’art aussi damnée ? Ceux qui peignent des paysages sont-ils obligés de négocier avec vallées et montagnes pour arriver à leurs fins ?

Je levai la pointe de mon stylo japonais hi-tech de mon carnet.

— Je n’ai jamais envisagé la chose sous cet angle.

— Eh bien vous devriez. Prenons notre exemple. Vous vous êtes invité, ou je vous ai laissé entrer, mais quoi qu’il en soit vous êtes là, avec votre petit carnet que vous passez votre temps à gribouiller. Est-ce que vous me devez votre travail ; est-ce que je dois le valider et l’approuver sous prétexte que je suis votre sujet ? Est-ce que vous le permettriez ? Êtes-vous obligé d’écrire ce que moi je veux que vous disiez ?

— Ma seule obligation est d’être honnête à votre sujet.

Il rit.

— Honnête à mon sujet ? On peut dire que vous n’y allez pas à la légère, vous ! Votre boulot, c’est d’écrire quelque chose que quelqu’un voudra lire, Dieu sait qui et pourquoi. Je ne m’y impliquerai pas davantage, en dehors des séances de torture que sont ces entrevues avec vous. Votre travail vous appartient.

— Cette histoire nous appartient à tous les deux.

— *Cette histoire nous appartient...* Je ne suis même pas sûr de comprendre ce que ça veut dire. Les histoires appartiennent-elles à la personne qui les raconte ? Si c’est le cas, le monde dans lequel on vit est bien pauvre.

Je me levai, traversai la pièce. J’étais soulagé de ne pas entendre le frère me marcher sur la tête et se moquer de mes pas hésitants.

— Allez-y, explorez les lieux, dit Marchuk d’un geste ample dans ma direction. La maison nous appartient à tous les deux. Et puisque vous me le demandiez, personne ne s’est jamais plaint de ma façon de couper les photos. Du moins pas directement. Certains ont même déjà dit que ça leur plaisait.

Une facture de taxes municipales traînait sur le morceau de Formica.

— Comment ça a bien pu se retrouver ici ?

Je lui tendis l’enveloppe sur laquelle était imprimé DERNIER AVIS en lettres capitales. Il faisait trop sombre pour distinguer le cachet de la poste, mais le papier était jauni.

— Je ne sais pas, mais j’ai ma petite idée, me dit-il. Quelqu’un a mis ça là. Mon frère, très certainement. Avant sa chute. Ça ne peut être que lui. Il est plein de considérations affectueuses de ce genre.

— C’est votre nom qui est là-dessus.

Je reposai la facture.

— Il essaye peut-être de vous ramener dans le monde des vivants.

— Tout le monde essaye de me pousser à faire quelque chose. À être découvert, ou redécouvert. Je ne crois pas que ce sera lui qui y arrivera. Et vous non plus. Malgré vos appels à la raison, vous ne faites pas vraiment partie du monde. Vous ne seriez pas ici sinon.

— Je paye mes factures à temps, rétorquai-je.

— Voilà bien la tentative de conformisme la plus piètre qui soit.

— Vous savez, dans la première photo de vous que j’ai vue, il était question d’évasion. Les souliers, méticuleusement posés l’un à côté de l’autre sur un trottoir.

— Oui, vous l’avez déjà dit. C’était un coup de chance. Avec le chat qui passait au même moment.

— Ce n’était pas seulement de la chance.

Il sourit.

— Je me demande bien où était parti le propriétaire de ces chaussures.

— C’est bien l’idée. Elles ne lui appartenaient plus. Il ne voulait plus posséder quoi que ce soit.

— Vous lui avez demandé ?

— Vu ce qu’il avait fait, je n’ai pas pu. Mais comme vous, je peux spéculer.

— Vous avez bien raison.

L’entretien prit fin sur cette note de réconciliation. Je me levai. Je savais où se trouvait la sortie. J’étais habitué.

LES LIMITES DE L'EMPATHIE

Teri m'avait autrefois cru capable d'une immense empathie. Puis elle avait opté pour le contraire. À chaque fois, elle avait eu raison. Je ressentais la différence. Quand une personne en fait d'abord preuve puis en manque par la suite, la perte, la sensation physique est immédiate. Comme tous les états abstraits, l'empathie est une propriété concrète. Quand Teri a commencé à perdre la sienne, son corps a changé. Sa voix et sa façon de se mouvoir aussi. C'est comme ça que j'ai su que nous étions arrivés au point que je redoutais d'atteindre.

Je ne suis pas sûr que l'aptitude à tourner la page existe vraiment. C'est un peu comme cet autre concept fourre-tout qu'on nomme résilience. Je plaisantais à ce propos avec mes fils, mais la blague concernait plutôt la façon éphémère dont les néologismes entrent dans la langue avant qu'on ait le temps d'en saisir le sens. Tout le problème est là : si un événement important survient, peut-on jamais dire qu'il est derrière nous ? Tourner la page implique un achèvement, et rien n'est jamais vraiment achevé.

J'ai pu en faire l'expérience. Quand mon père a fini par mourir, après s'être égaré dans le dédale d'une démence que personne n'a entrevue avant l'imminence de la fin, ma mère, mon frère et moi avons envoyé force invitations et rassemblé tous ceux que nous avons pu pour une cérémonie à sa mémoire. Il peut sembler surprenant qu'en tant que famille, nous n'ayons

pas tout de suite conclu à un diagnostic d'Alzheimer, mais à ce moment, la démence n'était pas omniprésente. De plus, il s'agissait d'une autre forme, la maladie à corps de Lewy. Les divers échecs de notre relation père-fils s'étaient avérés extrêmement formateurs, et je voulais y rendre hommage. Nous avons organisé la commémoration sous les chênes, dans la cour située derrière l'église unitarienne de Gainesville, en Floride, où mes parents avaient pris leur retraite.

Mon père n'appartenait pas à cette Église, mais nous n'avions pas trouvé d'endroit plus approprié disposé à le recevoir, lui qui avait passé sa vie à combattre toute forme de religion organisée. Le célébrant était une sinistre encyclopédie de clichés, et il ne s'était pas donné la peine d'apprendre quoi que ce soit sur l'homme qu'il était, du moins symboliquement, en train d'enterrer. La cérémonie ne fit rien pour renouer nos liens. Elle n'en généra pas de nouveaux à la place où d'autres, imparfaits, autrefois se trouvaient. Mais une fois l'événement terminé, j'ai éprouvé un bref sentiment d'accomplissement.

Tandis que le célébrant poursuivait son discours lancinant, j'écoutais le vent chaud et léger qui soufflait dans les mousses espagnoles pendant des grands chênes. Ce bruit délicat, teinté de mélancolie, se prêtait parfaitement à l'occasion ; c'est l'un des nombreux charmes du nord de la Floride, à cette distance de la côte. J'observai ma mère. Elle acquiesçait aux mots du prêtre, en suivant un rythme qu'elle seule pouvait entendre. Elle paraissait satisfaite, non pas de ce que l'homme disait de l'époux avec qui elle avait passé plus de soixante ans, mais de l'effort que nous avons tous fait pour nous rassembler là. Et j'étais satisfait moi aussi. « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour elle. Maintenant, je peux reprendre le cours de ma vie », pensais-je. Hormis mon travail de journaliste mercenaire, le cours de ma vie consistait à l'époque à écouter en boucle *Desaparecido* de Manu Chao jusqu'à ce

qu'on puisse voir à travers le CD. J'ai compris, en l'écoutant attentivement, pourquoi je restais collé à cette chanson : *Me dicen el desaparecido, pero esa no es la verdad* ; « on dit que j'ai disparu, mais ce n'est pas vrai. »

Les paroles ne concernaient mon père qu'accessoirement.

Nous étions parvenus à quelque chose, ici, sous les chênes, mais ce n'était pas la paix. Teri se tenait, rigide, à mes côtés. Mes garçons, jeunes adolescents, ne restaient pas en place. Pour eux, mon père était un étranger, et à cet âge ils n'avaient pas assez le sens de la cérémonie pour se plier aux usages et au respect qu'exigeait le moment. Ce qu'ils ressentaient surtout, c'était la douleur de ce que nous traversions. Ce que nous avions fait, Teri et moi, et ce que nous étions en train de défaire. Nous avions passé la nuit précédente dans un motel d'une chaîne au confort passable, le long de l'autoroute 75, au lieu de loger chez ma mère, pour que nous puissions avoir la discussion attendue. Aucun moment ne serait le bon, alors pourquoi pas la veille des obsèques de mon père ? C'était même encore mieux, puisque pour cette réunion de famille nous étions, l'espace d'un soir, libres de toute présence familiale. Nous étions allés chercher des plats mexicains pour les ramener à la chambre – nous ne voulions pas risquer d'avoir un conflit ouvert au beau milieu du restaurant du motel. Assis devant la table basse jonchée de contenants en carton et de doses de sauce pimentée, je promis à Teri de mettre en veilleuse mon dévouement exagéré à ma carrière de journaliste. Je ne voulais pas particulièrement faire ça ; j'aimais ce que je faisais et la façon dont je le faisais, en courant après le risque, mais par désespoir et, peut-être, je l'avoue, par excès, j'étais devenu absolutiste, un individu prétentieux qui avait quelque chose à prouver. J'annonçai à Teri que non seulement j'allais moins m'investir dans mon travail, mais qu'en plus je passerais plus de temps avec elle et les garçons. Je démissionnerais complètement. Je ferais autre chose. Je deviendrais pigiste. Je n'avais pas

besoin de tout l'argent que je gagnais. Je pouvais vivre en faisant fi de mes ambitions.

Ma déclaration n'émut guère Teri. Elle n'eut pour effet que d'envenimer la situation. Elle n'exigeait pas que je cesse de travailler comme je l'avais fait jusqu'ici, la question n'était pas là. Le simple fait que je propose de démissionner montrait que je ne comprenais rien à ce qu'elle voulait. Il y a certains risques associés au travail de journaliste, et je cochais toutes les cases. Les beuveries entre collègues, l'obsession des détails et des heures de tombée, la tendance à négliger son entourage, tout en se sentant négligé soi-même, faute de voir son travail suffisamment apprécié. C'était ça qu'elle attendait de moi : que je cesse de vivre conformément au cliché d'excès qui empoisonnait ma profession.

Là-bas, dans cette chambre de motel, j'aurais dû faire plus attention, j'aurais dû faire usage de l'aspect contemplatif du deuil. Mais je me trouvais en état de panique, face à deux pages à tourner en même temps. Je planifiais de faire un geste grandiose dès que nous serions de retour à la maison. Le sacrifice de ma carrière. Ça ne signifiait rien pour Teri, elle me l'avait dit, en précisant pourquoi, mais je ne voyais pas ce qui pour elle était évident. Les écailles demeuraient sur mes yeux.

À ce moment les mots retentirent, assourdissants. *C'est fini*. Leur fracas terrible effaça tout le reste. On éprouve un sentiment unique quand on se résout à prononcer cette phrase, ne serait-ce que pour soi. C'est bien la pire façon d'être empêché de tourner la page, car la douleur ne disparaît jamais et l'incompréhension reste en suspens entre soi et le monde. La cérémonie prit fin, Teri embrassa ma mère qui affirma plus tard ne pas avoir été surprise par notre séparation, sans vouloir dire pourquoi en dehors de *C'était dans l'air, Elle en avait assez, ou Je le voyais bien*. Teri échangea quelques banalités avec mon frère, ce qui ne lui ressemblait pas car elle le

trouvait d'ordinaire trop arrogant, et ne le supportait pas. Mes enfants s'échappèrent à la recherche d'une meilleure source de divertissement. Je restai immobile sous les chênes, à écouter le soupir du vent. Personne ne vint me parler. Chacun respectait mon deuil.

J'essayais de me persuader que j'avais fait tout ce que je pouvais. Je me berçais d'illusions, j'avais tourné la page pour de bon. C'était peut-être vrai en ce qui concernait mon père et ma mère. Mais je doutais que cela le fût pour Teri. Encouragés par la psychologie de bas étage tant prisée dans notre société, nous n'hésitons pas à formuler une telle affirmation, aussi prétentieuse qu'elle soit : pour celui ou celle qui vient de mourir, cette mère, ce père, cette compagne, ce frère, j'ai fait le maximum, et même s'il reste toujours des détails en suspens et des angles impossibles à arrondir, j'ai aimé et donné ce que je pouvais en faisant de mon mieux. J'étais mal placé pour raisonner de la sorte. Nous allions rentrer à la maison le lendemain, nous tous, comme une famille. Mais ce noyau allait bientôt voler en éclats, et malgré mes sens engourdis, je réalisais que c'était moi le responsable. Je regardais les événements se dérouler sans pouvoir changer de trajectoire.

J'ai tenu ma promesse envers Teri, celle dont elle n'avait que faire. J'avais assez d'ancienneté au journal pour accepter leur offre de rachat. Les patrons cherchaient à réduire le personnel ; j'étais leur homme. On m'a versé une prime pour que je parte. Je suis passé à autre chose et je me suis un peu éparpillé ; j'ai accepté divers contrats à la pige saugrenus, comme le projet de monographie sur Marchuk.

Quand j'en aurai fini avec ce texte, que j'aurai remis dans les temps le nombre de mots requis, j'irai rendre une dernière visite à Marchuk. Alors, j'aurai fait tout ce que j'ai pu.

Un soir, avant le souper, je laissai un message vocal à Rodrigue pour l'informer que j'allais *déposer* le lendemain. Je me demandais s'il allait être en mesure de comprendre ce vieux terme que je ressortais de mon passé de reporter, mais cela irait de soi quand il verrait le fichier dans sa boîte de courriels.

— Tu vas être de meilleure humeur maintenant, mon mari, me dit Laure.

Nous partagions ma plus récente réussite culinaire, une soupe à la courge parfumée au safran et rendue à peine végétarienne par un talon de cent grammes de prosciutto, que j'avais fait revenir et que j'avais oublié dans la poêle avant de passer le tout au mélangeur manuel. J'avais clairement l'esprit ailleurs.

— Je t'inviterai au restaurant pour te remercier d'avoir dû supporter les soirées où je n'étais pas là.

Elle balaya mon offre d'un haussement d'épaules.

— Ça vient avec le territoire, dit-elle d'un ton magnanime. Tu n'es pas le seul à endurer les choses. Ne crois pas que je ne m'en rende pas compte.

— Tu t'attendais à bien pire, conviens-en. Trois soirs passés là-bas, plus un quatrième bientôt, sans doute, pour faire mes adieux. Et j'ai laissé mes états d'âme dans mon repaire.

— Dieu merci, cet endroit existe. Ça a sauvé notre...

Mariage. Elle avait le mot sur le bout de la langue. Même les plus enclins à se servir des nouvelles formes de vocabulaire trébuchent de temps en temps. Je terminai sa phrase :

— Compagnonnage.

Elle me gratifia d'un léger sourire.

— Mais j'ai quand même dû supporter les images de grabataires en fin de vie. Et la photo de cette femme nue, qui n'est pas moi.

— À la minute même où je termine ce travail, je rends tout ça à Rodrigue. À moins que tu veuilles garder celle du dernier playboy juif, pour le dérangement.

— Non, merci.

Elle s'attaqua à quelques filaments de prosciutto pris entre ses dents. C'était la première fois que je faisais l'erreur de le laisser dans la casserole avant de passer la soupe au mélangeur.

— Est-ce que Rodrigue t'a retouché un mot de sa vie sentimentale ?

— Non, nous nous sommes reparlé une seule fois, pour le projet.

Elle secoua la tête, faussement affligée, puis éclata de rire.

— Cette pauvre femme négligée...

— Tout le monde se sent négligé.

— Pas moi. Il doit y avoir quelque chose qui ne tourne pas rond chez moi, dit-elle, l'air radieux.

Un bref silence s'installa entre nous. Je pensais qu'elle allait prendre son livre et se diriger vers son fauteuil de prédilection.

— Te souviens-tu de ton discours au sujet des orphelins ? lui demandai-je, en sachant fort bien qu'elle n'oubliait jamais rien. Eh bien, moi je m'en rappelle, et tu avais raison. Il n'y a rien comme s'aventurer sur les terres de quelqu'un aux prises avec ses problèmes. Ça suffit à vous coller une belle frousse. Pénétrer chez ce gars-là relevait du défi physique. Sa maison était son cerveau, et j'en étais prisonnier avec lui. Je n'avais qu'une hâte, c'était d'en sortir.

— Imagine comment lui devait se sentir.

— En sortir, et revenir ici.

La satisfaction se dessina sur les lèvres de cette femme qui repoussait les compliments.

— Ton orphelin nous a fait du bien, Paul.

— Absolument. Tu avais peur que je tombe dans ses griffes et c'est le contraire qui s'est passé.

Elle afficha un air presque étonné.

— Est-ce déjà arrivé dans l'histoire de ceux qui écrivent ?

— Pas que je sache. D'habitude, les écrivains s'amourachent de leurs sujets et sabotent le travail.

Son sourire, cette fois, se fit magnanime.

— Ah, la maturité, tout de même...

— Épargne-moi, je t'en prie ! Je ne suis pas prêt pour ça.

Un peu plus tard, elle prit son livre, puis le laissa sur la petite table du couloir, en une sorte d'invitation. Elle lisait *Luster*, écrit par une femme prénommée Raven. D'après Laure, il s'agissait dans cette histoire de sexe de façon débridée, et de race, accessoirement, l'autrice étant une Afro-Américaine qui se devait d'aborder le sujet. Je lus quelques passages à la dérobée, pendant que Laure s'occupait de sa toilette. Il était bien question de sexe, à toutes les pages ou presque. Je reconnus le sens du décorum de ma compagne. Une femme qui parlait ouvertement de ses aventures, sans les orner de sentiments, la laissait perplexe. Dans l'ouvrage en question, de jeunes gens multipliaient les expériences sans grande réflexion. À travers les tristes ébats relatés, je reconnus une version plus jeune de moi-même.

Elle revint et récupéra son livre.

— Je l'ai emprunté à la bibliothèque. Tu pourras le lire quand j'aurai terminé. On dirait que l'héroïne va s'engager dans un truc à trois. J'ai du mal à y croire.

— Je n'ai certainement jamais fait ça. Je veux dire, qui y va en premier dans ces cas-là ?

— Je ne crois pas que l'enjeu soit là, dit-elle en riant.

D'un baiser nous nous souhaitâmes bonne nuit. « Viens me rendre visite un de ces soirs », lui murmurai-je.

Plus tard cette nuit-là, à une heure devenue habituelle, quand l'aube ne pointe pas encore tout à fait, je reçus de la visite. Je ne fus pas complètement surpris, mais il existe certaines choses pour lesquelles on n'est jamais entièrement prêt. Le merveilleux murmure rugueux de la robe de chambre de Laure se fit entendre dans la pièce, tout près. Je sus instantanément que ça ne serait pas elle qui se trouverait là. J'avais fait du chemin. Je n'avais désormais plus peur.

— Tante Elaine, dis-je, essayant de l'amadouer par cette reconnaissance familiale. C'est bien ce que tu es pour moi, n'est-ce pas, une tante ?

— Je n'ai certainement jamais été la mère de personne. Le fruit de mes entrailles ne peut être au mieux qu'un neveu.

Elle était debout au pied du lit. Dans son timbre nasillard, j'entendais celui de ma mère, et cela me rendait heureux. Les femmes, dans ma famille, possédaient toutes une voix de crécelle. Elles parlaient la langue de la grande ville de mon enfance. Je me sentais chez moi.

— Mais tu étais mariée, pourtant. Tu aurais pu...

— Mariée à une espèce de porc. Je ne sais pas si tu t'en rappelles.

— Oui. Je me souviens d'une fois, en particulier, où j'avais appris un nouveau mot que mon père m'avait dit de ne jamais répéter. Et je ne l'ai jamais fait.

— Ah ! Tu peux garder tout ça pour toi. Mais je sais bien que tu aimes toujours en savoir trop, alors écoute un peu. Je m'arrangeais pour qu'il se retire quand je savais que c'était risqué. Ou je faisais le travail à la main. Ce n'était pas vraiment une façon de prendre ma revanche, il n'y avait aucun défi là-dedans, et ça ne l'intéressait pas beaucoup de toute façon. C'est

comme ça pour la plupart des hommes, quoi qu'ils en disent. Je me suis transformée en catholique. J'ai adopté la fameuse méthode des températures. Ça remonte à avant ton époque.

— Est-ce que c'était vraiment le frère de mon père ?

— Qui d'autre ça aurait pu être ?

— Je ne sais pas. Il ne vous a jamais présentés comme tels. Mon paternel disait toujours qu'il n'avait pas de famille.

— Il essayait peut-être de dire quelque chose à travers ça. Qu'il était seul dans la vie, ce genre de choses. Comme si c'était nouveau. Sans vouloir dire du mal des morts, ton père aimait bien se prendre pour un philosophe. Il avait une haute opinion de lui-même. C'est sans doute pour ça qu'il a essayé de mettre ta mère à sa botte avant qu'elle y mette le holà. Mais je dois bien lui donner ça : il était autrement plus raffiné que mon mari.

— Je garde le souvenir de quelqu'un sans grande empathie.

— Et qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, ça ? J'ai déjà entendu sympathie, mais empathie... ?

— On dit ça, aujourd'hui. Ça veut dire se mettre à la place de quelqu'un et essayer de ressentir ce que cette personne ressent.

— Sans blague ? On en faisait autant à mon époque. On disait « se mettre dans la peau de l'autre ». Mais pas grand monde ne s'y risquait, à moins d'avoir personnellement quelque chose à en retirer.

Je sentais son regard sur moi. Sa curiosité et son incrédulité étaient palpables.

— Attends un peu, dit-elle. Es-tu en train d'essayer avec moi ? Te mettre dans ma peau ? Si c'est le cas, ça serait bien une première. Personne n'a jamais tenté ça.

— C'est-à-dire que j'essaie de comprendre ce qui t'amène ici. Ce que tu veux au juste.

Elle ne s'aventura pas à me répondre. Je ne lui avais de toute façon rien demandé. La lumière envahissait peu à peu la chambre. Je me vis tout seul, dans mon lit à une place, et embarrassé devant Elaine.

Je ne sus que dire ensuite. Je m'étais promis que si l'occasion se présentait, j'irais au fond des choses avec elle. Ce n'était pas aussi facile que je l'imaginais.

Heureusement, Elaine prit les devants.

— Je vois bien que tu n'es pas indifférent, tu sais, et ça compte beaucoup pour moi. Je n'aurais jamais cru que tu y arriverais, mais tu l'as fait. Il t'a fallu un certain temps, mais il fallait s'y attendre. Tu ne me regardes pas comme le faisaient les autres, comme si j'étais hystérique. Tu ne t'imagines pas ce que ça pouvait être. Bien sûr que je ne faisais rien comme tout le monde, mais j'avais de bonnes raisons. Des années de négligence, voilà ce que j'ai eu.

— C'est pour ça que tu es là, dans la robe de chambre de ma compagne ?

— Compagne ? Quoi, vous allez bras dessus, bras dessous, tous les deux ?

Elaine éclata d'un rire moqueur. C'était une femme comme je les aime, mais il fallait que je me justifie.

— C'est comme l'empathie de tantôt. On dit ça aujourd'hui, quand on vit avec quelqu'un sans être marié. Et que les choses ne suivent pas un chemin tracé d'avance.

Elle s'esclaffa de nouveau, comme si notre mode de vie était pour elle une farce incompréhensible.

— Pas la peine de m’expliquer les choses par le menu, j’ai deux yeux pour les voir. Tu parles de la femme avec qui tu devrais coucher, sans que ça arrive. Ça doit être une sorte de défaillance génétique typiquement masculine.

— Alors, tu vois tout ? Tout ce que nous faisons ? Tout ce que moi, je fais ?

— Tu as quelque chose à cacher ?

— Pas vraiment, mais tu sais...

— Tu as l’impression que tout ça n’est pas naturel.

Elle quitta alors sa position d’observatrice d’un homme seul dans un lit à une place, fit un pas en avant, et vint s’asseoir à côté de moi. Sa proximité était fascinante. Mais je ne pouvais toujours pas me résoudre à tendre la main vers le vêtement de Laure.

— Je suis déjà passée par ce genre de trucs. J’en ai vu de toutes les couleurs, tu sais. Tu peux me croire.

— Je te crois.

— Si tu as appris à te soucier de moi, pourquoi je ne me soucierais pas de toi ? Pourquoi ne voudrais-je pas pour toi ce qu’il y a de mieux ? Je sais ce que c’est de ne pas se sentir aimé.

Elle se leva et fit quelques pas vers la porte, qui était toujours ouverte.

— Tu ne t’en vas pas, au moins ? Tu vas rester, non ?

— Pour risquer de te tomber sur les nerfs ?

Elle regarda le jour qui entrait par la fenêtre. Elle souriait. Ce n’était plus une vieille femme.

— Je ne veux pas que tu partes.

— Ne me fais pas rire, tu veux ?

Je n’en avais pas l’intention, et je le lui signifiai.

— J’ai besoin de compagnie.

— Je n'en doute pas. Je le vois bien.

Arrivée à la porte, elle se retourna avant de sortir.

— Mais pas de la mienne. N'oublie pas qui je suis.

OceanofPDF.com

OUVERTEMENT ANGÉLIQUE

Dans un cinéma de Sarajevo, peu de temps après la fin de la guerre en Bosnie, je me trouvais en compagnie d'hommes et de femmes qui s'agitaient sur leurs sièges en regardant *Les années du mur*, un film allemand racontant une histoire d'amour sur fond de violence, dans une ville coupée en deux : Berlin, avant la chute du Mur. Le public ne formait qu'un seul corps pétri d'angoisse, incapable de se lever et de quitter la salle pour s'épargner une telle souffrance. Tout le monde devait pourtant savoir à quoi s'en tenir. Mais le savaient-ils vraiment, après tout ? Maintenant que j'avais fini de raconter ma petite histoire au sujet unique – Marchuk, le photographe sorti de ses ténèbres comme un cliché du bac de révélateur –, je m'apprêtais à écrire sur ce souvenir, sur ce corps collectif confronté à son passé récent projeté sur l'écran. C'est le thème que j'avais choisi pour le prochain numéro de la revue de cinéma qui m'avait demandé un article, même si les événements remontaient à des années et que certains étaient étonnés que je sois disponible pour faire ce travail, et que je ne sois plus journaliste à plein temps. La communion à laquelle s'apparentait une séance de cinéma. Le public ne formant qu'un seul corps pour célébrer leur culte dans l'obscurité. Les conditions avaient été difficiles à Sarajevo, mais fournissaient ample matière à réflexion. Et je pouvais en parler de l'intérieur ; j'avais fait partie des spectateurs.

L'idée m'était venue à la suite de ce que m'avait dit ma productrice, le jour où un documentaire que j'avais réalisé devait être projeté lors d'un festival. « Ne t'assois pas au fond de la salle, m'avait-elle dit. Place-toi au milieu de l'auditoire. De cette façon tu sauras ce que ressent le public, et tu verras si oui ou non tu obtiens l'effet escompté. »

Il s'avéra plus difficile que je croyais d'appuyer sur *Envoyer* pour faire sortir Marchuk de ma vie et passer à autre chose. J'éprouvais une sensation physique : celle d'être coincé. Le bouton *Envoyer* ne vous vide pas l'esprit. J'avais pénétré l'existence de Marchuk et je pouvais m'attendre à ce qu'il demeure en moi pour de bon. Il valait mieux que je réévalue mes sentiments envers lui, comme je l'avais fait avec Elaine. Je devais adopter un point de vue protecteur, responsable, affectif, d'une certaine façon, et cesser de m'en faire à propos de ce qu'il penserait de la manière dont je l'avais dépeint. Il ne lirait sans doute jamais ce que j'avais écrit. La règle d'or, ce vieux démon, s'invita dans l'équation. Je l'imaginai, lui ou quelqu'un d'autre, écrire à mon sujet. Que dirait-il ?

Je passai un marché avec moi-même. Je demandai à Rodrigue de me donner ses premières impressions, puis j'appuyai sur *Envoyer*. Ensuite, je me rendis jusqu'à mon repaire, et j'en profitai pour faire quelques courses en chemin. Cela lui laissait une demi-heure, un peu plus peut-être, pour me répondre. Entre autres inconvénients, les heures consacrées à la monographie m'avaient privé de moments précieux à la salle d'entraînement. Mon repaire, la poissonnerie, la SAQ, le gymnase. Il fut un temps où ce parcours me paraissait être le circuit idéal. Jusqu'à ce que je me rappelle une autre perle de sagesse : ce qui différencie une ornière d'une tombe, c'est la profondeur.

Quarante-cinq minutes plus tard, j'étais en train de mettre mon équipement dans mon sac quand l'ordinateur retentit de sa petite sonnerie

comminatoire. C'était Rodrigue, qui me demandait de le rappeler.

— Je ne m'étais pas trompé. Tu peux vraiment écrire à propos de n'importe quoi, me dit-il.

— Merci du compliment. Encore une fois.

— C'est de l'argent bien placé. J'ai survolé le tout, sans m'attarder, mais ça se lit bien. Et ton choix de photos, et leur emplacement par rapport au texte, sur tout ça, rien à redire.

De toute évidence, il n'était pas sûr de quelque chose, je le sentais même au téléphone.

— Et ce qui ne va pas, c'est quoi ?

— L'ensemble est un peu sombre.

— Imagine un peu si j'avais mis dans le texte tout ce qu'il m'a raconté ; comme son ex-femme qui planquait des magazines pornos sous son matelas. Je l'ai protégé de lui-même, en vérité.

— On a tous besoin de quelqu'un comme ça dans nos vies, me rappela Rodrigue. Je ne crois pas que j'aurais eu le courage d'affronter ce gars-là, me trouver face à face avec lui, comme toi. Pour l'expo, le seul fait d'avoir à obtenir de sa part les autorisations nécessaires, et qu'il me donne le contexte dans lequel il a pris ses photos est un exercice délicat de danse-hésitation.

— Il m'a dit plus d'une fois qu'il ne voulait pas être secouru.

— Il me l'a dit aussi, mais je crains de ne pas l'avoir cru, admit Rodrigue. Je n'ai jamais rencontré d'artiste qui refuse qu'on parle de lui.

— C'est peut-être que tu te fies à ta propre expérience pour arriver à cette conclusion.

Il rit.

— Très drôle, Paul. Mais c'est vrai, quand il m'a raconté tout ça, comment il ne voulait rien savoir d'être découvert, je ne l'ai pas cru. Je

pensais qu'il me jouait la fausse modestie. J'ai déjà vu ça.

— Mais l'exposition aura bien lieu, non ?

— Sans aucun doute. J'ai réussi à avoir sa permission, les dates des photos, et tout ce qu'il faut pour monter une expo crédible. Et ce qu'il m'a dit de son travail est vrai. J'ai comparé à d'autres sources.

— Tu as vérifié les faits ?

— Absolument. Pas toi ? me demanda-t-il avec fierté.

— Non. Je ne me suis simplement pas servi de ce qui me semblait trop risqué ou exagéré.

Marchuk était un être des plus mystérieux. Un artiste qui ne voulait pas être adulé, mais qui conservait des boîtes pleines d'anciennes invitations, critiques, ou souvenirs, et qui avait érigé autour de lui un mur fait de tout ce qui portait son nom.

— Tu crois qu'il viendra au vernissage ?

— Il n'a pas le choix, me répondit Rodrigue, avant de se reprendre. Nous avons fait notre part. Tout ce qu'on a pu faire pour lui, on l'a fait.

J'eus la soudaine envie de prendre Rodrigue dans mes bras. Lui exprimer ma tristesse à propos de Marchuk, et ma gratitude pour ce qu'il venait de dire. Mais nous n'étions qu'au téléphone.

Le moment de ma visite d'adieu était finalement arrivé. Debout sous le lampadaire, à contempler la façade de chez Marchuk, contrairement aux fois précédentes, j'avais presque le cœur léger. Je n'attendais plus rien de ce lieu, ni des gens qui l'habitaient. Je n'étais plus obligé d'en extraire le moindre sens. Puis, je remarquai un bon signe supplémentaire : à l'étage, la lumière était allumée. Roman était de retour chez lui. Je monterais le saluer quand j'aurais fini de tourner la page au rez-de-chaussée. Peut-être me servirait-il une goutte de l'élixir de l'oncle Ed.

Le vent soufflait fort, comme lors de ma première visite et faisait toujours claquer le portail tordu de la clôture, même si les bourrasques étaient bien plus froides que ce soir-là. Quelques pages d'un torchon quotidien, connu pour ses positions antisyndicales, me frôlèrent les jambes. D'un jour à l'autre, Marchuk serait reconnecté au réseau électrique. Il célébrerait sa victoire annuelle et renouerait avec son mode de vie. L'effort qu'il avait mis dans ce combat aurait été bien mieux investi ailleurs, pensais-je, mais je retirai aussitôt cette réflexion. J'étais encore en train de remettre en question ses arguments, comme si j'étais toujours impliqué auprès de lui. « Tu es venu pour tourner la page, tu te souviens ? » m'intimai-je.

Je l'appelai en ouvrant la porte de la cuisine. L'endroit était le même, mais pas moi ; je n'avais plus besoin d'une machette pour m'y frayer un chemin.

— Nous sommes là, répondit une voix féminine.

Si c'était celle de son ex-épouse, je mourais d'envie de la rencontrer.

Dans la pièce double, trois femmes, debout, formaient un cercle autour de Marchuk. Lui était assis dans son fauteuil habituel, sans sa casquette de baseball. Il avait le crâne rasé de frais, le cuir chevelu à vif. Les femmes n'étaient pas là depuis longtemps ; l'une d'elles portait encore son manteau. Elle tenait une lampe-tempête à pétrole dont l'éclat empêchait de distinguer ses traits. Les deux autres étaient vêtues de tenues de travail semblables à celles du personnel d'une compagnie de nettoyage. Je plissai les yeux face à la lumière. Elles portaient en réalité de simples robes, et non des uniformes, et elles avaient en main des torches électriques.

— Vous êtes venu donner un coup de main, me dit la femme à la lampe.

— Je suis venu dire au revoir, la repris-je.

— Les deux sont envisageables, répondit-elle.

Ma main tendue devant mes yeux lui fit comprendre qu'elle devait poser sa lanterne. Je comprenais son problème : le manque de surface stable pour asseoir l'objet. Il ne fallait en aucun cas risquer de mettre le feu à cet endroit.

— C'est vous qui écrivez quelque chose sur notre ami, là, déduisit une des porteuses de lampe électrique.

À présent que leur lumière ne m'aveuglait plus, l'image des sœurs se fit plus nette. C'était bien de sœurs qu'il s'agissait, des sœurs converses, des soignantes. Elles avaient toutes la même coiffure, pratique : leurs cheveux gris étaient coupés courts. Elles portaient des collants épais, en plus de leurs robes de laine. Elles devaient être au courant de la température qui régnait ici.

— Oui, c'est moi. Mais j'ai terminé, leur dis-je.

— Ça nous ferait plaisir de lire ce que vous avez écrit.

— Vous pourrez le faire quand le catalogue sortira au moment de l'exposition. C'est prévu l'hiver prochain. Février, en principe.

Elles se tournèrent vers Marchuk.

— John, tu ne nous avais pas dit que tu faisais une exposition. C'est une grande nouvelle ! Il faut que nous y allions ! dit l'une d'elles.

— Je n'en éprouve aucune fierté, grommela-t-il.

— Eh bien pour nous, c'en est une, continua-t-elle en se tournant vers moi. En février, vous dites ? L'attente sera longue.

— Dans mon métier, il faut composer avec la gratification différée.

Toutes les trois me jetèrent un œil surpris.

— Comment suis-je censé vous aider ? Que dois-je faire ?

— Voilà la bonne question à poser, dit la dame à la lampe-tempête.

Elle la posa au sol, unique endroit sûr, et nous nous retrouvâmes tous éclairés d'en dessous, à la Boris Karloff.

— C’est toujours la bonne, en effet, renchérit la sœur à la torche électrique.

— Je m’appelle Loretta. Nous sommes venues aider notre ami pour vider sa maison, dit celle de la lampe, en retirant son manteau.

— On me met dehors, annonça Marchuk depuis son fauteuil.

— À cause des arriérés d’impôts, compris-je.

— Exactement. Ils ont réussi. Ils ont enfin ce qu’ils voulaient. Ça leur a pris des années. Ils ont été persévérants, et moi aussi, de mon côté. Mais en définitive, c’est eux qui ont le pouvoir, et moi je n’ai rien du tout. Plus maintenant. J’ai le pied sur une mine. Si je bouge, elle explose. C’est une vraie catastrophe.

Je regardai les femmes, dans l’attente d’explications qui ne vinrent pas. Tout le monde sait comment les choses fonctionnent. Quand un propriétaire ne paye pas ses impôts fonciers, la Ville est en droit de saisir l’immeuble concerné et de le revendre pour récupérer le montant de la somme due. Cela peut prendre des années, et au cours du processus il est possible de bénéficier d’amnisties provisoires, de négocier et d’effectuer des versements partiels. Les autorités municipales préfèrent généralement éviter d’aller en justice ; l’immobilier n’est pas leur spécialité, et la valeur de la plupart des biens saisis ne suffit pas à couvrir les sommes impayées. Je ne pensais pas que Marchuk ait tenté quoi que ce soit pour profiter de ces mesures d’assouplissement. Quiconque court après le martyr finit par l’attraper. On n’arrête pas ce genre d’individu.

— Notre ami a attendu la dernière minute pour nous demander de l’aide. Il voulait simplement qu’on l’oublie, mais il n’en était pas question.

Loretta fit mine de consulter une montre qu’elle n’avait pas à son poignet.

— La Ville vient demain matin à neuf heures ; en arrivant au moment opportun, vous êtes une vraie bénédiction.

— On ne m'avait jamais appelé comme ça jusqu'ici.

— Il y a une première fois pour tout, me répondit-elle en souriant.

Les trois sœurs étaient ouvertement angéliques, mais l'une d'entre elles au moins avait le sens de l'humour. Marchuk se tordait de rire du fond de son fauteuil. Pour lui non plus, je n'avais rien d'une bénédiction.

— Si je peux me permettre, quel genre d'aide attendez-vous de moi ?

Loretta désigna la pièce surchargée. Le paysage n'avait pas l'air plus encourageant en pleine lumière, au contraire. Je soupçonnais que ce n'était pas la première fois qu'elle fréquentait les lieux.

— Il faut emballer tout ça. Ses archives. Faute de quoi, demain, les inspecteurs municipaux seront là et emporteront tout au dépotoir, sans distinction. J'ignore ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas. L'idée est de tout emmener, autant que nous pourrons, et de faire le tri plus tard. Certaines choses peuvent rester. Les boîtes de soupe, par exemple.

— Notre ami, là, peut nous indiquer ce qu'il faut prendre et ce qu'on peut laisser.

— Ça serait l'idéal, mais je crains que ça soit impossible. Il ne veut pas être là quand nous commencerons à emballer.

— Ça serait trop dur pour lui, ajouta l'une des autres sœurs.

Dans ma prochaine vie, je veux me réincarner en artiste. Une âme sensible, quelqu'un à qui on accorde des passe-droits. Même les autorités municipales, mais seulement jusqu'à un certain point. Avec elles, Marchuk l'avait bien cherché, et elles ne s'étaient pas fait prier. Il était devenu martyr sur l'autel des services fiscaux. Comme cause, il y avait plus glorieux.

— Nous avons combien de temps pour ça ? Un peu plus de douze heures ? Une demi-journée ?

— Une demi-journée, mais en pleine nuit, fit remarquer Loretta.

Ces mots avaient peut-être servi de déclencheur. *Une demi-journée, mais en pleine nuit.* Marchuk se baissa pour saisir une bouteille de plastique posée à ses pieds. Elle contenait du vinaigre de cidre. Il l'ouvrit, s'en versa un peu dans la main, et entreprit de masser son crâne fraîchement rasé.

Il descendit ensuite de la tête jusqu'à la nuque, puis au visage, frottant toujours plus vigoureusement. Il s'infligeait une punition. Il se mit à se frapper le cuir chevelu, avec des gestes qui tenaient à la fois du massage, de la haine de soi et de la détresse. Le spectacle faisait peine à voir, mais je ne savais pas comment faire pour l'empêcher de continuer.

Les deux collègues de Loretta sortirent de l'ombre. Chacune mit une main sur l'épaule de Marchuk. Le geste fut magique, et provoqua une sorte de ravissement. Le photographe cessa aussitôt son manège. Entre les mains de ces femmes, c'était un autre homme. Apaisé, presque soumis.

Alors, sans effort, d'une façon dont je ne l'avais jamais vu se mouvoir auparavant, il se mit debout. Les deux femmes l'extirpèrent de son fauteuil en une procession pleine de grâce.

Je n'avais jamais été témoin d'une chose semblable ; le pouvoir de ces mains et l'empressement d'un homme à se laisser guider par elles.

Il ne chercha pas de manteau à mettre sur ses épaules, ne se retourna pas. Il avança en compagnie des sœurs vers la cuisine. Quelques secondes plus tard, j'entendis la porte se fermer.

— Il n'a même pas dit au revoir, remarquai-je en me tournant vers Loretta.

— Vous avez de la peine.

— C'est un départ un peu soudain. Et nous avons quand même passé quelque temps ensemble. Comme je suis du genre poli, j'étais venu faire mes adieux.

— Vous vous reverrez.

— Je me demande bien où.

— Pour l'exposition. Vous l'avez dit vous-même.

Nous nous mîmes au travail. Moi, comme bénévole recruté par Loretta ; on ne refuse rien aux anges. Et je devais quelque chose à Marchuk. Ça l'aurait bien fait rire. Cette question insoluble – que doit à son sujet celui qui rédige la monographie ? – disparut rapidement sous les nuages de poussière et de négligence accumulées. Loretta avait apporté une demi-douzaine de cartons standards de la SAQ, et l'autre de Marchuk en contenait déjà suffisamment de plus grands, qui pouvaient accueillir les plus petits. Des boîtes pour y mettre d'autres boîtes. Le photographe avait presque tout emballé, mais il fallait consolider les caisses, solidifier les bords et les coins qui avaient éclaté ou avaient été victimes des rongeurs. J'entendais leurs couinements outragés tandis qu'ils décampaient vers un endroit plus sûr, quand Loretta et moi tombions sur leurs nids avec de la grosse ficelle et du ruban adhésif à la main. Nous prenions soin des biens de quelqu'un qui ne prenait pas soin de lui. Je suppose que c'est là la définition même du soin.

Elle et moi restions pratiquement muets en dehors des considérations logistiques propres à la tâche – que mettre où, et comment. La fréquentation des êtres angéliques me met en général mal à l'aise, mais en travaillant à ses côtés, je percevais son sens de la considération, la force de sa miséricorde et de sa charité. C'était une expérience toute nouvelle.

À un moment donné, un peu avant minuit, je téléphonai à Laure. Elle n'aimait pas les appels tardifs, mais il fallait que je la prévienne. Je lui expliquai dans quoi j'avais mis les pieds. Ensuite, pour moi, c'en serait fini des orphelins.

— Je serai de retour assez tard.

— Est-ce que je devrais être jalouse ?

— Une autre paire de bras ne serait pas de trop. Je te donne l'adresse si tu veux venir. Je paye ton taxi.

Elle préféra ne pas bouger.

Loretta m'observait donner mon coup de téléphone avec un sourire entendu, comme si elle s'était rendue au-delà de ça. Puis nous retournâmes à nos boîtes et à la relocalisation des souris.

Je me demandais qui pouvait bien être Loretta, d'où lui venait cette dévotion, et comment elle en était arrivée à prendre soin de quelqu'un comme Marchuk. Je suppose que cela n'avait guère d'importance, à part pour satisfaire ma curiosité sur l'origine de la vertu ; ce qui comptait vraiment était le travail que nous étions en train d'accomplir. Marchuk rêvait de transcendance, mais Loretta paraissait déjà avoir atteint ce stade. Tout comme ses deux collègues, elle avait le physique de l'emploi. Elles se déplaçaient dans la maison en toute sérénité parmi les objets et les diverses choses accumulées. Elles n'avaient pas eu d'oncle, mort au Lorelee. Nous exprimions notre considération envers Marchuk en faisant exactement ce que lui n'aurait pas fait, ce qu'il prétendait ne pas vouloir qu'on fasse. Il ne souhaitait pas qu'on vienne à sa rescousse, refusait qu'on s'occupe de ses archives, et peu lui importait qu'on redécouvre son travail. Le monde entier avait décidé de ne pas le laisser tranquille. Y avait-il la moindre justice dans ce que je faisais ? Marchuk voulait disparaître et nous n'entendions pas le laisser parvenir à ses fins.

À mesure que j'agençais les boîtes, les cartons et les chemises-accordéons en piles destinées à la voiture de Loretta, je constatais les effets que le temps et la négligence avaient opérés sur les archives du photographe. J'ignorais tout de la restauration ; était-il trop tard pour les

négatifs dans leur enveloppe plastique ? Seraient-ils déclarés morts à l'arrivée si nous les faisons évaluer par un expert ? Certaines pochettes étaient scellées d'avoir fondu, comme si on les avait approchées trop près d'une flamme. Des tirages portaient des taches de solvant ou d'eau, victimes sans doute d'une fuite au plafond. Nous étions ici bien loin de la transcendance. Tout cela ressemblait à un travail de sape auquel se livrait un individu envers son talent, pour mieux disparaître.

Un peu après minuit, le frère de Marchuk passa la porte de la cuisine, sans frapper ni s'annoncer. Il était entièrement à son aise, comme chez lui.

— Je n'en crois pas mes yeux. Comment y êtes-vous arrivés ? Je veux dire, comment vous vous y êtes pris pour qu'il accepte de vous laisser faire ça ? Et d'abord, où est-il ?

— Je vous présente Roman, le frère de notre ami, qui habite au-dessus, expliquai-je à Loretta. Vous vous sentez mieux ? poursuivis-je en m'adressant à lui.

Il ignora ma question d'un geste de la main.

— Où est-il ?

— Mes deux collègues l'ont emmené dans un endroit sûr, lui répondit Loretta.

Il plissa les yeux en entendant le mot *sûr*.

— Il est à l'hôpital ? En prison ?

Loretta afficha un large sourire.

— Pas plus ici que là. Il a fini par accepter de venir séjourner avec nous au centre Sri Aurobindo.

— Je n'aime pas beaucoup ça. On dirait une secte. Mon frère est quelqu'un de vulnérable.

— Roman est de confession orthodoxe.

— Rien n’empêche un membre de l’Église orthodoxe de bénéficier de notre enseignement, me dit Loretta.

— Aurobindo. Sri, répéta Roman avec méfiance. Ça sonne bizarre, ce nom-là. Mais vos voies ne sont sans doute pas impénétrables si vous l’avez effectivement convaincu de se lever pour quitter ce trou à rats, et de vous laisser nettoyer son foutoir.

— Merci bien, dit Loretta.

— Est-ce qu’il m’a reproché d’être responsable ?

— Responsable ? répéta-t-elle, l’air étonné.

— De l’obliger à partir.

— Pardonnez-moi de dire ça, dis-je à Roman, mais votre frère était inerte. Et quand les deux amies de Loretta sont allées vers lui et ont mis leurs mains sur ses épaules, il s’est levé de son fauteuil comme s’il avait des ailes dans le dos. Il est sorti par la porte sans même dire au revoir, sans un regard derrière lui.

Roman secoua la tête.

— Un foutu miracle. Bon, je remonte. Je me demandais ce qui se passait ici en entendant le vacarme. Maintenant, je le sais.

Sur quoi il s’en alla. Comme son frère, il ne croyait pas aux adieux qui se prolongent. Ni qu’on puisse avoir besoin de son aide, d’ailleurs.

— Vous avez dit que Marchuk avait fini par accepter d’habiter avec vous, dis-je à Loretta.

— Tout à fait ; le projet s’est étiré. Nous avons essayé pendant des années d’améliorer ses conditions de vie. Du moins pendant ce qui nous a paru être des années. Il a toujours refusé notre aide, plus que ça même, il nous a repoussées.

— J’ai eu l’occasion de le voir à l’œuvre. Certaines personnes n’acceptent pas qu’on leur rende service. Elles se sentent redevables.

— C’était la même chose avec le contact physique. Il ne supportait pas qu’on le touche.

— Vos deux amies ont pourtant posé leurs mains sur ses épaules.

— C’était maintenant ou jamais. Il n’avait pas d’autre choix que de comprendre.

Je balayai la pièce du regard. Nous avancions bien, nous aurions bientôt terminé ; c’était l’avantage d’éviter de parler en travaillant, ce qui nous aurait distracts de la tâche. Je me demandais qui viendrait occuper les lieux ensuite.

— J’ai besoin de redresser un peu le dos, je suis resté penché trop longtemps, dis-je à Loretta. Je vais commencer à charger votre voiture avec tout ça. C’est bien celle qui est garée dans la ruelle ?

Je pris quelques boîtes dans les bras. Elles étaient plus lourdes que je ne croyais.

— Comment auriez-vous fait pour charrier ça toute seule ?

— Je n’en ai pas la moindre idée. Pour être franche, je n’y avais pas pensé. Je l’aurais fait, c’est tout.

— Vous avez la foi.

— Quand les choses doivent être faites, on présume simplement qu’on en est capable.

Son auto se trouvait dans la ruelle sur la gauche, l’avant en direction de la rue. Elle avait aussi présumé qu’elle ne récolterait pas d’amende pour stationnement illégal. À cette heure, il y avait en effet peu de chances. Elle conduisait un VUS récent aux formes carrées, idéal en cas d’archives à sauvegarder, et je fus soulagé que les portes s’ouvrent à distance. Le siège arrière avait été abaissé pour maximiser les chargements. Un être ouvertement angélique, au volant d’un VUS. Le véhicule avait une odeur de fondation caritative.

Je rangeai les cartons sur le plancher derrière les sièges avant et m'appuyai contre l'aile. À l'étage, la lumière s'était éteinte. Roman devait être satisfait. Je ne prétendrai pas avoir vu la silhouette de la mère de Marchuk à la fenêtre, mais je l'imaginai là, protégée par le rempart de rebuts accumulés autour d'elle jusqu'à ce qu'elle soit expulsée. À trois reprises, elle avait été chassée ; une fois d'un mariage, une autre d'une maison qu'elle possédait à demi, et avant cela de son propre pays. C'était au tour de Marchuk, à présent. À ceci près qu'il en était le seul responsable.

Je tendis l'oreille au murmure distant de la ville. Ce bruissement ne cessait jamais. Seuls certains individus l'entendent, avais-je lu quelque part. Ils se regroupent en cercles, pour sortir nuitamment écouter ce qui échappe à la majorité. J'avais beau entendre ce son, je n'étais pas prêt à me joindre à eux.

Je verrouillai le véhicule à distance et rentrai. Loretta leva à peine les yeux. Elle transférait des papiers, invitations à des vernissages et critiques diverses, d'une boîte au fond moisi à une autre plus solide.

— Se décomposer en ce bas monde nous conduira plus vite à composer dans le suivant.

Loretta s'interrompt.

— D'où vient cette phrase ? Ça me dit vaguement quelque chose.

— Notre ami l'a prononcée devant moi ici même. Je me demande s'il voulait parler de ce qui lui arrive.

— Vous êtes amateur d'aphorismes ?

— Pas très, non.

— La sagesse naît quand la raison s'éteint.

— Je ne connais pas grand-chose à la raison. À la sagesse, pas davantage. Si c'était le cas, je ne serais pas là.

— Vous ignorez pourquoi vous êtes là. La véritable raison de votre présence ici vous échappe. Pour le moment, ajouta-t-elle mystérieusement.

Lorsqu'elle se rendit à la salle de bain, je me glissai dans la pièce que je redoutais le plus, celle où Marchuk dormait. Il ne fermait jamais l'œil, c'est du moins ce qu'il prétendait. Ce n'était pas de l'insomnie, m'avait-il repris quand j'avais utilisé ce terme, mais de la vigilance ; il veillait sur le monde. Je me dirigeai jusqu'au lit recouvert de draps gris et glissai la main entre le matelas et le sommier. Droit au but. J'en sortis les magazines. On se serait cru dans un musée consacré à ce genre de publications. Des photos en noir et blanc montraient des types en tenue de cowboys, cigarette pendue à leurs lèvres charnues, jambières qui offraient pleine vue sur leurs derrières, et lasso à l'épaule. Marchuk avait conservé ces revues durant toutes ces années. Il gardait tout.

J'entendis le bruit de la chasse d'eau. Loretta et moi regagnâmes le salon double au même instant.

Il était un peu plus de deux heures du matin quand je transportai la dernière boîte, sous le regard de Loretta qui tripotait ses clés ; la lampe-tempête, à ses pieds, était en train de refroidir. À l'intérieur, les bougies étaient éteintes. Le labyrinthe était démantelé, à peine quelques jours après que j'avais fini d'écrire un texte à son sujet. Nous ne verrouillâmes pas la porte arrière. Notre offrande à l'escouade de gros bras envoyés par la Ville consistait en une douzaine de boîtes de soupe Campbell's périmées. Ils pourraient toujours les réchauffer pour le lunch.

— Je ne sais pas comment j'y serais arrivée sans vous.

— Vous l'auriez fait. Vous l'avez bien dit.

— Au risque de m'exprimer de façon convenue pour une femme, je suis contente que vous soyez avec moi à cette heure tardive.

— Ça ira, une fois rendue à destination ?

— Oui, il y a un garage. La voiture et moi nous serons en sûreté.

— Ne déballez rien avant demain.

— Vous voulez rire ! J’emmène la voiture chez des experts qui s’arrangeront avec tout ça. Je ne touche à rien. Et vous ? Après cette soirée, un traitement d’acupuncture s’impose.

— Je peux supporter ça, je suis en forme. Tout ce que je risque, c’est la silicose, à cause de la poussière.

Loretta me remit sa carte, et ce geste professionnel me surprit. Il faisait trop sombre pour que je puisse lire ce qui y était écrit. Je la glissai dans ma poche.

— Nous nous reverrons, promit-elle.

— Certainement. Vous viendrez au vernissage.

— Au quoi ?

— À la soirée d’ouverture de l’exposition.

Sa voiture s’éloigna et, quand elle fut à bonne distance, je regagnai la mienne. La fatigue s’abattit sur moi. Si j’étais venu pour tourner la page, j’étais servi. L’endroit même allait cesser d’exister. J’espérais qu’un peu de la bonté exceptionnelle dont faisait preuve Loretta déteindrait sur moi. Elle prenait soin de l’homme revêche et méprisant qui l’avait repoussée jusqu’au dernier moment, et quand il avait fini par céder, faute d’avoir le choix, elle avait accouru immédiatement avec ses amies sans le moindre reproche. L’attention qu’elle lui portait m’élevait l’esprit. Il devait y avoir une façon de retenir un tel sentiment.

Sur le chemin du retour, une voiture de police s’arrêta sur ma droite à un feu de circulation. Nous étions les seuls objets en mouvement à cette heure tardive. L’officier au volant me regarda longuement, puis se retourna vers son partenaire. Je ne valais pas la peine d’être importuné. L’instant suivant,

ils allumèrent leurs gyrophares et détalèrent dans un crissement de pneus vers une autre cible à plus grand potentiel d'action.

Une fois chez moi, je me débarrassai de mes vêtements poussiéreux et les jetai sur la chaise au pied de mon lit. À ce stade, j'étais au-delà de l'épuisement. Je me demandais où Marchuk pouvait bien passer la nuit. Dans une sorte d'ashram, d'accord, à juger du nom du centre. Mais à quoi cela pouvait-il ressembler ? Pouvait-on vivre à plein temps dans un tel endroit ? Je repensais aux flics qui avaient été tentés de m'arrêter puis avaient changé d'avis pour une destination plus trépidante. Certaines personnes faisaient un geste qu'on qualifiait de « suicide par les forces de l'ordre ». Le résultat était presque toujours garanti, car la police n'était que trop disposée à y participer. Marchuk, lui, avait plutôt utilisé les services fiscaux. Il survivrait à sa rencontre avec les autorités, mais le principe était le même. Il avait eu recours à une puissance extérieure pour s'extraire de l'impasse dans laquelle il se trouvait – son labyrinthe, sur lequel il avait perdu tout contrôle des années auparavant, sans qu'il puisse y faire quoi que ce soit.

Il aurait pu y avoir une meilleure issue, plus raisonnée, même si je ne pouvais pas critiquer sa méthode, au vu de la facilité avec laquelle il avait quitté la maison. Tout s'était passé harmonieusement et ne semblait pas avoir été préparé. Sans un regard vers quoi, et qui, il laissait derrière lui. Un chef-d'œuvre de départ. Je l'enviais. Je ne serais pas capable de me détacher ainsi des choses que j'ai construites autour de moi. Je n'ai pas cette discipline. Je ne pourrais rien abandonner.

SANS REPOS

J'avais complètement oublié la carte que m'avait remise Loretta avant de partir. Voilà bien le genre de chose qui disparaît facilement au fond d'une poche de pantalon et qui se transforme vite en bouillie. À la suite de plusieurs incidents impliquant des mouchoirs en papier, Laure avait finalement réussi à me dresser à vider mes poches avant de mettre mon linge sale à la machine. Depuis que j'avais commencé à suivre son conseil, ma vie et celle de mes vêtements s'en était trouvée améliorée. De plus, on ne sait jamais ce qu'on va trouver dans ses poches.

Cette fois, je tombai sur la carte de Loretta, et sous son nom était inscrit *Centre Sri Aurobindo*. Je mis la laveuse en marche et traversai le couloir pour activer mon moteur de recherche préféré.

Les résultats m'enchantèrent. Je pensais qu'un tel nom dissimulait gourous, ashrams, et des flots d'Occidentaux en quête d'eux-mêmes, arrivant par autobus entiers à la recherche du karma instantané. La réalité valait encore mieux que tous les stéréotypes que je rattachais à ces gens et à leurs pratiques. Ce regroupement avait une histoire digne, à elle seule, d'un peu plus qu'une monographie, mais il reviendrait à d'autres de l'écrire. D'après les premières descriptions qu'on me proposait en ligne, Loretta et ses sœurs avaient maîtrisé leurs désirs et leurs passions, en plus de contrôler leurs besoins et leurs corps, ce qui les libérait de toute angoisse et leur

permettait de se concentrer sur la poursuite de l'unité avec le Divin. J'entrevois comment tout cela pouvait séduire Marchuk et sa volonté ultime de triompher, des années plus tard, sur la soi-disant concupiscence de son ancienne épouse. L'objet de cette quête était aussi orienté vers le Supramental, nom qui évoquait pour moi un personnage de bandes dessinées. Mais contrairement à l'univers des superhéros, l'ONG sans but lucratif dont faisait partie Loretta œuvrait en toute efficacité et respectait une hiérarchie très stricte. Le premier centre spirituel, établi à Pondichéry, semblait bien entretenu, ordonné, et prospère, se composait d'une série de bâtiments reliés les uns aux autres, peut-être des résidences, qui me faisaient penser à un complexe hôtelier pour séjour tout-inclus. Cependant, au cœur du centre se trouvait le lieu du dernier repos d'Aurobindo et de La Mère ; ce genre de sanctuaire n'aurait pas eu sa place dans un lieu de villégiature.

Ceux qui m'intéressaient le plus étaient les individus à l'origine de cet éveil spirituel, et je tombai sur quelques-uns d'entre eux sur un autre site dans les strates d'Internet. Ceux-là n'avaient de toute évidence pas maîtrisé leurs désirs ni leurs passions – au contraire. Parmi eux figurait La Mère, une Française qui avait fait le voyage jusqu'en Inde accompagnée de son mari écrivain, dans un rôle de figuration. Là, elle fit la connaissance de monsieur Aurobindo, dont le nom de famille véritable était Ghose. Je soupçonnai aussitôt une intrigue, et que l'époux était passé à la trappe. Ghose appartenait à la bourgeoisie bengalie ; son père l'avait envoyé à Londres pour recevoir une éducation au cœur du pouvoir impérial. Le garçon se révéla un élève ingrat. Il tomba en admiration devant le chef nationaliste irlandais Charles Parnell. En rentrant dans son pays, Ghose commença aussitôt à en découdre avec le pouvoir britannique, ce qui lui valut un séjour en prison pour délits politiques présumés – complots impliquant l'usage

d'explosifs, assassinats – dont il fut acquitté, faute de preuves. Le meurtre d'un témoin à charge pourrait avoir joué un rôle dans l'affaire. Tout cela remontait au début du xx^e siècle, avant que le charismatique Ghandi entreprenne pour de bon son combat pour l'indépendance. Ghose et sa bande étaient tout sauf non-violents ; ils faisaient même l'apologie de l'assassinat. C'est dans sa cellule, en attente d'un procès qui n'eut jamais lieu, qu'il eut une révélation. J'ignore quelle puissance supérieure s'est adressée à lui ; la peur peut-être, combinée à la claustrophobie, dans la mesure où être détenu dans une geôle britannique n'était sans doute guère plaisant pour un jeune homme au système nerveux fragile et à la résistance à l'inconfort physique peu élevée. Il était, après tout, issu des classes supérieures. Il renonça à la politique et s'ouvrit à ce qu'il appela une *Influence*. À sa sortie de prison, afin d'échapper aux Anglais, il s'enfuit à Pondichéry, ville sous autorité française à l'époque. C'est là qu'il rencontra celle qui devint La Mère par la suite.

Un siècle plus tard, ses disciples finirent par sauver Marchuk et ses archives de façon très matérielle. Cela prenait tout son sens, le cercle se refermait.

Quelques semaines plus tard, je rendis visite à Daniel et Claire, qui venaient d'avoir leur petite fille. Je suis comme la plupart des hommes : maladroit avec les bébés, j'en ai presque peur. Je crains de ne pas savoir quoi faire face à une telle dépendance. Je devrais sans doute ajouter *de ma génération* à ma généralisation sur le genre masculin. Mes fils n'avaient aucune inhibition dans l'affection qu'ils portaient à leurs enfants. Pour moi, c'était merveilleux à constater. Je ne me lassais pas de leur dire qu'ils faisaient de bien meilleurs pères que j'avais jamais pu l'être ; eux, en revanche, étaient fatigués de l'entendre. J'ai fini par comprendre pourquoi :

c'était comme si je leur disais que je les avais négligés dans leur jeune âge, et j'avais l'air de vouloir réparer les pots cassés. Cette pensée me vint comme une consolation. Si j'avais eu des enfants qui à leur tour devenaient parents, je n'avais pas totalement échoué en tant que père et en tant qu'homme, bien que je ne sois pas certain que cela prouve quoi que ce soit.

Je trouvai la monographie dans une enveloppe matelassée posée sur la table de la cuisine en rentrant. Laure l'avait appuyée contre une bouteille de mousseux. C'était elle qui l'avait achetée ; je ne courais généralement pas après ce genre de boisson. Voilà un autre avantage des comptes en banque séparés ; on apprécie d'autant plus les cadeaux.

Au dos d'un morceau de papier recyclé figurait un mot : *À boire plus tard, de la part de ton orphelin(e) préféré(e)*, avait écrit Laure.

J'ouvris l'enveloppe. C'était aussi bien que je sois seul à la maison. Poser les yeux sur le résultat de mon travail est toujours une expérience mitigée et je préfère, dans ces cas-là, qu'il n'y ait personne autour de moi. Fierté et plaisir sont bien sûr au rendez-vous, mais ces sentiments superficiels sont vite supplantés, généralement en quelques secondes, par l'autocritique et un profond embarras. J'y remédie seulement après, en me disant : « J'ai fait ce que je voulais faire – au suivant ! »

L'objet était plus petit qu'une feuille de format standard, imprimé sur un papier de qualité permettant un bon rendu des photos – celles que j'avais choisies étaient aux endroits voulus – avec une couverture en bichromie, et totalisait quarante-huit pages en comptant les blancs, ce qui en faisait bien un livre, d'après la définition qu'en donnait l'UNESCO, pourtant si mince qu'on pouvait le glisser sous une porte. Je le sais, j'ai essayé.

Une invitation s'échappa d'entre les pages. Je ne m'en étais d'abord pas aperçu, trop absorbé que j'étais à examiner la chose d'un regard critique. On y annonçait le grand événement de cet hiver, au début du mois de

février. Le vernissage de la rétrospective consacrée à Marchuk, en présence de l'artiste, où l'on pourrait se procurer la monographie dont j'avais écrit le texte. Je voyais où cela aurait lieu ; dans une galerie chic, située au-dessus d'un salon funéraire non confessionnel, dans une rue bordée de boîtes de nuit à la mode. Art et rites mortuaires ont toujours marché main dans la main. Ce salon était devenu l'endroit où il fallait se retrouver pour être admiré après une longue et riche carrière. J'avais déjà fréquenté les lieux pour faire mes adieux à un certain nombre de collègues qui nous avaient quittés. Des serveurs en gants blancs circulaient parmi les endeuillés en servant du vin et de l'eau pétillante.

Je connaissais la propriétaire, une voisine, et j'admirais son sens des affaires. Elle avait hérité de son père une ancienne chaîne de maisons funéraires, et elle avait compris que la mort, tout comme la vie, était en train de changer, et que les gens n'avaient plus forcément envie des cérémonies que leurs parents avaient souhaitées pour eux-mêmes. Elle avait entrepris de changer le style de certaines des succursales, y compris celle dont la galerie faisait partie, dans l'ancien quartier portugais autour du boulevard Saint-Laurent. Elle avait fait un usage judicieux d'un fort montant d'argent disponible pour concevoir un endroit polyvalent, qui s'adaptait du catholique à l'athée d'un simple déplacement de quelques panneaux et cloisons. Elle y avait ajouté des espaces bar amovibles et des lieux d'exposition comme celui qu'occuperait la rétrospective. Après tout, les obsèques ne sont-elles pas une forme d'exposition ?

Au verso de l'invitation, Rodrigue avait écrit quelque chose. Il me confiait la sous-traitance. Il voulait que je rentre en contact avec tous ceux à qui je pouvais penser qui seraient de près ou de loin intéressés par l'artiste et le livre. À cet effet, il avait joint à mes exemplaires de la monographie,

une douzaine de cartons au format carte postale que je pourrais envoyer. Il ne disait rien des frais d'affranchissement.

Je restai interdit. Personne ne me venait à l'esprit. Le texte sur le cinéma de Sarajevo avait fait son effet et chassé tout souvenir de la monographie.

Puis, les cases commencèrent à se remplir. La maison du boulevard Rosemont apparut, suivie de Roman, Loretta et ses deux sœurs. Il faudrait que je retrouve la carte qu'elle m'avait remise le soir du grand nettoyage. Les deux amis de Marchuk qui avaient tenté en vain de le sortir de son marasme – j'avais entre-temps deviné qui était le Hongrois dont il avait parlé. Puis ce fut au tour de ma propre maison de surgir. Le nouveau-né de Claire et Daniel. Hayden, le petit bulldozer, et ses parents. Laure. Tous ceux qui étaient là au début du projet. J'afficherais une annonce au Club Asocial, ce qui attirerait peut-être quelques sceptiques en quête d'un verre de vin gratuit. Au gym, un tel babillard n'existait pas.

C'était une froide journée de décembre, assez pour qu'il neige, mais les nuages restaient en altitude et étaient trop pressés pour laisser quoi que ce soit derrière eux. J'avais décidé de prendre une pause cet après-midi-là, et de me rendre jusque chez Marchuk. Je laissai la voiture là où Loretta avait garé la sienne l'autre soir. Je ne resterais pas suffisamment longtemps pour attraper une contravention. Je repérai l'objet de ma démarche perché sur une échelle bancale posée contre l'arrière de la maison. Roman paraissait trop vieux pour être sur ce genre d'échelle – celle-là ou une autre – à clouer sauvagement un isolant bon marché. La plaque était en lambeaux sur un côté. Qui sait s'il ne l'avait récupérée à la sauvette sur un chantier de construction, ou trouvée dans la rue, poussée par le vent du nord.

J'attendis qu'il cesse de marteler, restant en retrait de l'échelle au cas où lui ou son outil viendrait à tomber. À un moment donné, il jeta un coup

d'œil vers le bas, évaluant la distance qui le séparait du sol, ce qui n'est jamais une bonne idée. Il vit que je l'observais.

— Qu'est-ce que vous regardez, comme ça ? C'est la Ville qui vous envoie ? Je croyais que vous en aviez fini ici, bande de salauds. Allez, de l'air, vous êtes chez moi ici, cette partie est toujours à moi. Je ne bougerai pas !

Il devait avoir oublié ses lunettes, ou m'avoir oublié, moi. Il vacillait en haut de l'échelle dont la moitié des barreaux étaient brisés. J'avais affaire à une famille d'histrions, susceptibles à l'excès. Je fis un pas en avant, sur son précieux carré de terre gelée. J'en profitai pour déloger un prospectus publicitaire d'un enchevêtrement d'herbes mortes.

— On dirait que votre séjour à l'hôpital ne vous a pas forcé à ralentir.

— Sûr que non. Vous venez des services de santé communautaires ? C'est une visite de suivi ? Trop tard, je suis guéri !

— Voyons Roman, vous savez bien que je ne suis rien de tout ça. Nous nous sommes déjà rencontrés, je suis monté vous voir chez vous. Je connaissais votre frère. J'étais là, en train de nettoyer chez lui quand vous êtes descendu pour voir ce qui se passait. Et avant ça, vous nous marchiez sur la tête.

— Ah oui, d'accord. Je vous replace maintenant.

— Bon. J'ai un petit quelque chose pour vous. Une invitation, dis-je en agitant le carton.

— Je n'en reçois jamais.

— Oui, j'imagine que ça ne pleut pas. Ça rend celle-ci d'autant plus précieuse.

— Je suis occupé, là. Et je n'ai pas mes lunettes. Je ne peux pas lire ce que ça dit.

Il n'avait aucune intention de redescendre, et vêtu d'une simple veste de jean à la doublure déchirée, il devait geler, là-haut. Il y avait quelque chose de ridicule à hurler pour se faire entendre d'un vieillard perché au sommet d'une échelle qui pouvait tomber et se fracasser le crâne à tout moment.

— Voilà ce que je vais faire : je vais la laisser devant votre porte en mettant une pierre par-dessus pour éviter que le vent l'emporte. Je vais inscrire mon numéro de téléphone dessus, comme ça, si vous ne trouvez pas vos lunettes, vous pourrez m'appeler et je vous la lirai.

— Vous trouvez ça logique ? fit-il remarquer.

Il avait raison, mais je tentais ma chance. Je ramassai un morceau de brique qui traînait sur le côté de l'immeuble.

— Vous avez bien un téléphone, non ?

— Évidemment que j'ai un foutu téléphone ! Vous me prenez pour mon frère ou quoi ? Par contre, je ne sais pas pourquoi j'en ai un, vu qu'il ne sonne jamais.

Je fis comme prévu. Je déposai le carton sur la première marche de son escalier intérieur. Quand je ressortis, il était debout au pied de l'échelle. Il était redescendu, pas tombé. Il était sûrement plus fort que je l'aurais cru.

— Vous devez penser que je suis en rogne. Eh bien, vous avez raison. Vous imaginez ce que ça représente comme emmerdements d'avoir la Ville sur le dos dans mon état, qui me pousse à racheter le rez-de-chaussée, à un prix défiant toute concurrence, d'accord, mais vous pensez que ça me tente de racheter un taudis pareil ? J'en ai déjà un. Techniquement, nous sommes copropriétaires de la bâtisse, et sur papier il y a un genre de lien entre les deux étages, alors il y avait toutes sortes de contingences à respecter et de petits caractères à lire. Et ça, ce n'est pas ma spécialité. Mes lunettes, vous savez bien.

— Désolé que vous ayez dû passer à travers tout ça.

— Et vous savez le pire ? Il s'en est tiré à bon compte. Il s'est envolé sur un nuage dans le sillage des anges, quelqu'un a nettoyé sa porcherie à sa place sans qu'il jette le moindre regard par-dessus son épaule, sans qu'il se soucie de quoi que ce soit. Regardez, voilà tout ce qui reste de lui.

Un avis administratif était apposé sur la porte latérale, fermée par un cadenas.

— Il a perdu sa part de la maison dans l'affaire, fis-je remarquer.

— Ça ne change absolument rien pour lui.

— Vous avez sûrement raison. Bref, j'espère que vous retrouverez vos lunettes, pour mon invitation.

— Sinon, j'irai voir le Chinois du dépanneur au coin pour qu'il me la lise.

— Lui aussi est le bienvenu.

— De quoi s'agit-il ? Vous essayez de faire mousser vos affaires ?

Roman éclata d'un rire amical, soulagé de me voir partir en emmenant son frère avec moi.

— Vous êtes un bon gars, vous savez. Je ne vous déteste pas. Venant de moi, ça veut dire beaucoup.

— Nous nous reverrons. Il y aura à boire, gratuitement. Ça ne sera pas aussi bon que votre alcool maison, par exemple.

Je sortis de son carré gelé et regagnai ma voiture. J'étais venu ici pour la première fois à peine quelques mois auparavant, mais l'endroit avait déjà changé. Tout avait l'air plus petit. Les choses n'étaient plus à la même place. L'église aux coupoles avait disparu. Les clochers catholiques ne s'élevaient plus dans le ciel bas. Voilà à quoi ressemble le passé. On ne peut absolument pas s'y fier.

LE VERNISSAGE

Laure entra dans la salle de bain pendant que j’observais mon reflet, pour m’assurer que je n’avais aucun brin de persil pris entre les dents. Elle voulait savoir si ce qu’elle portait me plaisait. C’était mon grand soir, après tout. Et elle partagerait la vedette.

— Je l’aime grand comme ça, dis-je en la prenant dans mes bras.

— Plus tard, mon mari.

En route vers la galerie du salon funéraire, en brûlant du combustible fossile pour nous protéger du froid de février, je me rappelais d’être prêt à tout. Quand on écrit quelque chose, même une monographie si mince qu’elle confine presque à l’immatériel, et publiée par un éditeur d’art qui préfère rester confidentiel, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Quand ce que vous faites devient public, tout le monde possède une part de vous.

J’ai eu un jour un contrat de six mois dans le réseau des bibliothèques municipales. J’étais une sorte d’écrivain public, et la succursale où j’œuvrais m’avait assigné un espace de travail ouvert dans le hall d’entrée. Quiconque avait une histoire à raconter, mais ne savait pas comment s’y prendre, pouvait venir me consulter. Mon aptitude à écrire sur n’importe quoi était un atout. J’ai vite appris à faire preuve de patience et à être immanquablement encourageant, tout en dispensant des conseils qui pouvaient s’avérer utiles. Ce n’était pas un travail de tout repos.

Une fois, un homme se présenta ; il s'appelait Ahmadou. Il s'exprimait de manière formelle et élégante, nous échangeâmes une poignée de main. Il s'excusa de ne pas avoir beaucoup de temps devant lui, car ses deux filles faisaient leurs devoirs à la bibliothèque et il voulait profiter de la connexion gratuite à Internet. Il avait travaillé dans le secteur de la santé dans son pays d'origine, mais ses compétences n'étant pas reconnues ici, il avait dû retourner étudier et repartir à zéro dans le même domaine pour obtenir un diplôme sanctionné par le ministère. Sa brève histoire personnelle était destinée à le rendre plus sympathique, et ça marchait.

Il ouvrit son porte-document, en sortit un livre et le retourna de sorte à me montrer la couverture. Je fus étonné. Personne n'avait jamais eu la curiosité de lire quoi que ce soit que j'avais publié, même si les gens venaient solliciter mon avis quand ils voulaient écrire sur un mariage qui battait de l'aile, un premier amour, une enfance difficile, ou toute autre histoire qu'ils voulaient raconter.

— Je me rappelle vaguement avoir écrit ça, lui dis-je. C'était il y a longtemps, dans un autre siècle.

— Je l'ai acheté à la coop du collègue. C'était le dernier.

— Ça me fait plaisir, l'assurai-je, un peu inquiet.

— Je suis venu pour voir quelle tête vous aviez. Vous comprenez sûrement pourquoi. Vous avez écrit l'exacte histoire de mon immigration vers votre pays.

— Ce n'est pas mon pays plus que le vôtre. Moi aussi, j'ai émigré.

Il ignora mon commentaire.

— C'est très singulier que vous ayez pu faire ça, dans la mesure où vous ne me connaissez pas.

Je déteste les compliments, à l'exception de ceux à saveur surréaliste, que je tolère.

— Je peux dédicacer votre livre, si vous voulez.

— J’ai entendu parler de ce genre de vanité. Là d’où je viens, ça n’existe pas. Un livre reste un livre. Peu nous importe la signature de celui qui l’a écrit. Qu’est-ce que cela peut y ajouter ?

Nous parlâmes encore une minute ou deux. L’homme était discret, presque distant. Il sembla soulagé quand ses filles lui envoyèrent un message texte pour le prévenir qu’elles avaient terminé leurs travaux. Il avait voulu me rencontrer et passer son message. Il avait terminé. Il pouvait s’en aller.

Je l’observais tandis qu’il attendait au comptoir d’emprunt avec ses filles qui tournaient en rond autour de lui, les bras chargés de livres. Je me délectais de cette vérité imparable : si on écrit quelque chose, on ne sait jamais qui pourrait le lire. On ne sait jamais où cela peut finir, ni quand, des décennies plus tard au besoin. Un Ivoirien peut un jour venir vous rencontrer dans une bibliothèque publique pendant que ses filles font leurs devoirs, et vous dire que le livre que vous avez écrit à propos des membres de votre famille retournés en Union soviétique pendant la misère des années 1930 après une immigration ratée en Amérique est en réalité l’histoire de son déplacement vers le Canada. Pourquoi pas, après tout ?

Je devais envisager que quelque chose d’aussi improbable pût arriver lors du vernissage de l’exposition consacrée à Marchuk. Un événement invraisemblable, comme lui venant se mettre sous le feu des projecteurs, prenant la parole au micro, me reniant moi et mon petit livre qui ne serait qu’un tissu de mensonges. Mais ça ne se passerait pas comme ça. Nous n’étions pas dans un scénario hollywoodien. Il faudrait que la surprise vînt d’ailleurs. Du milieu artistique, peut-être. Qui étais-je, moi, pour avoir écrit de telles choses ?

Je trouvai une place de stationnement gratuit et légal à un demi-pâté de maisons de la galerie. Laure s'émerveilla devant notre coup de chance.

— C'est parce que j'ai un bon karma, lui dis-je.

— Je meurs d'envie de rencontrer ton gars. Je pourrais dire que j'ai l'impression de déjà le connaître après avoir vu ses photos, mais ça serait mentir.

— Elles sont vieilles. Je ne sais pas combien il en a pris récemment.

— Dans un ashram ? Il aurait le droit de faire ça chez les adeptes d'Aurobindo ?

— Je ne sais pas. Mais si c'est le cas, c'est une couverture parfaite. Il peut montrer des choses auxquelles les gens de l'extérieur n'ont pas accès.

— Tu as raison. Je garde le souvenir de tous ces disciples à l'air serein, et du maître qui a l'œil sur les femmes.

— Toujours aux prises avec ta période asiatique, après tout ce temps ?

— Non, toujours aux prises avec toute forme d'exploitation. Comme toi-même, je suppose, quand tu en repères une.

Nous longeâmes le salon funéraire aux immenses baies vitrées, autre innovation qu'avait apportée la propriétaire, pour signifier qu'il était temps de ne plus cacher la mort, de ne plus nous cacher d'elle, et de trouver de nouvelles façons de partager notre deuil. L'accès à la galerie était plus discret ; une simple porte de plain-pied, en verre elle aussi, donnait sur un escalier.

— Souhaite-moi bonne chance, dis-je à Laure.

— Ton speech est prêt ?

— Je l'ai même répété.

Elle sourit, mais ce sourire engageant cachait la douleur du mot *exploitation*. Jamais je n'arrêterai de vouloir alléger les maux du monde.

Depuis les jours passés auprès de Sylvia, j'ai appris que je ne pourrai jamais sortir vainqueur de ce combat.

Rodrigue était debout en haut des marches. Il semblait éteint. Le mot peut sembler étrange, mais c'était exactement ça. Il avait voulu faire pleine lumière sur sa trouvaille, faire étalage de son panache – et l'ampoule avait brûlé.

Il se recula quand Laure et moi arrivâmes à sa hauteur. Je la lui présentai. Elle le jaugea du regard : *c'est donc lui le gars qui ne veut pas...* Il nous avait demandé d'arriver tôt, et le public était encore rare. Pas de Marchuk en vue. On l'aurait facilement remarqué parmi cette maigre foule. Je me tournai vers Rodrigue.

— Quelque chose ne va pas ?

— Il ne viendra pas.

— Bon, ça ne m'étonne pas. Il ne voulait pas qu'on le redécouvre. Il nous l'a dit, et plus d'une fois.

— Non, ce n'est pas ça. Il ne viendra pas parce qu'il est mort. Je viens de l'apprendre.

Je fus secoué d'un léger tremblement, puis le choc s'estompa. Là encore, ça n'était pas pour me surprendre. Par *transcendance*, il entendait *mort*. Sur ce sujet-là aussi, il avait été assez clair.

— Comment l'as-tu su ?

— Tu parles d'une question !

— Réponds-moi, Rodrigue.

— Par la femme de l'ashram. Celle qui a nettoyé chez lui et emmené ses archives là où elles sont désormais, où que ce soit.

— Et tu sais qui était là avec Loretta pour cette séance de ménage ?
Moi.

— Je l'ignorais.

Un éclair d'enthousiasme frappa soudain Rodrigue ; quelque chose semblait venir contrebalancer la nouvelle de la mort de Marchuk.

— Tu peux être fier. Tu as contribué à sauver son travail. Cette femme m'a parlé de ses démêlés avec la Ville.

— Elle s'appelle Loretta. Et les problèmes de Marchuk n'avaient rien à voir avec la Ville.

J'en restai là. Je m'apprêtais à dire du mal de lui, et on ne parle pas ainsi des défunts. Il est toujours possible qu'ils écoutent.

— La question qui se pose, c'est pourquoi ce n'est pas toi qu'elle a prévenu, intervint Laure.

La galerie se remplissait. L'exposition se tiendrait, quoi qu'il arrive. Du bout des doigts je touchai la feuille de papier pliée dans la poche intérieure de ma veste. Heureusement que j'avais pris des notes.

— Avait-elle seulement ton numéro ?

L'image de Loretta me tendant sa carte avant de monter dans sa voiture tandis que je veillais sur elle me revint en mémoire. Je ne lui avais pas remis la mienne, car je n'en avais pas. Plusieurs mois avaient passé sans que je fasse un geste. Je m'étais contenté de lui envoyer la même invitation qu'aux autres. Je n'éprouvais alors que peu de sentiments envers Loretta, mais la question n'était pas là. Je l'avais négligée, et Marchuk avec elle. Je m'étais mis en retrait du dernier chapitre de son existence à lui, en négligeant la carte qu'elle m'avait donnée, et en m'abstenant de lui rendre visite là où il avait passé les dernières semaines de sa vie. J'avais donné tout ce que je pouvais, c'est ce que je m'étais dit, mais ce n'était qu'une piètre excuse.

— Je dois te poser la question. Comment est-il mort ? Qu'est-ce qui l'a emporté ? demandai-je à Rodrigue.

— Causes naturelles, c'est ce qu'elle m'a dit. C'est la seule façon de mourir dans un ashram, me répondit-il d'une voix assurée.

Qu'est-ce qu'il me fallait, un certificat de décès ? La preuve qu'il ne s'était pas enlevé la vie ? Laure prit ma main dans la sienne, puis les deux. Un profond désarroi se lisait sur son visage. La situation était intenable et n'offrait aucune possibilité de tourner la page.

Rodrigue s'éloigna et revint en compagnie d'un homme entre deux âges d'apparence négligée, l'anglophone montréalais typique, costume de tweed compris.

— Je te présente Ian Godfrey. C'est lui qui a rédigé la notice nécrologique de Marchuk.

— Je crains de ne pas l'avoir vue.

— Vous devriez lire les journaux, c'est fou ce qu'on peut y apprendre, me dit Godfrey en souriant. Toutes mes condoléances.

— Merci. C'est une perte pour nous tous. Pouvez-vous m'éclairer sur sa mort ? Je sais, vous avez sûrement déjà tout dit dans la nécrologie.

— Vous le connaissiez mieux que moi. Je ne l'ai jamais rencontré en personne, et c'est la première fois que je vois son travail. Je m'occupe des affaires municipales, les chiens écrasés, ce genre de choses. Là où il vivait, on m'a dit qu'il souffrait d'un certain nombre d'affections non traitées. Apparemment, s'occuper de lui-même n'était pas son fort. Son cas confinait à la religion. Une femme aux allures de nonne défroquée m'a dit : « Il est venu ici pour achever son voyage. » Je n'ai pas écrit ça dans le journal. Je ne voulais pas passer pour un malade.

Il me lança un regard inquiet.

— Vous n'imaginez tout de même pas que sa mort est suspecte ?

— Non, c'est juste que... Il a disparu, comme ça.

— C'est ça qu'on appelle mourir, lâcha Godfrey dans un haussement d'épaules.

Il rejoignit la foule qui n'était désormais plus si clairsemée.

— Est-ce qu'on va voir les photos, mon mari ? demanda Laure.

— Nous allons admirer le travail de l'artiste, dis-je à Rodrigue. Une chose, cependant : je ferai volontiers ma petite allocution, mais c'est à toi d'annoncer sa mort. C'est ton photographe. Et n'oublie pas de lui souhaiter de reposer en paix. Une telle bienveillance surprendra son âme.

Après que nous nous fûmes éloignés de lui, Laure se retourna.

— Regarde un peu ton ami. C'est elle, sa partenaire ?

— Je n'ai aucune idée de qui il s'agit.

Mais je jetai quand même un regard derrière moi, comme l'espérait Laure. Rodrigue était debout près de deux ou trois femmes. Chacune d'entre elles aurait pu être celle dont il ne voulait rien savoir, mais il ne montrait aucune attention particulière à l'une ou l'autre. De toute façon, je n'avais qu'à moitié cru à son histoire.

Non seulement Marchuk n'était pas venu, mais son frère non plus. Ce milieu n'était pas vraiment le sien. Si j'avais été plus loyal, je suppose que j'aurais dû prendre ma voiture et aller le chercher, mais j'avais déjà assez de ma propre nervosité à gérer.

Loretta aussi brilla par son absence, ce qui était compréhensible. Si Marchuk avait vraiment voulu qu'on ne le redécouvre pas et le lui avait signifié, elle ne pouvait pas faire partie de la mission de sauvetage que nous avions mise sur pied, même si cette idée l'avait séduite le dernier soir, à la maison du photographe. Célébrer la réussite d'un ego tourmenté en quête perpétuelle s'accordait mal aux préceptes de son Église.

Tous les autres étaient là, cependant. Laure dans une robe qu'elle portait pour me faire plaisir, elle qui d'habitude ne recherchait jamais mon approbation, mes fils, avec leur famille. De ça au moins j'étais heureux. À un certain moment, je vis Laure prendre Matt et Daniel à part, et d'après leurs visages, je sus qu'elle leur apprenait la nouvelle du décès de Marchuk. Je lui en fus très reconnaissant, et je le reste encore. Là, entre les murs de cette galerie, les mots me manquaient pour leur annoncer que le photographe n'était plus. Mes garçons avaient beau aimer plaisanter et ne rien prendre au sérieux, ils savaient que la question de sa mort devrait être abordée une autre fois.

Josie prit Hayden dans ses bras pour lui permettre de mieux voir la photo du ravissement. Il montra le chat du doigt en s'écriant « Miaou ! ». Le seul critique qui savait de quoi il parlait à l'exposition, c'était lui.

— Regardez un peu ces souliers ; une paire de richelieux, dit Matt en désignant l'image qui nous intriguait tous. Je n'en avais jamais vu une paire en vrai ailleurs que dans les boutiques pour hipsters.

— Ça fait des années que je n'en suis plus un, se défendit Daniel, conscient que la pique lui était destinée.

— Oui, c'est ça. Alors pourquoi tu portes ce cardigan ridicule avec ces énormes boutons en bois ?

— Ça suffit tous les deux, leur intima Josie. Soyez sérieux pour une fois.

Elle s'attarda sur la photo.

— Ces chaussures sont en parfait état, qui a pu les laisser comme ça, sur le trottoir ? Quelqu'un qui avait trop d'argent, sans doute.

— On croit que c'est un cas très rare de ravissement, lui répondit Laure. Le type était là, avec ses potes du gym, ils discutaient entre hommes en sirotant un café dans un gobelet en carton, et d'un seul coup, bang ! il a été

aspiré vers le Ciel. Ce n'est pas très fréquent, mais ça arrive. Le photographe traînait par là, et au lieu de lever les yeux comme tout le monde, il observe le trottoir, où tout a commencé, et il y repère les souliers. Clic ! Il capture l'instant qui suit, le vrai moment que tous ceux rassemblés là bouche bée n'ont pas vu.

Tout le monde se tut pendant un temps. Même mes garçons n'avaient rien à broder sur son histoire. De l'événement impossible qui aurait pu arriver à chacun de nous ce soir-là dans cette galerie, l'homme qui avait pris cette photo avait fait l'expérience. Mes enfants se regardaient et leurs visages étaient figés, sans le moindre frémissement, ce qui en soi était frappant chez deux hommes dont les traits changeaient à chaque instant. Quelqu'un s'était élevé vers le Ciel en laissant ses chaussures derrière lui. La photo avait fait son effet sur Laure, l'image la touchait. C'était celle de la vie qui pouvait changer en un clin d'œil.

Plus tard, après que l'assistance eut commencé à se disperser et que j'eus salué Rodrigue avec la promesse d'un café dans les jours suivants, pour faire le point, j'invitai la famille à la maison, histoire d'éviter le désenchantement d'après vernissage. Je n'avais pas envie que la soirée s'achève si tôt. Daniel esquiva.

— La petite, tu comprends. Claire est fatiguée. C'est même étonnant qu'on soit restés si tard.

— Je te promets d'éviter les légumes à flatulences, comme la dernière fois. Ce n'était pas à proprement parler une nourriture festive.

— Moi aussi je suis vanné, pas juste elle.

Je regardai Matt d'un air interrogateur.

— D'accord, mais juste une minute. Je vois bien que tu n'as pas envie de rester seul.

Une fois chez nous, je débouchai la bouteille de mousseux de Laure.

— Oh, du champagne, dit Josie, impressionnée.

— C'est un cadeau de ma compagne.

Hayden s'empara aussitôt du bouchon et envoya une courbe en direction de son père. Matt le rappela à l'ordre.

— Il est trop tard pour jouer à ça.

L'enfant mit le morceau de liège dans la poche de sa salopette miniature en guise de mince consolation.

Je pris l'enveloppe matelassée sur la table et en sortis l'un des six catalogues gratuits qui me revenaient.

— Après tout ce dont nous avons parlé, l'oncle mort dans un hôtel de passage, et les jeux de mauvais goût auxquels nous avons joué, vous avez bien droit à votre exemplaire. C'est pour vous trois.

— Pas encore un chef-d'œuvre ! s'écria Matt en portant la main à son front, feignant la consternation. Je n'ai plus de place sur mes étagères pour tous tes trucs. Je les montre à mes amis quand ils passent prendre une bière, et ça les impressionne.

— Alors, accepte-le. Tu es partout là-dedans, crois-le ou non.

— Ça veut dire que je vais toucher des redevances là-dessus ?

— Non. Pour ça il va falloir que tu écrives ton propre bouquin. Quelque chose de vendeur.

Matt prit la monographie.

— Merci. Si tu en as un autre, je vois mon frère demain. Sans toi, si ça ne te fait rien.

Puis il se mit à inspecter chaque page. Il ne lui fallut que peu de temps. Il s'attarda à peine sur les photos qui étaient à la base du projet. Tel un acteur en mal de publicité, il cherchait si son nom y figurait. Il n'était nulle part, selon lui, mais au contraire, objectai-je, il était partout.

— Oui, c’est ça, il est question de moi à chaque page, mais je ne vois rien. À moins que tu aies écrit mon nom à l’encre sympathique.

— Je n’aurais pas pu écrire ce texte sans vous autres.

— C’est-à-dire ?

— C’est-à-dire que je n’aurais pas pu me rendre dans cette sinistre maison de fous tous ces soirs si je n’avais pas su que quelque chose – et quelqu’un, vous tous – de mieux m’attendait à l’extérieur. Imagine comment les choses auraient tourné, sinon. J’aurais fini comme Marchuk. Ça arrive, tu sais.

Matt envisagea un instant cette éventualité.

— C’est pour ça que tu es grassement payé. C’est la prime de guerre pour le risque encouru.

— Prime de guerre ? Pour cette plaquette ? dit Josie en prenant le livre en main.

— Le risque ne se mesure pas au nombre de pages, me défendit Matt, se livrant à une fidèle imitation de moi à mon plus sentencieux.

Puis il se mit à rire de lui, de moi aussi, et je l’imitai. Nous riions de la manière absurde, mais efficace, avec laquelle je gagnais ma vie, tellement éloignée du monde concret dans lequel il évoluait et de l’univers professionnel de son frère. C’était aussi un rire de soulagement, car j’avais une fois encore échappé au danger d’être dévoré par mon sujet.

Nous avons fait du chemin ensemble depuis les jours douloureux où Teri et moi nous étions séparés. Elle aurait dû être avec nous ce soir – je sais que ça paraît bizarre de dire ça. Mais la vie n’est pas un échec parce que je ne suis plus avec elle. Il y manque quelque chose, et il en sera toujours ainsi, qu’importe les autres sources de joie. Sur ce chapitre, je suis absolument comme tout le monde, toujours en deçà des attentes.

La soirée prit fin de bonne heure et dans la bonne humeur ; il n'y fut pas question de Marchuk. Comme si nous nous étions mis d'accord tacitement pour aborder la question une autre fois. J'étais soulagé de deux des six exemplaires de la monographie, et c'était très bien comme ça. Les quatre qui restaient étaient si minces qu'ils pouvaient rapidement disparaître dans le moindre interstice. C'était déjà arrivé à mes œuvres. Elles s'étaient évanouies de leur propre chef, entre les creux et les vides de mon étagère personnelle où s'alignaient mes réussites, à commencer par la revue où se trouvait mon texte – qui avait rencontré un certain succès – sur les spectateurs de cette salle de cinéma de Sarajevo.

Il restait pas mal de mousseux dans la bouteille sur le comptoir. Matt et Josie se tenaient à leur décision de ne pas boire pendant la semaine. Je versai un verre à Laure pendant que nous contemplions notre photo préférée du catalogue.

— L'histoire du ravissement que tu as racontée à la galerie a littéralement figé mes enfants sur place, lui dis-je.

— Et leurs femmes, aussi. Il ne faut pas leur en vouloir. Les vies qu'ils mènent leur conviennent parfaitement. Être sortis de leurs souliers comme par magie, très peu pour eux. À leur âge, ils n'ont pas besoin de ravissement, sauf peut-être celui qu'ils éprouvent avec leurs épouses, et réciproquement.

— J'ai aimé ta façon de décrire Marchuk, les yeux rivés sur le trottoir pendant que tout le monde regardait vers le ciel. J'ai bien essayé ce scénario avec lui, tu sais – tenter de le faire parler des circonstances qui l'ont amené à faire cette image, mais il s'est contenté de marmonner « C'est juste une photo ».

— Tu connais les artistes. Ils détestent dévoiler leurs sources d'inspiration. Ils aiment le mystère.

— Finis les mystères.

— Je n'en suis pas si sûre, Paul.

Nous levâmes nos verres.

— Qu'il repose en paix.

Nous bûmes goulûment, heureux de faire partie d'un monde où le vin pétillait.

— Quand on décrit le ravissement, il a toujours la forme d'un nuage, dis-je à Laure. Je me suis documenté là-dessus. Une nuée descend sur terre et enlève la personne.

— Mais celle-ci est-elle seulement consentante ? C'est bien la question.

La vie de couple peut sembler devenir terriblement routinière, mais avec un peu de chance, on s'aperçoit qu'elle ne l'est pas.

Ce soir-là, Laure lut les quelques pages habituelles qui l'amenaient vers les rives du sommeil. Je vins à elle avec ce qu'il restait de mousseux et la trouvai assise dans son fauteuil. Elle leva les yeux de son livre. Il s'agissait du récit des mauvais traitements qu'avait fait subir une actrice à sa fille. Elle avait abandonné la brique de Knausgård dans laquelle elle avançait péniblement avant celui-là.

Je m'étais demandé ce qu'elle pouvait bien trouver à ce Norvégien nombriliste.

« Je le lis parce que je veux comprendre les hommes. Il n'est pas trop tard pour ça », avait-elle déclaré.

« Ce n'est pas ce livre qui t'aidera à me comprendre, moi », lui avais-je assuré.

— Tiens, finis ce qui reste. Si tu termines la bouteille, tu te marieras cette année. Et puis – je pris une gorgée dans son verre – si je bois dans ta coupe, je pourrai lire tes pensées, lui dis-je.

— Alors je n'ai pas besoin de te dire ça, mais je vais te le dire quand même. Si tu es d'humeur à me rendre visite un de ces soirs, je serai d'humeur à te recevoir. Mais je ne te force pas. Je ne suis pas pressée.

— Je suis toujours d'humeur.

— Tu sais bien que ce n'est pas vrai.

Elle avait raison, évidemment.

— C'est vrai, je *pense* toujours être d'humeur.

— Voilà qui est mieux, mon mari. Puisque tu l'as dit comme ça, je suis plus disposée à t'accueillir, parce que tu viens de le reconnaître, ce que les hommes ne font généralement pas. Ça fait de toi quelqu'un qui me ressemble. Une femme.

Mes visites s'étaient espacées, jusqu'à devenir inexistantes. Je n'avais pas réalisé qu'elle les comptait. Je me remémorai la façon dont elle avait jaugé Rodrigue, et combien cette manière qu'ont les hommes de blesser les femmes lui semblait commune.

— Très bien, message reçu.

Elle n'était pas pressée, avait-elle dit, et je ne l'étais pas non plus.

Un autre soir, à la lueur de la lampe de chevet, dans le lit de Laure, je ne pus m'empêcher de regarder. Bien longtemps auparavant, j'avais dit à Sylvia que je n'avais pas pu regarder, que je ne l'avais pas fait, avant d'admettre que, bon, d'accord, peut-être un peu, mais que ce que j'avais vu et qui m'avait traversé l'esprit m'avait déplu, tout comme ce que ces femmes devaient penser quand ces hommes leur passaient dessus. Sylvia, et la souffrance que j'étais incapable de l'empêcher d'éprouver alors que je n'étais qu'un gamin, ne me quitterait jamais. L'esprit de Sylvia, mais de Teri aussi, l'esprit de toutes ces femmes planait dans la pièce, dans la

maison, et me guidait vers mon impossible vocation. C'était une bonne chose. Une maison sans esprits n'est pas vraiment une maison.

Laure était endormie, du moins semblait l'être. Je me relevai progressivement en jouant de mes abdominaux gagnés au gym et constatai qu'Elaine n'était plus là. La robe à l'étoffe somptueuse drapait le dossier du fauteuil de la façon la plus élégante et suggestive qui soit.

OceanofPDF.com

NOTE

1. Le Chitlin' Circuit était constitué d'un ensemble de salles de spectacle à travers l'est, le sud, et le nord du Midwest des États-Unis, qui offrait un accueil commercial et culturel favorable aux musiciens, comédiens et gens du spectacle afro-américains à l'époque de la ségrégation raciale des années 1960.

OceanofPDF.com